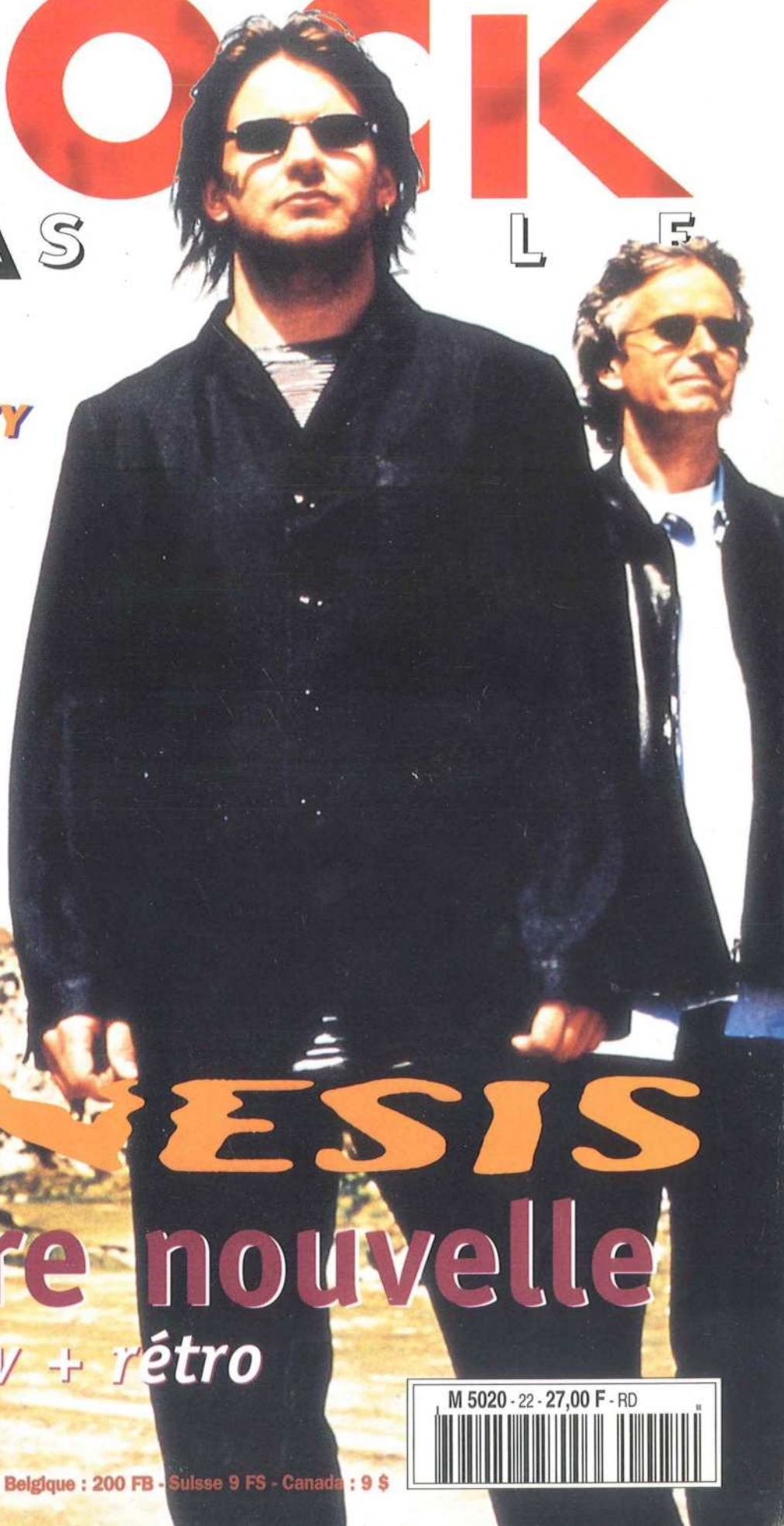


PLUS DE 150 CADEAUX DANS CE NUMERO !

Rock
STYLÉ

ROCK

FAITH NO MORE
ROACHFORD
PAUL MC CARTNEY
VANDEN-PLAS
PARADISE LOST
PAUL WELLER



GENESIS

une ère nouvelle
interview + rétro

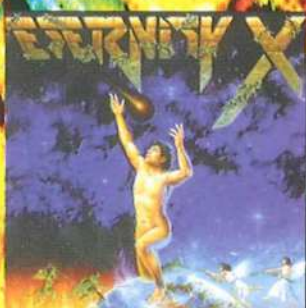
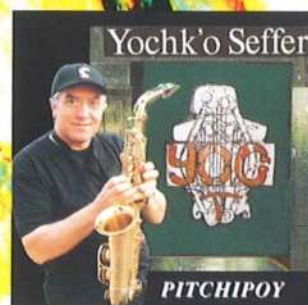
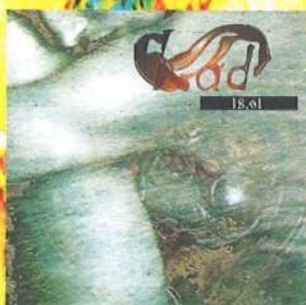
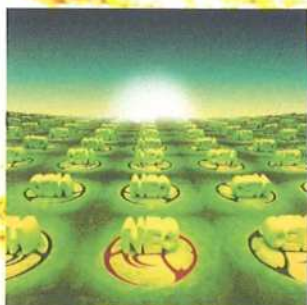
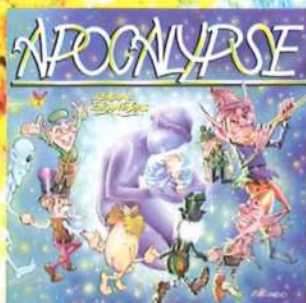
N°22 - Octobre 97 - France : 27 FF - Belgique : 200 FB - Suisse 9 FS - Canada : 9 \$

M 5020 - 22 - 27,00 F - RD

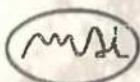


MUSEA

Gravés pour l'éternité...



Distribution en magasin:
MEDIA SYSTEME INTERNATIONAL
43, Avenue René CASSIN
47200 Marmande France
Tel: 05 53 20 37 30
Fax: 05 53 20 37 31



Vente par correspondance et catalogue gratuit:

MUSEA
68 La Tinchotte
57645 Retonfey
France
Fax: 03 87 36 64 73

ÉDITO

Happy Birthday Rockstyle !

C'est la rentrée.. Plutôt morose, évidemment, comme toutes les rentrées... Ceci dit, musicalement, l'année 97 continue de nous amener son lot de grands disques. Ce qui ne fut pas le cas du cru 96. Comme si, une année sur deux, la qualité était au rendez-vous...

Ce mois ci, l'eclectisme -qui est la devise de Rockstyle- est à nouveau de rigueur : parmi les grands disques de cette rentrée, on secouera la tête aux vibrations métallisées de Rammstein, on applaudira le retour en forme de Genesis (ça méritait bien une couv'), la classe folle d'IQ qui livre avec son nouvel album une pierre angulaire dans le milieu du rock mélodique,...

On saluera également le retour de Mike Tramp, avec un album très personnel, assez éloigné de ses précédentes réalisations avec White Lion ou Freak of Nature. On en reparlera d'ailleurs plus longuement dans le prochain numéro.

Genesis, donc, en couverture de ce numéro 22. Pour fêter la quatrième année d'existence de Rockstyle, cela nous a semblé judicieux de revenir sur la carrière de cette légende de la musique rock. Avec l'arrivée de Ray Wilson, nouveau chanteur succédant à Phil Collins, Genesis nous offre un album digne d'"Abacab".

Voilà pour ce numéro 22 de Rockstyle. Le prochain sortira le 15 novembre avec une coloration très rock français. Rock français de qualité, évidemment. N'hésitez donc pas à planter votre tante (!?) devant la devanture de votre buraliste préféré, histoire d'être servi en premier, ... Non, je déconne... Quoi que... !!!

Mickey Camoy

PROG LA VIE & MUSEA

présentent

SOIRÉE BORDELAISE

avec

MINIMUM VITAL

XII ALFONSO

(avec Mickey SIMMONDS de CAMEL)

Dégustation gratuite de produits régionaux (sous réserve)

au

THÉÂTRE DUNOIS

Rue Chevaleret (Paris 13°)

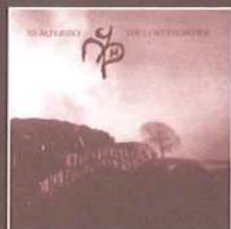
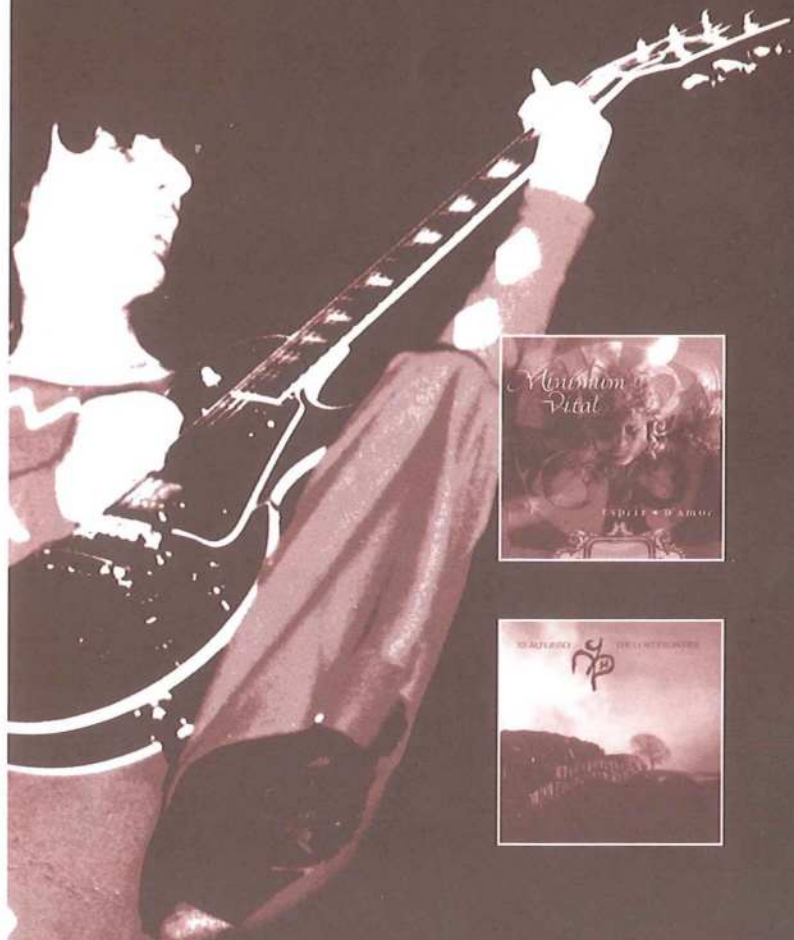
le

SAMEDI 8 NOVEMBRE

à 18H00

Entrée : 100 F

Réservations et renseignements : 01 34 65 00 91



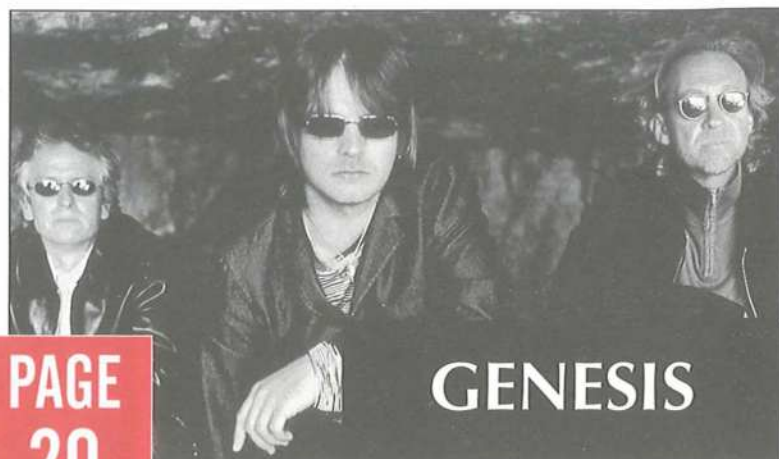
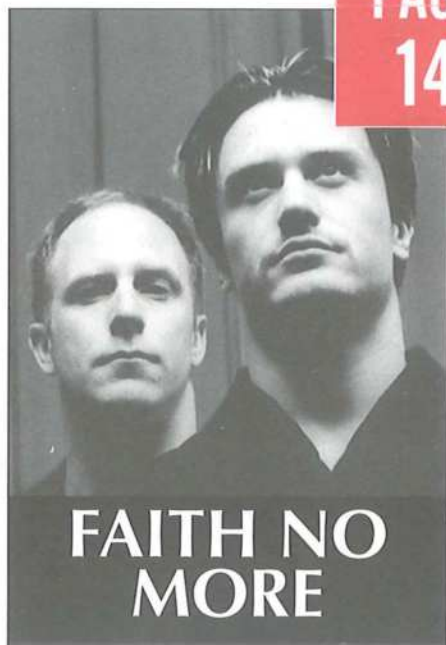
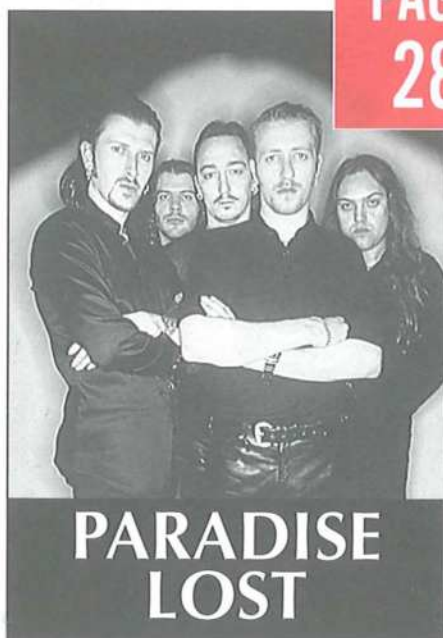
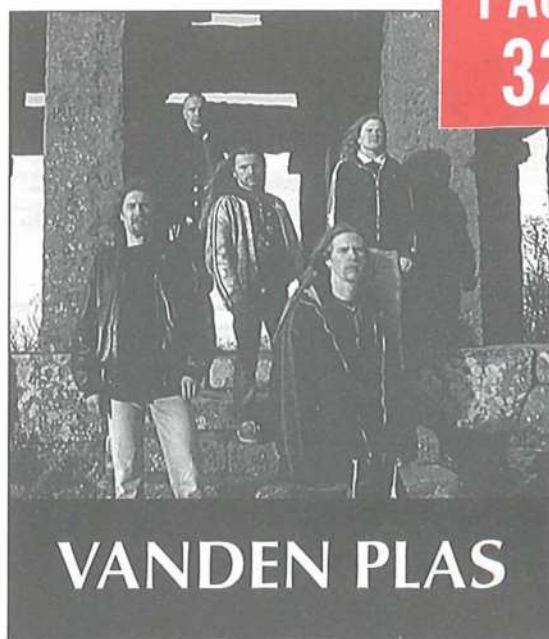
Pour recevoir notre catalogue gratuit écrivez à :

MUSEA
68 La Tinchotte
57645 Retonfey
France
Fax: 03 87 36 64 73

Rockstyle n°22

A L'AFFICHE :

- Black Buddha Saraband 8 • Royal Hunt/Testament 10 • Elp/B-Thong 11 • Machine Head/Kong 12 • Life of Agony 18 • Lynyrd Skynyrd 52 • Roachford *encart central*
- Rolling Bidochons 54 • Type'O Negative 56 • Paul Weller 58
- Kat Onoma 60 • Paul Mc Cartney 62 • Progfest 64

PAGE
14PAGE
20PAGE
28PAGE
32

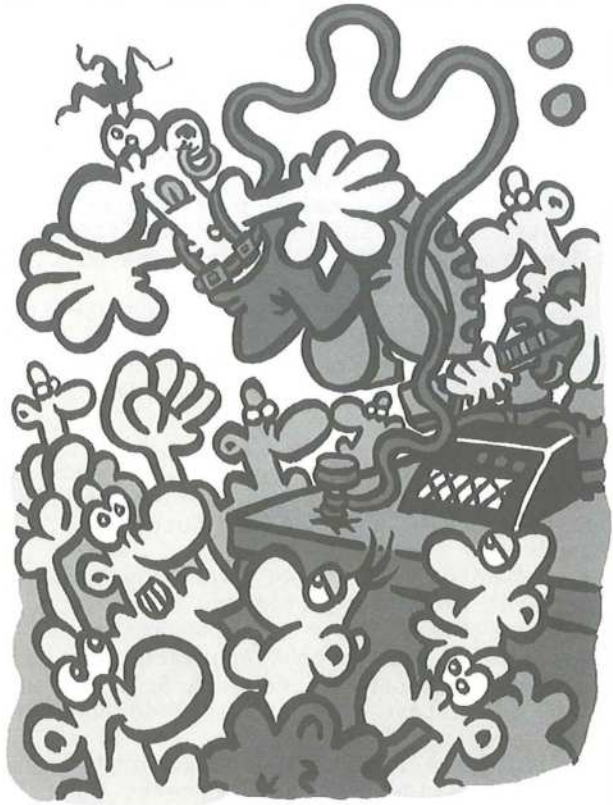
RUBRIQUES :

- News 6/7 • Abonnement 9/13/51 • Le Cahier CD 35 • Expresso 43
- Pages CD Metal 44 • Flashback 46
- Shopping 48 • Backstage 66

Le rock selon Berth

En route pour la gloire, provincial !

Sport extrême :
le slam à l'élastique...



Impossible de
s'endormir avec
Silverchair...

Hé, Doc Gynéco,
pourquoi tu chantes ?...

LA CHASSE D'EAU Qui FUIT

LE CHIEN
DU VOISIN
Qui ABOIE



..ON T'A RIEN FAIT!



news

... On parle de plus en plus d'une reformation de **Police** pour les 20 ans du groupe et la sortie d'une énième compilation...

... Histoires de cogneur... Pendant que **Tomy McCarroll**, l'ancien batteur d'**Oasis**, attaque en justice ses ex-partenaires pour des questions de royalties, **Liam Gallagher**, lui, en vient directement aux mains pour régler ses différends, que ce soient avec cycliste anonyme ou **Alex Lowe**, chanteur de **Hurricane #1**...

... Sur le CD single digipack de **Marillion** "Man Of A Thousand Faces", vous trouverez en plus des radio edit et extended version du dit single des versions unplugged de "Beautiful" et "Made again"...

... Aux dernières nouvelles, le posthume "My Sweetheart, The Drunk", deuxième album de **Jeff Buckley**, sortira bien cet automne...

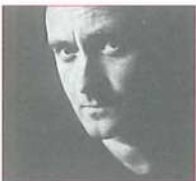
... À noter, les 7/8 et 14/15 novembre se déroulera la deuxième édition du festival **Muzic Azimut**, à Flers (61). Au programme, un tremplin rock le 7, une scène "découverte hip hop" ainsi qu'un grand concert rock le 8. L'affiche n'est pas définitive mais on parle de **Porcupine Tree** et **Marcel et Son Orchestre**. Les 14 et 15 seront consacrés à l'opération "Bistrock", avec, comme son nom l'indique, des concerts dans les bars de la ville. Pour tous renseignements, n'hésitez pas à composer le 02 33 65 48 61...

... Pour nos lecteurs de Caen, **Musical Box** est le nom d'une émission de radio consacrée au rock progressif, au folk et au jazz rock. À écouter sur radio TSF 98 (98 Mhz), le lundi de 20h à 21h...

... **Vanden Plas** sera en tournée en France du 20 au 26 novembre. **Superior** assurera la première partie. **Savatage** viendra les rejoindre sur la date de Strasbourg le 26...

... À peine la neuvième édition du festival des **Eurockéennes** terminée que l'on prépare déjà la 10ème qui sera certainement un "best-of" des dix premières années, et qui s'étendrait sur 4 jours...

... Entre autres sorties annoncées pour cet automne, on compte **Björk** (octobre), **Metallica** (novembre), **Page et Plant** (octobre), **Soundgarden** (octobre)...



... **Phil Collins** sera en concert le 11 octobre à Lyon (Halle Tony-Garnier) et les 8, 9 et 12 décembre à Bercy...

... **Iron Maiden** sort une biographie officielle du groupe. Ce bel ouvrage sur lequel tous les fans vont bien sûr se ruer s'appelle "Run To The Hills"...

... **Marillion** revient en France en octobre pour une série de concerts, le 19 à Aucamville (salle

G. Brassens), le 20 à Nice (théâtre de verdure), le 21 à Lyon (Transbordeur), le 22 à Reims (Usine), le 23 à Lille (Splendid), le 25 à Strasbourg (La Laiterie)...

... "Still Burning" est le titre du nouvel album de **Mike Scott**. On l'attend sous peu...

... **Eddie Jackson**, le bassiste de **Queensrÿche**, a demandé sa petite amie en mariage devant les six mille spectateurs d'un de leurs concerts aux États-Unis...

... **Motörhead** a mis fin de façon un peu brutale à sa tournée américaine avec **WASP**, **Lemmy** ayant vaguement malmené un **Blackie Lawless** qui devait lui taper sur les nerfs. À quand le combat Kilmister / Gallagher, qu'on rigole un peu ?...

... Ambiance guerre froide entre **Metallica** et **Mötley Crüe**, **Lars Ulrich** accusant ces derniers d'utiliser des cassettes douteuses pendant leurs concerts... Décidément, les tournées des groupes de hard n'ont pas manqué de piment cet été...

... Restons dans la rubrique condiment avec des nouvelles des **Red Hot Chili Peppers**, qui malgré les rumeurs incessantes de split sont bel et bien encore dans la course et travaillent actuellement sur leur prochain album. Ils ont cependant annulé leur tournée asiatique à cause d'une fracture du poignet d'Anthony Kiedis, suite à un accident de moto...

... **Calvin Russel** sortira une compilation en octobre, avec en cadeau 3 inédits...

... Actualité riche du côté de **Kraftwerk**, puisque en plus des rééditions de leurs vieux classiques, un album devrait voir le jour prochainement...

... **Eric Clapton** est en répétition actuellement avec des pointures du jazz pour une tournée européenne qui devrait accompagner la sortie de son prochain album prévu pour novembre...

... Pour sa 21^{ème} édition, le **Nancy Jazz Pulsations** a choisi l'éclectisme et la densité, et à l'occasion des 10 ans de la Knitting Factory, c'est toute la scène new-yorkaise qui sera en plein coeur de Nancy. Du 11 au 25 octobre, c'est bien sûr du jazz à découvrir, mais aussi les musiques d'Afrique du Sud, d'Amérique latine ou les nouvelles musiques électroniques...

... À l'initiative de **Beata Pluciennik**, animatrice de **Radio Crocodile** à Saint Dizier, une compilation s'intitulant "Pole Position" et regroupant des groupes locaux verra le jour courant octobre. Forte d'une bourse Défi Jeunes, l'animatrice passionnée de rock propose un programme eclectique avec en prévision un concert qui aura lieu les 21 et 22 octobre au Palace à St Dizier. On verra donc ces soir-là ainsi que sur la compil' les groupes suivants qui risquent de faire parler d'eux très bientôt: **Beware Of Dogs** (Heavy Rock), **More Beer** (Hard), **Imphea** (Metal Progressif), **Ablaze** (Metal Progressif), **Oblivion** (Metal Progressif), **Mystique** (Funk Rock), **Les Srews** (Rock), **The Firebirds** (Rock Country), **Dies Irae** (Rock). Bon vent !....

... Avis aux collectionneurs : **Francis Décamps** vend au plus offrant son orgue unique au monde (le son Ange des années 70 !). Faire offre écrit

te à l'association "Arts en Avant", 3 rue du Cerf, 90350 Evette-Salbert (France). D'autre part, cette même association propose des créations de paroles, de musiques et d'arrangements pour des interprètes. Le tout supervisé par un professionnel (27 ans de carrière). Renseignements : 03 84 26 39 03...

... Puisqu'on parle des **Décamps**, un petit mot pour signaler que **Tristan Décamps** (le Fils) et **Eric Poinçot** viennent de sortir un CD live uniquement disponible par correspondance. Les deux gaillards (synthé et guitare) y délivrent des versions admirables de titres empruntés à Peter Gabriel, Phil Collins, Polnareff, Eddy Mitchell et bien sûr Ange, le temps d'un medley magique. Hautement recommandé pour tous les fans de la famille Décamps. "Live At Ze Goulotte" est vendu 120 FF (port inclus) à l'adresse suivante : Association "Les Verres Solidaires", 4 place du Gal de Gaulle, BP 2, 70160 Faverney. Tel : 03 84 91 34 44...



... À noter ces dernières semaines la bonne nouvelle reçue à la rédaction concernant le soutien que va apporter le **Fair** au groupe **Neil** dont nous relations l'excellent quatre titres dans notre numéro 14... incontestablement l'une des révélations pop des années à venir...

... Nouveau procès à l'actif de notre confrère satirique **ZOO**. Après Xavière Tibéri, c'est au tour d'AB productions de réclamer des dommages et intérêts pour le dossier qui leur est consacré dans le numéro 1. Le numéro 2 vient de sortir, ... toujours aussi bourrin avec entre autre, au sommaire, une interview de Villemin et les conneries habituelles de ces joyeux comparses... en kiosques 24 F...

... Reçu à la rédaction la démo du groupe **Ashes** dont le line-up est des plus séduisant. En effet, on y retrouve deux musiciens de feu Ezra (auteur en 92 d'un excellent album, "Days Of Tumult") : **Jean-Marc Collet** au chant et **Gil Koolow** à la guitare, ainsi que **Chris Savourey** à la deuxième guitare, le tout renforcé par un basse-batterie des plus efficaces. Quatre titres nous sont proposés sur cette démo. Et quels titres ! "Civil war", "Survive", "Fever" et "Talk" conjuguent subtilement des riffs hérités d'Aerosmith et des ambiances que ne renierait pas Queensrÿche. C'est du power rock de grande classe, sévèrement burné, nourri de breaks judicieusement amenés et d'envolées de guitares jubilatoires. Jamais bourrin, ce heavy metal aux entournares progressives, soutenu par des sonorités indus, permet au chanteur d'Ashes de livrer des parties vocales à couper le souffle. Cette démo 4 titres promet un avenir radieux à Ashes, tant sa musique respire l'intelligence et la sincérité. Vite, une maison de disques pour concrétiser ce potentiel énorme ! (TB) ...



UN PIED DANS LA MARGE ANGE DECAMPS & FILS



... "Un Pied dans la Marge", c'est près d'un millier d'adhérents en 97 qui ont su apprécier le CD collector "Les mots d'Emile" ainsi que le bulletin trimestriel, lien indispensable pour une bonne information...

... L'aventure continue en 98 et la fidélité reste la qualité première qui nous lie à Ange et à Christian Décamps...

... En renouvelant votre adhésion pour la saison 97/98 ou en adhérant dès maintenant (si vous n'êtes toujours pas un imbibé !) et **avant le 15 décembre 97** (et toujours pour 100 FF seulement), vous aurez le privilège de recevoir, pour Noël, **un nouveau CD collector** intitulé "Plouc", galette bourrée d'inédits, d'amour, d'humour, de nouveautés... où **Christian Décamps** raconte la naissance d'une chanson ("Harmonie") avec maquette à l'appui... "Le marchand de planètes" live par **Décamps & Fils** + plein de surprises dont une de taille !!! Un CD collector unique, **hors commerce**, réservé aux imbibés (fans) et bien évidemment illustré par l'illustrissime **Phil Umbdenstock**.

BULLETIN D'ADHESION

A découper, photocopier ou recopier et à envoyer (avant le 15 décembre 97 inclus pour recevoir le CD collector) à l'adresse suivante, accompagné d'un chèque ou mandat-lettre de 100 FF à l'ordre de : "Un Pied dans la Marge" Maison des Associations 16, rue du 8 Mai 1945 - 59400 Cambrai - France

IMPORTANT !

En répondant avant le 15/12/97, je recevrai le second CD collector "Plouc" pour Noël

Nom & Prénom :

Adresse :

Code Postal / Ville : Pays :

Black Buddha Saraband

Formé de Eve et de Edouard, Black Buddha Saraband joue une musique originale et personnelle mêlée d'influences rock, folk, techno et orientales. Ils sont français, chantent en anglais et dansent à l'orientale : rencontre à l'occasion de la sortie de leur album «Techno Hippies».

Par Nathalie Joly

Quelle est l'histoire du groupe ?

Edouard - On s'est formé il y a 5 ans avec la volonté de faire vraiment la musique que l'on voulait faire, sans penser business, sans penser maison de disques. Alors on l'a faite en anglais, à l'époque on s'était dit que de toutes façons, on ne serait jamais signés par les maisons de disques, en France du moins. Donc on a fait un premier autoproduit qui a été distribué en Allemagne, un petit peu dans plusieurs pays. Là-dessus, un groupe anglais, Les Missions nous ont contacté et nous ont filé un petit coup de main, après il y a eu Nina Hagen et après on a fait cet album là chez XIII bis Records.

Vous avez fait la première partie lors d'une tournée de Nina Hagen, quel effet cela vous a-t-il fait ?

Eve - C'était vraiment super, c'est une personne très sympathique, on la perçoit comme une sorcière mais c'est plutôt une fée. Après nos concerts, je me mettais dans les backstages et j'écoutais tous les concerts parce que c'est une voix incomparable et elle a un charisme impressionnant. On a fait une vingtaine de dates.

Comment définiriez-vous la musique que vous faites ?

Ed. - Du rock mais pour moi, la musique rock, c'est vaste, un piano voix, c'est rock and roll autant qu'une guitare saturée. Musicalement, on fait tout ce qu'on aime, peut-être à tort parce que on ne peut pas se faire cataloguer, en France, on n'est pas assez rock ou pas assez variété ...

Eve - Ou pas assez grand public, les gens ont un peu de mal à mettre une étiquette et ça les contrarie beaucoup.

Et qu'écoutez-vous comme musique ?

Eve - J'adore la musique orientale, j'aime bien Ferouz.

Ed. - Mon groupe rock préféré actuel, ce serait Radiohead, mon groupe passé et connu, Led Zeppelin, underground, c'est Sisters Of Mercy...pour la musique orientale, je suis d'origine Arménienne et ça fait partie de moi, c'était la musique de la maison.

D'où vient le titre de l'album : «Techno-Hippies» ?

Eve - Avec ce concept de techno hippie, on prône des valeurs orientales parce qu'en Occident, on ne se retrouve pas très bien..

Ed. - On vit dans un pays capitaliste et c'est comme ça mais il y a des valeurs qui sont complètement oubliées. Par exemple l'âge, le vieux en Orient est respectable, c'est quelqu'un que l'on écoute, qui est un sage.

Eve - Un musicien a une valeur quand il a 50 ans et beaucoup d'apprentissage derrière lui alors qu'ici le monde est impitoyable et il y a un enthousiasme sur les jeunes. Il faut toujours de la nouveauté et cela va à l'envers de ce que l'on pense. Et puis les techno hippies, c'est un petit peu notre génération avec le cul entre deux chaises parce que l'on est des

enfants de soixante-huitards et puis on approche du 21ème siècle, on est un peu en décalage. C'est un peu dur pour nous à gérer.

Vous êtes attachés au fait de chanter en anglais ?

Eve - Pour nous, le rock, c'est anglais, ça se chante en anglais car c'est vraiment une alchimie entre une langue et un style de musique. C'est comme la salsa en allemand, ça le fait moyen, ou le flamenco en japonais. Il y a une interaction entre la langue et la musique. Mais si d'autres veulent s'essayer en japonais ou en arménien, ils peuvent, ce n'est pas le problème...

Ed. - C'est la langue du rock et on ne veut pas se faire imposer par des gens de maison de disques. C'est affolant, on propose une chanson en anglais et le mec nous dit que c'est bien, que c'est super mais nous demande de la faire en français. Mais pourquoi si elle est bien ? On est avec beaucoup de gens sourds en France, on est le pays où il y a le plus de chanteurs qui ne savent pas chanter, où il y a des gens qui prônent l'anti-américanisme et dès qu'on voit un clip de rap, les mecs ont des casquettes de flics américains, des guns américains alors qu'est-ce ça veut dire de faire ça en français ?

Eve - C'est une contradiction permanente...En plus, quand on a fait la première partie de Nina Hagen, avec la langue anglaise on a réussi à toucher des publics de nationalités différentes tout en étant un groupe français.

Buddha apparaît dans le nom du groupe, quelle est la place de la spiritualité dans vos textes ?

Ed. - Eve est très branchée spiritualité mais pour être honnête, Black Buddha Saraband ramène encore à l'histoire français-anglais. Un jour, lors d'une émission où on demandait à plein de gens ce qu'était le rock français, Keith Richard a dit «le rock en français n'existe pas, c'est comme si on disait qu'un Bouddha noir existait». Et on s'est dit Black Buddha, ouais c'était cool.

Eve - On a été baptisé par un des Rolling Stones.(rires)

J'ai lu que vous produisiez d'autres artistes, comment se fait le choix ?

Ed. - Sur la qualité, c'est pas mal des trucs de musique trad parce que je suis fan de cette musique là et ce sont des gens qui sont complètement ouverts.

Eve - Ce sont des gens simples, humbles, même les pointures, pas du tout bizzness, pas du tout parisiens. Des gens d'une grande qualité humaine et d'excellents musiciens. C'est vraiment agréable de rencontrer ces gens là.



ABONNEZ-VOUS A

ROCK S T Y L E

1 an - 6 numéros 145 F (au lieu de 162 F)

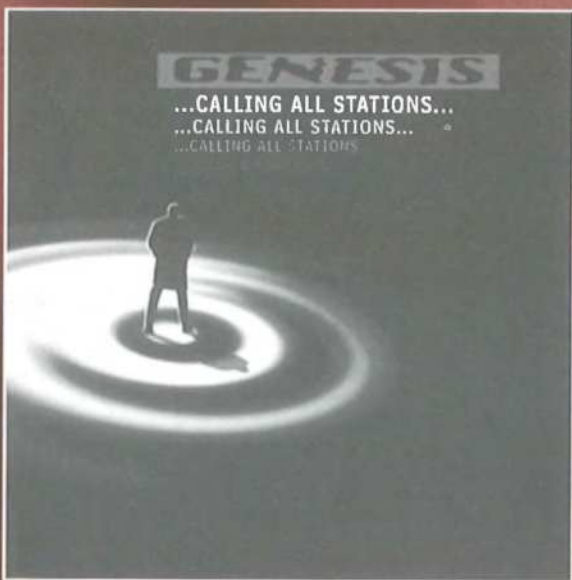
Et recevez un cadeau

au choix parmi la liste suivante en notant votre ordre de préférence dans le bulletin d'abonnement

(dans la limite des stocks disponibles - cachet de la poste faisant foi)

Une casquette "GENESIS"

"OU"



Un CD promo 7 titres de l'album "CALLING ALL STATIONS"

ROCK BULLETIN D'ABONNEMENT GENESIS

BULLETIN D'ABONNEMENT, à découper, photocopier ou recopier et à envoyer à
Rockstyle Abonnements - 4, chemin de Palente - 25200 Besançon

NOTEZ VOTRE ORDRE DE PRÉFÉRENCE DANS LES CASES

Une casquette "GENESIS" le CD SAMPLER promo 7 titres de l'album "CALLING ALL STATIONS"

Pour la France :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **145 Frs** (au lieu de 162 Frs) et je joins un chèque à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

Pour l'Etranger (C.E.E.) :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **190 Frs** et je joins un chèque international à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

NOM & Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Pays :

CARICATURES

SPECIALISTE ROCK 60'S-70'S,
GARAGE, PSYCHÉDELIQUE,
PROGRESSIF, HARD, NEW-AGE,
ELECTRONIC, FOLK



JANE III
125 F

PAVLOV'S DOG
rare 3" album 138 F

GILA Digipack + Poster 138 F

FISH "Sunset of Empire" Limited Edition
2 CD digipack design différent 188 F

SAVATAGE

"The Wake of Magellan"
édition normale 125 F
ou 2000 expd. limited
édition poster A3 138 F



(offre valable jusqu'au 15/10/97 ;
transport inclus en France Métropolitaine)

MER. 15 OCTOBRE 97

dédicace du dernier CD de

Francis DÉCAMPS

"Hommage à Roger CONTE"
à la boutique

Que vous cherchiez un CD de AMON DÜLL, RENAISSANCE, ARMAGGEDON, FOCUS, ARCADUM, TASTE, HELDON, SNACKERS, FUZZY DUCK, TANGERINE DREAM, ou plus simplement si vous aimez les groupes des livres de Vernon JOYNSON ("fuzz, acid and flowers"), de P. THIEYRE ("le rock psychédélique américain"), ou de Denis MEYER ("hard rock anthology"), alors notre liste de CD vous sera ABSOLUMENT INDISPENSABLE.

Bien que notre liste soit orientée sur la musique des années 60-70, vous pouvez aussi nous demander des CD ne figurant pas dans le catalogue, ou nous envoyer une liste de recherche. Nous disposons de plus de 60 000 références dans tous les styles, toutes les époques, des nouveautés, des éditions limitées et des cd et des vinyls collectors

Pour recevoir un catalogue GRATUIT, avec plusieurs milliers de références, des prix très attractifs, et des offres spéciales, écrire à :

CARICATURES

5, Ave Wilson
90000 BELFORT

Tél./Fax : 03 84 21 36 23



ROYAL HUNT

fil des ans alors que l'Europe ne nous a découvert qu'en 1996 avec notre troisième album «Moving Target».

Comment procédez-vous pour retenir les morceaux qui figurent sur l'album ?

Après que chacun se soit familiarisé avec les morceaux (ils sont toujours présentés dans leur intégralité sous forme de démo) que j'ai composé, certaines idées surgissent et sont ensuite testées. Si elles fonctionnent bien, elles sont retenues et enregistrées pour l'album.

Kenneth Olsen, votre batteur, semble avoir laissé sa place à Allan Sorensen. Qu'en est-il exactement ?

Kenneth a de gros problèmes auditifs, ce qui l'oblige à abandonner la musique. Nous sommes, jusqu'à présent, vraiment très satisfaits des services de Allan (le batteur du groupe danois Narita). Nous verrons ce qu'il en découlera par la suite.

Qu'est-ce qui vous a poussé à réaliser un album-concept tel que «Paradox» ?

Nous avons réalisé que si nous enregistrions un nouvel album studio normal, nous serions mis en compétition avec le précédent,

«Moving Target» que nous aimons toujours beaucoup. Nous avons donc décidé d'utiliser un format conceptuel pour «Paradox». Cela nous a permis de développer les compositions à travers diverses ambiances, de varier les tempos, de structurer les arrangements tout en gardant une chaîne dynamique entre chaque partie. Nous n'aurions pu faire tout cela avec un album comportant des morceaux distincts.

Que pensez-vous de Angra, Dream Theater et de la vague hard-progressive actuelle ? Y en a-t-il un qui vous plaise plus que d'autres ? Où vous situez-vous sur ce vaste échiquier ?

Nous aimons tous ce genre de groupes : Dream Theater, Angra, Conception... Si c'est une mode, qu'elle dure !

Justement, quelles sont vos influences majeures ?

Pour le classique, Mozart et Bach. Pour le rock classique, Queen, Deep Purple, Pink Floyd et en progressif, Rush, Kansas, Yes.

Peut-on espérer voir Royal Hunt en France prochainement ?

Après la tournée en Scandinavie et au Japon en septembre/octobre, nous serons en Europe entre octobre et novembre avec une date à Paris le 5 novembre ! par Bruno Versmissen

On commence à beaucoup parler de Royal Hunt en France. Comment un groupe danois et un chanteur américain peuvent ?

Nous sommes tout simplement très chanceux. Cinq personnes différentes possédant la même optique musicale furent aptes à se rencontrer et à créer quelque chose de spécial. Le fait que DC Cooper soit américain n'entre pas en compte. Nous l'avons choisi pour ses capacités vocales et rien d'autre.

Comment expliquez-vous l'engouement du public japonais pour le hard symphonique et plus particulièrement pour Royal Hunt ?

Nous ne pensons pas que le hard symphonique soit un épiphénomène japonais. Nous avons des fans dans le monde entier mais le fait est que nous avons deux albums d'avance au Japon (Ndrl: Land Of Broken Hearts -93 et Clown In The Mirror -94, jamais sortis en Europe mais disponibles en import). La popularité du groupe au Japon s'est donc établie au

TESTAMENT

par Charles Legraverand



«Demonic» est dans l'esprit de «Low». La façon dont vous sonnez aujourd'hui fait penser que vous avez perdu votre temps avec Alex...

Eric : oui, à 100%.
Chuck : Je pense que sur les deux premiers albums, Alex était vraiment investi dans le groupe et nous avions tous le même objectif quant à l'identité du son. Mais à partir de

«Fractice What You Preach», nos goûts et nos idées ont commencé à diverger doucement. Alex voulait une orientation plus mélodique, plus commerciale, avec des singles, des clips et des morceaux susceptibles de passer en radio. Les choses ont progressé dans ce sens avec «Souls Of Black», même s'il contenait encore quelques morceaux heavy, et ça a été vraiment la fin avec «The Ritual». Alex voulait vraiment être une rock star. Il a toujours été connu pour faire les couv' de Guitar Player ou je ne sais quoi... Il voulait être un guitar-hero, jouer la main par dessus le manche, et ce genre de truc.

Pourquoi ne l'avez-vous pas viré, alors ?

E : Nous ne voulions pas splitter le groupe ni nous battre sans cesse pour le choix de l'orientation musicale. Nous avons jugé préférable d'établir un compromis pour que chacun soit content.

Était-ce vraiment un bon compromis ?

C : Non, pas du tout, nous avons perdu beaucoup de temps. Nous devenions de plus en plus connus, mais notre musique elle, devenait de plus en plus mauvaise.

E : Je pense que «Low» aurait dû suivre «The New Order». Il est très heavy. Il s'agit pour nous d'un nouveau départ et nous comparons

«Low» à notre nouveau premier album. «Low» et maintenant «Demonic».

Qui est votre nouveau guitariste, aujourd'hui ?

C : C'est Glenn Alvelias. C'est un ancien de Forbidden.

Qu'est-il arrivé à James Murphy ? Il est parti ?

C : Non, nous nous sommes séparés de lui... Il ne correspondait pas à l'esprit du groupe. Sa personnalité n'allait pas avec la nôtre. Il voulait rester avec nous, mais il n'était pas le genre de mec avec qui on pouvait déconner après les concerts, faire les cons et boire un coup. Il était plutôt renfermé et restait dans son coin.

C : C'est un super guitariste et aujourd'hui nous sommes restés bons amis.

C : Je pense que nous avons besoin d'une union forte dans un groupe et je crois que Glenn correspond plus à ce que nous attendons. Nous avons aussi renoué avec Derek Rimerez, le guitariste original de Testament, qui était là avant Alex, et il joue de la basse maintenant ; et John Dette (batterie), qui était avec Slayer, est venu nous rejoindre. Je crois que c'est le meilleur line-up que nous ayons jamais eu et j'espère qu'il tiendra longtemps.

Il fut une époque où vous étiez leader du metal avec Metallica et quelques autres groupes. Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait comme ça. Êtes-vous déçus ?

C : Non, pas vraiment... Les disques que nous sortons s'éloignent de plus en plus de l'esprit commercial qu'adopte généralement une major : elle veut un single et un clip pour vendre, mais les kids, eux, ne veulent pas ça. Ils veulent du metal. Ils ne veulent pas d'un groupe de rock qui pense avant tout à attirer l'attention sur lui en jouant des morceaux à la mode.

Keith, vous venez d'entamer une petite tournée européenne début juin. Est-ce à dire qu'un nouvel opus d'ELP se profile à l'horizon ?

Oui, mais pas vraiment dans l'immédiat. Je viens tout juste de me mettre à écrire donc l'album ne devrait logiquement pas sortir avant le début de l'année prochaine. Ce sera un disque très différent de «Black Moon» et de «In The Hot Sea». On n'a plus envie de se prendre la tête avec les impératifs marketing imposés par les majors. Ces dernières années on nous a plus ou moins forcé la main pour écrire des disques commerciaux et ça n'a franchement pas été une réussite. On n'est pas le genre de groupe omnibus par les charts. On a bâti notre carrière et notre réputation sur des oeuvres emplies d'âme et de substance, pas sur des singles jetables. On va donc dorénavant évacuer toutes les formes de pression auxquelles nous avons été confrontés depuis la fin des années 80 pour renouer avec l'ambition qui était la nôtre durant les seventies. Tu peux donc t'attendre à un nouvel opus dans la lignée de «Tarkus» ou «Trilogy», avec de grandes fresques instrumentales très classiques.

Ne crains-tu pas que les kids d'aujourd'hui soient moins réceptifs que leurs aînés à ce genre de musique ?

Non, je ne pense pas. Je suis persuadé que le rock symphonique a encore de beaux jours devant lui dans la mesure où il existe un public potentiel toujours important pour ce style. Le problème, vois tu, vient plutôt de la politique menée par les grands médias qui refusent systématiquement d'accorder droit de cité au progressif. Beaucoup de gens finissent à cause de cela par croire que leurs



par Bertrand Pourcheron

groupes de prédilection ont sombré corps et bien et que la progressive a totalement disparu de la surface de la planète. C'est vraiment malheureux, tu sais...

Si, de toute la carrière d'ELP, tu ne devais retenir que trois albums, quel podium dresserais-tu ?

Oh, je crois que je décernerais sans doute une médaille de bronze à «Trilogy». La médaille d'argent irait quant à elle sans l'ombre d'une hésitation à «Tarkus» : un super disque que nous avons bouclé en l'espace de seulement trois semaines, ce qui constitue une sacrée performance quand on considère le temps démentiel que passe actuellement un groupe en studio. Quant à la médaille d'or, je l'attribue sans problème à «Pictures At An Exhibition». C'est une longue fresque qu'on a rodée live de longues années avant de se décider à la graver sur disque et qui est tout à fait représentative de notre

identité musicale profonde. On a pris un gros risque en décidant d'en sortir une version live : tout a été enregistré en une seule prise, sans overdubs, et on n'avait vraiment pas le droit à l'erreur. Quand j'y repense... C'était un challenge vraiment excitant, tu sais... On a eu la chance de bénéficier de conditions d'enregistrement optimales, avec un son excellent et une audience incroyablement enthousiaste et c'est la raison pour laquelle ce disque a à mes yeux, très bien vieilli. D'ailleurs, le résultat ne s'est pas fait attendre. L'album, qu'on a sorti en "nice-price" en Angleterre (une véritable révolution pour l'époque) est immédiatement entré dans le Top Ten et reste, à ce jour encore, notre meilleure vente. Il a, du reste, été nominé pour un Grammy Award aux States où les réactions de la presse et du public ont été tout aussi enthousiastes...



Pourrais-tu nous faire une rapide description de ce qu'est la musique de B-Thong ?

La musique de B-Thong est très dynamique, je crois que l'on peut dire qu'elle est puissante. Nous avons puisé nos influences dans la frange la plus dure de ce que l'on pouvait faire en puissance mêlée à des parties mélodiques et agréables. Nos morceaux comportent des aspects assez "soft"... Par exemple, sur notre dernier album, on sent un côté très 70's, qui vient tout droit des influences du groupe, ces influences avec lesquelles nous avons grandi. De grands groupes comme Kiss, Thin Lizzy, nous ont beaucoup influencés et les choses se sont faites toutes seules, ce mélange d'influences s'est produit sans que nous puissions nous en rendre compte. Ce qui donne aujourd'hui une musique que tout le monde peut écouter, d'après nous, mais ceci n'engage que nous.

En comparaison avec les premiers albums, «Strength Beyond Strength» est véritablement le plus calme de la famille, les deux précédents relevant plus de l'extrême heavy-metal ?

Tu as raison, les deux premiers albums étaient des tueries surtout «Damage» qui est très très agressif tant au niveau du son que des compositions...

Quelles sont donc les choses qui ont changées depuis ces deux premiers albums en ce qui concerne votre vision de la musique ?

En fait, peu de choses ont changé. Nous avons toujours les mêmes influences sur qui nous pouvons nous appuyer. Je crois que cet album n'est qu'une évolution naturelle. Je pense que cet album cherche plus à parcourir des aspects mélodiques de la musique plutôt que de se contenter de privilégier puissance et violence. Nous étions tous conscients de la direction musicale que le groupe allait prendre. Aujourd'hui

notre musique n'est plus aussi compliquée qu'elle ne l'était sur nos deux premiers albums. En plus avec l'arrivée de Ralph, le nouveau chanteur, les choses ont évolué très rapidement.

Justement, quel a été son rôle dans la musique de B-Thong ?

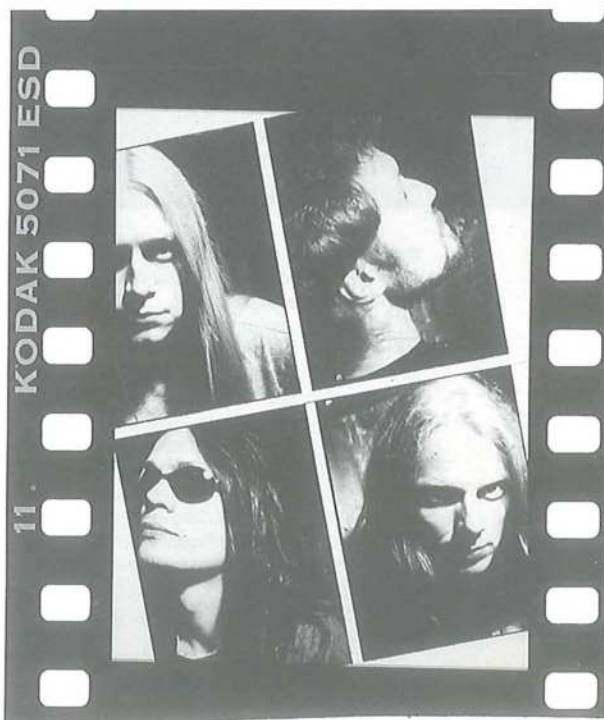
Il nous a apporté beaucoup sur les nouveaux morceaux, et il a représenté comme un genre de confirmation par rapport à l'évolution que la musique devait prendre. Il a vraiment été le chanteur qu'il nous fallait dans le sens où il représente exactement ce que nous attendions d'un nouveau chanteur avec ses influences. C'est lui qui nous a permis d'en arriver là aujourd'hui car nous savions ce que nous voulions, mais lui nous a proposé d'aller plus loin dans nos objectifs.

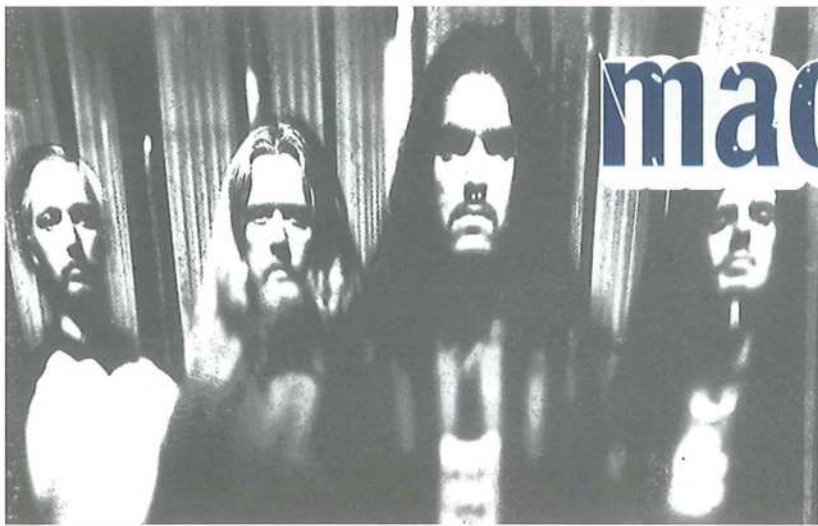
L'évolution de votre musique est-elle due essentiellement à un but que vous désiriez atteindre ou tout s'est fait naturellement ?

Tout s'est fait le plus naturellement du monde, nous n'avons pas empêché la musique d'évoluer, nous avons joué les morceaux selon nos goûts et ensuite nous nous sommes rendus compte que nous étions vraiment fiers du résultat dans le sens où cette musique correspondait exactement à ce que nous envisagions de faire. Et cette musique nous touche véritablement. Je crois que c'est un album plein de sensibilité. Il y a plein d'ambiances et de passages qui risquent d'éveiller la sensibilité des gens, j'en suis certain.

B-Thong

par Yves Balandret





machine head

par Charles Legraevand

eu un accident sur l'autoroute. Il ont heurté un mur et leur caisse a fait plusieurs tonneaux. Ils ont dû subir une intervention chirurgicale. Rien de très amusant, donc... On a eu des problèmes sur une longue période de temps et ça a vraiment été un putain

3, quatre (il accentue, ndr).

Votre musique peut-elle être appelée Rock'n'Roll ? (Il réfléchit). Non ! Nous avons des influences rock, mais notre musique n'en est plus. Le hardcore est plus présent que le reste et nous sommes avant tout un groupe de metal. Pas de heavy metal, de metal, de nouveau metal. Oublie tout ce que tu sais sur le vieux heavy metal, Machine Head fait partie du nouveau metal ! Ce que j'appelle rock'n'roll, c'est le premier Guns'n'Roses, ou les Stones, ce genre de trucs... Notre style de vie, en revanche, est complètement rock'n'roll !

Comment s'est passé l'accouchement de "The more Things" Change? Aurais-tu quelques trucs marrants à nous raconter ?

Je n'ai aucun truc drôle à te raconter, que de sales histoires... Cet album a été très difficile à réaliser. Nous avons commencé son enregistrement en octobre et nous avons eu une somme de problèmes inimaginables. Les choses ont été ralenties tout d'abord par des problèmes de matos. C'était tel ou tel truc qui ne marchait pas et qui nous empêchait d'avancer. Il est ensuite arrivé des trucs bizarres : les parties vocales de tout un titre ont été complètement effacées et tout le boulot a été à refaire naturellement. Le matos pour le mix a déconné, certains trucs manquaient continuellement, ça a été un vrai merdier. Lorsque nous avons enfin enregistré, rien ne nous plaisait et on a décidé de tout refaire. D'autres emmerdes ont alors succédé : du matos a été volé, Dave (le nouveau batteur) et Adam (Duce, le bassiste), ont

de cauchemar !

On peut reconnaître diverses influences dans votre musique, comme Pantera ou Sepultura. Qu'est-ce qui fait l'essence de Machine Head, parmi tout ça ?

Je crois que nos riffs sont différents et que les harmonies que nous utilisons ne sont jouées par personne, point. La façon dont nous faisons sonner la guitare un peu bizarrement nous est personnelle. Je parle ici d'effets spéciaux naturels, en quelque sorte. Par exemple, j'aime bien la façon dont Eddie Van Halen fait sonner sa guitare, dans certains titres. Bien entendu, ils utilisent des effets, mais au-delà de ça il sait obtenir des notes que les autres n'ont pas l'habitude de jouer ni d'entendre. Je crois que plus que les groupes que tu as cités, Van Halen fait partie des influences de Machine Head. Nous aimons incorporer des éléments étranges dans notre musique, des samples ou des trucs de Hip Hop, un peu groovy, avec des rythmes et des temps forts différents du 1, 2,

Qu'est-ce que tu attends de ta musique ? De l'argent ? Des filles ? Les deux ?

Hé, hé... Sûrement ! Je n'y ai pas encore pensé. Ce disque est terminé depuis quelques jours seulement et je n'ai pas eu le temps de penser à ce à quoi je pouvais m'attendre avec lui. La seule chose à laquelle j'ai pensé c'était de boucler cet album en temps et en heure... Maintenant, ce que je peux te dire, c'est que si tu veux avoir du fric dans cette vie, choisis un autre boulot !

Que fais-tu quand tu n'est pas occupé par la musique ?

Je mate la télé, ha, ha ! En vérité, j'ai bossé sur Machine Head la totalité du temps. Un an de tournée qui s'est fini fin décembre ; en janvier nous avons bossé sur l'album six heures par jours et six jours par semaine, chaque semaine.



KONG

par Xavier Fantoli

Oui, on a déjà joué souvent comme ça, de front, face au public, et ce n'est pas que ça soit plus dur, c'est simplement que ce n'est pas vraiment nous, on s'adapte, c'est tout. Quand on joue dans des salles, sur quatre scènes différentes, on a nos propres light-show c'est très important...

Oui, et le fait d'avoir joué à 15h00 aujourd'hui a aussi joué contre vous...

Oui, car nos light-show sont différents les uns des autres, et développent chacun un thème, ou une idée particulière, et quand tu as les quatre musiciens de chaque côté de la salle, quand tu assistes à un concert de Kong, en fait tu te retrouves à l'intérieur du concert. En fait, en jouant de cette façon, je me suis sentie un vrai "rocker" !

Et moi qui croyait que malgré l'utilisation de machines vous faisiez encore du rock ! Comment définiriez-vous la musique de Kong, alors ?

Je ne sais pas vraiment comment la définir, mais tout ce que je peux dire est que notre façon de jouer, habituellement, sur quatre côtés, fait qu'il n'y a pas de leader dans ce groupe. Je ne sais pas ce qu'en pense le public, mais si je voyais jouer Kong comme nous avons joué cet après-midi, dans cette formation 'normale', je me dirais qu'il manque quelque chose. Notre façon habituelle de jouer

fait que c'est le public notre frontman, il y a une certaine alchimie entre le groupe et le public, nous encerclons le public, tout en formant une unité autour de lui. Il y a aussi beaucoup d'autres avantages à jouer de cette façon, on peut aussi profiter de la musique que nous jouons, nous n'avons pas que les retours pour entendre ce que nous faisons, et nous entendons la même chose que le public. D'habitude, tu as ton son sur scène et le public entend autre chose, parce que l'ingénieur du son rajoute des effets, mais quand quelque chose ne va pas en façade, toi sur scène tu n'en sais rien, et tu espère seulement que tout est o.k. Ce que j'aime aussi, c'est que les trois quart du groupe sont en face de moi, alors je peux voir les 3/4 des concerts de Kong ! Et ainsi, non seulement je peux les surveiller (rires), mais je peux aussi apprécier ce que l'on fait. De cette façon on a un peu la même vision du concert que le public, alors comme lui, et parce que même si je joue j'aime ce que l'on fait, je peux profiter du concert. Bien sûr, ce sont les conditions optimales que l'on aime avoir sur un concert, pour qu'une atmosphère particulière soit créée, à partir des lights, de la configuration des scènes... Mais d'un autre côté nous faisons des disques, et sur une chaîne stéréo tu n'as pas tout ça, alors la musique se doit d'être assez bonne pour être écoutée et appréciée de cette façon-là aussi.



Vous venez juste de terminer votre concert sur la scène principale de ce 9^{ème} festival de Dour, quelles sont vos premières impressions ?

Eh bien nous sommes un peu déçu de ne pas avoir pu jouer dans une salle, parce que nous aimons jouer chacun d'un côté de la salle, avec l'amplification aux quatre coins. Bon ce n'est pas si grave dans la mesure où on nous a demandé de jouer sur la scène principale, et que de cette façon on peut toucher plus de monde. Mais c'est vrai que généralement on préfère largement jouer dans une salle, où on peut s'installer de cette façon. Pour moi, jouer de cette façon, très conventionnelle n'est pas représentatif de ce que Kong peut faire, ouais, O.K, c'est sympa, mais ce n'est pas un vrai concert de Kong.

Ce n'est pourtant pas la première fois que vous jouez de cette façon ?

ABONNEZ-VOUS A

ROCK
S T Y L E

1 an - 6 numéros 145 F (au lieu de 162 F)

Et recevez un cadeau

au choix parmi la liste suivante en notant votre ordre de préférence dans le bulletin d'abonnement

(dans la limite des stocks disponibles - cachet de la poste faisant foi)

FISH



1 - CD compil'

YIN



2 - CD compil'

YANG



3 - single
BROTHER
52



4 - single
CHANGE
OF HEART

5 - double CD live

Krakow



ROCK BULLETIN D'ABONNEMENT
S T Y L E
FISH

BULLETIN D'ABONNEMENT, à découper, photocopier ou recopier et à envoyer à
Rockstyle Abonnements - 4, chemin de Palente - 25000 Besançon

NOTEZ VOTRE ORDRE DE PRÉFÉRENCE DANS LES CASES

le CD "YIN" le CD "YANG" le SINGLE "BROTHER 52" le SINGLE "CHANGE OF HEART" le double CD live "KRAKOW"

Pour la France :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de 145 Frs (au lieu de 162 Frs) et je joins un chèque à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

Pour l'Etranger (C.E.E.) :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de 190 Frs et je joins un chèque international à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

NOM & Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Pays :

Faith no More

Rencontrer Faith No More constituait l'une des interviews phares de cet été car la bande à Bill Gould avait beaucoup de choses à raconter. Le dernier album «Album Of The Year» voyant ses ventes s'essouffler, c'est pour une date unique en Province que les fous de Frisco se sont «lâchés» sur tout ce qui les gêne dans le monde de la musique d'aujourd'hui. Une interview épique !

Rencontre avec Bill Gould (Basse) et Mike Bordin (Batterie)

par Yves Balandret et Xavier Fantoli

Etes-vous dans le même état d'esprit aujourd'hui sur la tournée qu'au moment de l'enregistrement de l'album ?

Bill Gould : L'enregistrement est une chose complètement différente de ce que l'on peut faire en live.

Mike Bordin : En studio, tu dois être à fond tout le temps, si tu rates une prise, tu recommences plus tard quand tu es mieux. Alors que sur scène, il te faut être bien ponctuellement, tout donner pendant deux heures et ensuite, tu t'en vas. Cela dépend aussi du public et de ta forme du moment....

Est-ce qu'il vous arrive de bouger des choses à l'intérieur des morceaux ?

Bill Gould : On bouge deux ou trois petits trucs mais rien de très important, juste des fins de morceaux qui se terminent en «fade out» qu'il nous faut arranger pour ne pas être trop ridicules. Alors on arrange un peu mais pas grand chose....

Ce qui veut donc dire que les morceaux de l'album sont enregistrés pour être joués live...

B.G. : Absolument, car à la fin de l'enregistrement, nous sommes la plupart du temps satisfaits du travail enregistré live à l'origine. On ne rencontre donc pas de problèmes majeurs pour les jouer sur scène.

Vous êtes toujours à l'aise dans ces deux exercices, c'est vrai, et vous restez toujours surprisants à chaque album. Quelle est votre recette ?

M.B. : On ne sait jamais ce que va être la réaction du public, et ce depuis bientôt quinze ans...

B.G. : La raison pour laquelle nous n'avons pas demandé de producteur pour cet album, c'est essentiellement parce que nous savions exactement ce que nous voulions et nous savions par quel chemin y arriver. Je crois que c'est normal après quinze ans d'existence...

Déjà quinze ans que vous tournez, vous n'êtes pas fatigués ?

B.G. : Parfois, c'est vrai. Il faut être vigilants...
Ne pensez-vous pas tous les deux que la vie de Faith

No More dépend du fait que vous ayez tous des projets parallèles ?

M.B. : Tu as complètement raison. Même si au départ, je n'avais pas l'intention d'aller jouer avec d'autres artistes, mais au bout du compte, je pense que ce fut la véritable solution au fait que Faith No More puisse continuer à exister. Cela nous a permis de voir les choses différemment chacun de notre côté car c'est bien connu qu'après pas mal de temps, on a tendance à s'essouffler.

Quels sont justement les projets que vous avez ?

M.B. : Continuer la tournée d'abord, qui s'étale jusqu'à la fin de l'année. Pour ma part, je ne peux pas penser à autre chose en ce moment qu'à la tournée avec Faith No More et à jouer les morceaux, c'est tout.

Peux-tu nous parler un peu de ton expérience avec Ozzy ?

M.B. : C'était excellent. Quand je joue avec Ozzy, je ne pense à rien d'autre qu'à jouer, je ne me prend pas la tête avec des problèmes de business musical et toute la merde que ça entraîne. Ozzy est quelqu'un qui est dans le métier depuis de nombreuses années et qui te donne toutes les opportunités pour que tu réussisses le show. C'est quelqu'un de très honnête. Et s'il m'appelle pour rejouer avec lui et que je peux caler des dates, il n'y a pas de problème. S'il ne me rappelle pas j'aurais donc passé de bons moments.

Le calendrier n'est pas trop chargé pour toi entre Faith No More et Ozzy ?

M.B. : Le problème pour Faith No More, c'est que les projets parallèles ne concernent pas qu'une seule personne mais trois.

Le plus difficile c'est tout de même de rester concentré sur le travail de Faith No More, qui est ton groupe d'origine ?

M.B. : Pendant la tournée avec Ozzy, il ne m'était pas possible de penser à Faith No More...

Et pour toi, Bill, cela doit être difficile de rester

concentré puisque tu n'as pas de projet parallèle et voir les autres occupés, c'est pas difficile ?

B.G. : Que ça me plaise ou non, il me faut bien rester au top et que je continue à composer pour la suite des événements. Des fois, c'est difficile de rester motivé car en fait je ne contrôle rien du tout, chacun est libre de jouer avec qui bon lui semble...

M.B. : Par exemple, cela a été bénéfique lorsque nous étions tous occupés à autre chose, Bill s'est occupé à retravailler les morceaux avec le nouveau guitariste. Ils ont eu beaucoup de temps pour se préparer, environ six mois...

B.G. : C'était vraiment bien car nous n'étions que tous les deux, l'un en face de l'autre et il fallait absolument qu'il comprenne l'esprit du groupe, il me fallait être seul avec lui, pour lui faire passer tout ce que je voulais qu'il comprenne. Tout s'est bien passé. Il a appris notre façon de fonctionner très rapidement. Nous voulions avoir une bonne préparation car nous avons toujours eu des problèmes avec les guitaristes car après tant d'années, nous avons construit un état d'esprit et nous attendons souvent que les gens comprennent notre façon de fonctionner. Même si cela semble facile pour nous, il est toujours difficile pour quelqu'un de l'extérieur d'entrer dans ce petit monde et si tu ne comprends pas très vite ce que nous attendons, ça se passe mal. Avec John, c'était bien de s'asseoir et de discuter alors qu'avec Dean nous n'avons jamais pu le faire et même pas avec Jim.

Bill Gould :
L'Amérique est un pays dirigé culturellement par une mafia très puissante.

Pensez-vous que la musique de Faith No More a évolué pendant toutes ces années ?

B.G. : Absolument, c'est certainement la raison pour laquelle nous continuons de faire des albums. Les gens peuvent être en désaccord avec la direction que l'on prend mais pour nous c'est la bonne. Chaque album se doit d'être encore meilleur que le précédent et chaque fois que l'on se rend compte des lacunes de l'un nous nous efforçons de les gommer dans le suivant.

M.B. : On ne peut pas nous ranger dans un certain style, encore aujourd'hui. Nous sommes simplement capables d'écrire de bons morceaux.

B.G. : Pour un jeune groupe, les deux premiers albums sont surtout destinés à une prise de contact, au travail du look et de l'état d'esprit, c'est en gros, la possibilité de se chercher artistiquement. Après trois albums, le groupe ne peut jouer sur ces aspects là, il faut qu'une mutation s'opère, il faut écrire des morceaux... (Rires)...

Non, c'est vrai, tu vois ce que je veux dire ?

B.G. : Cela s'est passé pour nous aussi, c'est normal, ça arrive à tout les groupes qui débute. Quand nous avons sorti «The Real Thing» nous étions considérés comme un groupe de cross-over ce qui nous a quelque part motivé pour faire un album différent ensuite car on ne voyait pas ce qui pouvait y avoir de cross-over dans cet album...

Pouvez-vous nous décrire la musique de Faith No More aujourd'hui ?

B.G. : De la pop... peut-être de la pop un peu costaud, mais c'est de la pop quand même...

M.B. : Je crois que c'est tout simplement du rock...

Et c'est tout ?

M.B. : Oui, du rock avec tout ce que ça comporte, des passages durs et d'autres plus calmes, pour moi, ce n'est pas de la pop car pour moi la pop ça sous entend une musique

très propre et une attitude un peu bizarre.

Mike, tu dis que la pop génère ce côté trop «clean» pour être votre style. Cet aspect est donc directement lié à la musique...

M.B. : Absolument...

Et en ce qui concerne votre attitude ?

M.B. : Je ne pense pas que nous puissions être considérés comme des personnes à l'attitude pop par excellence. Nous sommes ce que nous sommes...

Quelle est la signification des costards sur scène, s'il y en a une ?

B.G. : Il n'y a rien de mieux à faire. Je n'avais jamais porté de costume jusque là et je trouvais ça très classe. J'ai plus porté de costumes durant cette tournée que dans ma vie entière. Pour moi, c'est juste une façon de voir les choses différemment.

M.B. : Je crois que l'on a regardé les photos de concert et que l'on se trouvait à chier question look, donc pourquoi pas les costumes ? Pour la prochaine tournée, on montera sur scène en maillots de bain, hein pourquoi pas ? Qui sait ? Ou en costume de cow-boy ?

Les costumes ne sont-ils pas l'image de marque d'artistes plus expérimentés ?

B.G. : Non, vraiment tu vas chercher trop loin... (Rires) Voilà, je crois que le problème est là. Si nous étions un groupe de rock, il y a certaines choses que tu te dois de faire. Et je ne veux pas les faire, je n'ai pas envie d'expliquer telle ou telle attitude. Si tu te définis pop, tu n'as pas à te justifier, «pop», ça peut être n'importe quoi. Si tu es défini «rock», il te faut être «rock» avec tout ce que ça comporte. Je veux que le groupe puisse faire ce qu'il a envie sans se justifier.

M.B. : C'est ce que le rock représente pour Bill. Pour moi la pop, c'est Mikael Bolton ou les New Kids On The Block...

Qu'est-ce que cela veut dire être «Rock» dans la vie

de tous les jours ?

M.B. : Je crois que c'est une connerie, cela n'a rien à voir avec nous par exemple. Et je ne crois pas que l'on aie une attitude rock, même sur scène.

B.G. : Sur scène, je joue de la basse car je ressent ses vibrations dans tout le corps et cela me donne une énergie énorme, ce sont de bonnes vibrations. C'est tout.

Oui, mais sur scène vous transpirez, vous vous dépensez physiquement...

B.G. : Ca n'a rien à voir avec autre chose que le fait de se sentir bien...

M.B. : Tu connais nos albums, on ne peut pas dire qu'ils soient conventionnels ? Pour moi, avoir l'attitude rock, c'est être conventionnel. Tu sais, nous avons assez passé de temps pour mettre les choses au clair entre nous pour vraiment avoir envie de jouer ensemble que l'on ne s'est pas posé la question de savoir si nous avions l'attitude «rock» ou pas.

B.G. : Nous ne pourrions pas avoir une telle image dans le sens où nous sommes tous très différents les uns des autres. Nous avons des morceaux, nous sommes tous très contents de cet album.

M.B. : Nous n'avons plus besoin de savoir ce qui se fait dans le monde la musique...

B.G. : En gros, nous essayons d'être le plus atypique possible... (Rires)...

Est-ce que vous auriez la même attitude si vous étiez un jeune groupe à la recherche d'un contrat sur une maison de disques ?

B.G. : Non, c'est sûr.

M.B. : Je crois que l'on serait plus à l'affût de ce que certains «spécialistes» de la musique pourraient penser...

B.G. : Je crois que quand tu es jeune, tu t'identifies nécessairement à un courant qui te dépasse plus qu'il ne te sert. Et plus tu avances, plus tu te rends compte de ce qui merde dans le business et tu t'en écarteres.



Après quinze ans d'existence, ne pensez-vous pas que ce soit vous, aujourd'hui, qui soyez les «spécialistes» ?

B.G. : Il n'y a pas de médailles en récompense rassures-toi !

M.B. : Je crois que l'on ne s'occupe pas de ce qui se passe en dehors, nous faisons juste ce qu'il faut pour que ça marche pour nous, c'est tout !

Et peu importe le nombre d'exemplaires que vous vendez de chaque album ?

B.G. : Si nous étions sur le point de nous faire virer de notre maison de disques, je crois que nous ferions un peu plus attention, car ensuite, c'est logique, tu ne peux plus sortir de disques ! (Rires)

M.B. : A mon avis, il faut considérer le sujet différemment. Regarde, quelle serait tu crois l'attitude du groupe si nous étions toujours à regarder les ventes avant toute chose. Et toi, que ferais-tu si tu faisais partie de Faith No More pour booster les ventes ?...

B.G. : Ça n'a jamais été notre façon de voir les

choses. «Easy» a connu un énorme succès tout en étant une face B au départ. Je ne sais pas exactement ce que peut être un hit au départ quand tu l'écris.

M.B. : Quand tu vois, à la télé un documentaire sur l'armée ou sur une compagnie aérienne, qui te donne l'impression d'une organisation professionnelle sans faille, il faut bien se dire que ce n'est que de l'apparat, et Faith No More n'a jamais été de l'apparat et ne le sera jamais ! Nous ne voulons pas passer pour des abrutis qui ne pensent qu'à vendre. Il est certain que nous aurions certainement pu vendre beaucoup plus d'albums que nous l'avons fait mais notre objectif a toujours été la musique !

B.G. : Si nous revenions à une musique plus conventionnelle, la vie de Faith No More ne serait plus très longue, il faut le savoir. Les gens attendent nos albums parce qu'ils sont différents de ce qu'ils peuvent entendre ailleurs. Il nous est possible d'écrire des morceaux commerciaux mais aucun d'entre nous ne serait satisfait du résultat.

Mike Bordin : Quand «The Real Thing» s'est vendu comme des petits pains, on nous a proposé une tournée avec ZZTop, MC Hammer et Billy Idol.

C'est certainement la recette du groupe de surprendre à chaque album, car il est certain qu'il existe une part de curiosité dans votre musique que l'on ne trouve pas ailleurs....

B.G. : Tu as aimé le dernier album alors ?

Bien sûr, c'est toujours excitant de savoir ce que réserve le groupe....

M.B. : Une fois encore, je crois que l'on peut en tirer quelques conséquences concernant le nombre d'écoutes pour apprécier un album. Je suis sûr qu'il t'a fallu deux ou trois écoutes pour bien entrer dedans. C'est bien, ce sont ces albums-là qui restent le plus longtemps dans les coeurs.

B.G. : La musique semble compliquée alors que c'est certainement la plus simple du monde....

A mon avis, c'est surtout que vous n'appliquez pas les modèles tout faits du rock en général mais que vous privilégiez une certaine déstabilisation....

B.G. : Absolument. Je crois que c'est ce que l'on cherche à faire....

Avez-vous une ligne de conduite particulière pendant la composition d'un morceau ?

B.G. : Pas vraiment. On passe beaucoup de temps sur l'écriture et les arrangements. Chaque morceau est complètement subjectif et c'est très intéressant de savoir que telle chose est plus abordable qu'une autre.

M.B. : Ce qui est toujours surprenant, c'est le fait de rencontrer des fans du groupe qui apprécient plus un album qu'un autre, alors que nous employons chaque fois le même travail pour la confection.

Vous êtes considérés comme une sorte d'institution maintenant ?

M.B. : Va dire ça chez nous !! (Rires) Je crois que lorsque je serai sur le point de terminer ma vie, aux questions que l'on me posera comme « Quel était le meilleur moment de ceci, qu'est-ce qui vous le plus marqué ? », je répondrai toujours la même chose: «Nous ne sommes pas des historiens !»

Mais il existe bien une certaine pression avant la sortie d'un album de Faith No More ?

M.B. : En ce qui me concerne, c'est surtout ma partie de batterie qui me donne la pression, le reste...

B.G. : La plus grosse des pressions réside dans le fait d'écrire de bons morceaux qui ne sonnent pas comme les anciens. Réussir à avoir de l'inspiration est une chose difficile, car nous fonctionnons tous de la même façon et c'est difficile de sortir des chemins tout tracés.

Est-ce que ça vous arrive de lire des critiques concernant vos albums dans les magazines ?

B.G. : Montre-moi celle que tu as faite sur l'album et tu verras ce qui se passe... (Rires)

M.B. : La plupart du temps, à la sortie de l'album, nous sommes tellement occupés que nous n'y prêtons pas attention du tout. Mais on ressent beaucoup plus les choses lorsque



nous sommes en tournée.

B.G. Tu sais, on ne maîtrise pas grand-chose de ce que peut faire une maison de disques. Je sais qu'ils ont sorti des singles remixés de certains de nos morceaux et je n'ai jamais pu en avoir une copie.

Qu'avez-vous fait lorsque le groupe était dans un certain passage à vide ?

B.G. Nous avons continué à d'écrire de bons morceaux et nous n'avions rien à foutre de ceux qui voulaient nous enterrer. Le problème était que nous avons connu le succès très rapidement et ensuite ce fut assez dur à gérer.

M.B. Nous n'avons pas eu de problème particulier, nous nous sommes serré les coudes. Aujourd'hui, le problème est différent, il y a tellement d'argent sur les groupes que tu peux faire n'importe quoi avec leur image. Par exemple, monter une histoire de 10 ans alors que le groupe n'a que six mois. Ces groupes n'ont absolument aucun avenir. Leur deuxième album n'est même pas assuré et ces mecs ne sont jamais montés sur une scène. Pour nous, c'est un peu différent dans le sens où nous avons nos repères de tournée, c'est quelque chose que l'on fait depuis quinze ans.

B.G. MTV nous a toujours ignoré et continue à le faire et ça ne nous empêche pas d'avancer. Mais ce qui est le plus bizarre là dedans c'est que s'ils décident d'écouter l'album et qu'ils l'apprécient, ils peuvent tout faire pour nous, c'est absolument énervant.



Mais après quinze ans de carrière, pourquoi n'y a-t-il qu'un seul album live à votre discographie ?

M.B. C'est une bonne question...

B.G. Je ne sais pas si j'aime tellement le live en fait. J'en parlais ce matin avec le manager du groupe et il me disait que la maison de disques avait toujours l'intention de sortir des choses dont nous ne voulions plus entendre parler. Il existe des morceaux live enregistrés mais nous voulons sortir des morceaux qui servent le groupe car Faith No More est un groupe de scène avant-tout. Je crois que sortir un album live aujourd'hui serait une bonne chose mais il faudrait se concentrer pour trouver les morceaux les plus forts, dans leur meilleure version pour vraiment donner sur disque une idée de ce que peut faire le groupe sur scène. Il existe beaucoup de vidéos pirates, d'enregistrements aussi.

M.B. J'ai peur que sortir un live nous ramène quelques années en arrière, et ce n'est jamais très agréable.

Rencontrez-vous des problèmes pour choisir des morceaux à jouer sur scène ?

B.G. Oui, c'est difficile car il faut trouver une certaine homogénéité dans le set et si cette homogénéité n'est pas faite tu as beau faire le meilleur des shows, il manquera quelque chose, c'est sûr. Je t'avoue aussi que l'organisation des morceaux est également impor-

tante car il nous faut des morceaux cool pour récupérer.

Vous jouez toujours «We care a lot» ?

B.G. Oui, on l'a joué hier soir... (Rires)

M.B. Il nous arrive de ne pas la jouer certains soirs au cours de la tournée mais nous sommes toujours un peu frustrés car il faut dire que c'est le morceau que nous avons composé Bill et moi avant même que le groupe n'existe, juste en rythmique.

Quelle serait votre réaction si une centaine de personnes seulement venait vous voir ce soir ?

B.G. Tu sais lorsque nous serons en tournée aux States, ça risque d'arriver assez souvent. C'est sûr !

Comment expliquez-vous donc le succès que vous connaissez en Europe ?

M.B. Je n'en sais rien mais je ne crois pas que ça sera aussi désastreux que ce qu'en

pense Bill. Mais si ça se produit, nous sommes déjà passés par ce genre de situation donc soit nous en rions, soit il faudra en pleurer, on verra.

B.G. Ce groupe a connu au moins quatre périodes de hauts et de bas, à peu près cycliques. Avec le premier album nous sommes tout de suite montés très haut, puis redescendus avec le second, puis remontés avec le suivant et ainsi de suite, des changements de membres qui ont mis du temps à se mettre en place. Il nous est aussi arrivé de rater des concerts par manque de motivation.

Etes-vous conscients que vous rencontrez un succès plus important ici qu'aux States et comment l'expliquez-vous ?

B.G. Absolument. Pour être honnête avec toi, je ne sais pas comment vivent et comment réagissent les Européens. Nous sommes assez coupés du monde aux States. Je suis très au courant de ce qui se passe chez moi, il y a beaucoup de merde, je le sais. Cela n'a rien à voir avec les individus mais chez nous, ce sont les radios qui font la loi. Ils contrôlent tout au niveau musical. Ils sont en train de tuer la musique, je ne sais pas comment ça se passe ici en revanche....

M.B. L'autre paramètre important dans ce problème, c'est la société américaine est ultra consummatrice. Ce qui est nouveau est

obligatoirement bon, ce qui est vieux est juste bon à jeter. Tu sais, notre album est excellent, nous en sommes conscients et les radios auraient dû déjà réagir, mais rien ne s'est passé pour l'instant. Je crois que les valeurs en Europe et aux States sont complètement différentes.

Le public ici est souvent impatient d'entendre les vieux morceaux...

M.B. Le public écoute les titres, il ne vient pas au concert que pour voir le show....

B.G. C'est la même chose pour nous personnellement, quand je suis fan d'un groupe, j'aime les voir évoluer album après album et voir comment leur musique change. La culture renforce malheureusement la consommation, mais il reste encore de bons groupes qui s'en sortent et c'est une bonne chose.

M.B. Tu sais quand «Epic» a été un tube aux States et que le clip passait partout sur toutes les télévisions, nous n'avons pas changé notre manière de voir les choses et ça nous a servi car nous sommes vite retombés.

B.G. L'Amérique est un pays dirigé culturellement par une mafia très puissante.

M.B. Après le succès de «The Real Thing» qui s'est vendu comme des petits pains, que s'est-il passé, on nous a proposé une tournée avec ZZTop, MC Hammer et Billy Idol. Difficile de faire un choix hein ? (Rires) C'est vrai, mais c'est la démarche normale qui consiste

à dire aux groupes: «Votre album marche bien, vous faites partie de la famille!». Regarde ce qu'il ont fait de Whitesnake. Si tu te situes en dehors de ce cercle très fermé, tu n'existes pas !

B.G. Il n'existe même pas de labels indépendants aux Etats-Unis. Les seuls sont basés en Europe. C'est vraiment très difficile de faire son trou dans la musique aujourd'hui.

Savez-vous que vous êtes le groupe le plus cité dans les influences des jeunes groupes français ?

B.G. Non, nous ne sommes pas au courant. Tout ce que je peux dire c'est que nous sommes restés trois jours en France cette année, et nous avons reçu une lettre de je ne sais plus qui, qui disait que l'album marchait bien mais qu'il était impossible de le passer en radio car c'était trop spécial. Cette personne qui devait certainement travailler dans une radio nous demandait d'enregistrer une reprise d'un morceau connu en France pour faire monter les ventes, peu importe ce que l'on choisirait.

M.B. On espère que la moyenne d'âge de nos fans s'est élargie car c'est la preuve qu'un groupe peut traverser les courants sans se noyer (Rires)

M.B. & B.G. Messieurs, il faut que l'on se prépare. Merci pour l'interview, c'est la meilleure que l'on aient faite depuis longtemps ! Merci.

LIFE OF AGONY

Drôle de virage pour les hard-coreux de Life Of Agony. Voici un troisième album dans lequel s'impose un surplus de mélodie qui fait du bien aux oreilles ; beaucoup de choses y sont différentes, de la composition des titres à l'organe (vocal...) de Keith Capuccino (Kaputo, pardon) et il semblerait que ce soit là une marque de l'affirmation du style du groupe. Pour en avoir le cœur net, Rockstyle a tenu à rencontrer le doux Alan Robert (basse), qui, réveillé aux aurores (9h30, c'est terrible, pour un artiss'), est arrivé en retard, sortant de la douche, les cheveux gominés et la peau parfumée, mais du sommeil encore plein les yeux. Cet état de semi-réveil n'a pas été profitable à l'éloquence ; qu'importe : les meilleurs albums sont ceux qui se passent d'explications, vous n'êtes pas d'accord ?

par Charles Legraverand



Votre nouvel album est autrement plus mélodique que les deux précédents...

Euh... (il baille), oui, c'est exact. Certains trucs le sont bien plus. Il est très différent des autres albums car... euh... nous sommes de meilleure humeur. Pour être honnête, nous avons fait beaucoup de changements dans nos vies depuis un ou deux ans. Nous avons un nouveau batteur, également. Un nouveau management et un nouveau producteur. Et nous avons travaillé dans des studios différents. Tout était différent, alors... Nécessairement, l'album s'en ressent. Nous avons un son et une ambiance plus positive...

Cette nouvelle sonorité est-elle vraiment indépendante de votre volonté ?

Nous avons été mécontents pendant un bon bout de temps. Nous avons également trimbalé un batteur sur la route avec qui nous avons beaucoup de problèmes. Sa person-

nalité humaine et créative s'opposait fortement à celle du groupe. Nous passions notre temps à nous faire la gueule, à ne pas nous parler, à nous éviter. Nous avons donc dû le virer et nous sommes satisfaits à présent. Alors, pour répondre à ta question, je ne dirais pas que ce nouvel album est involontaire, mais qu'il traduit bien le sentiment de satisfaction que nous avons pour le groupe et pour les choses en général.

Espérez-vous conquérir un nouveau public ?

Notre unique but - et ceci n'a pas changé - a toujours été de faire de la musique. Alors qui est à même de l'apprécier est plus que le bienvenu pour s'amuser. Nous ne nous sommes jamais limités par nous-mêmes à ne toucher qu'un type de public. Nous nous adressons à tout le monde, tout le temps, sans exception. Cet album est effectivement plus diversifié que les précédents et j'imagine que d'autres gens

vont s'y intéresser, oui. Ceci me fait plaisir, autrement que pour des raisons commerciales. Il faut que la musique soit universelle.

Les paroles d'une chanson sont-elles importantes pour toi ?

Oui. Chaque mot l'est. Contrairement à certains qui pensent que la voix est juste un instrument, je ne peux pas, pour ma part, lui retirer le fait qu'elle est vectrice de message, dans le sens information, je veux dire. Le chanteur dit quelque chose, il ne s'exprime pas par onomatopées ; autant, donc, qu'il dise quelque chose d'intéressant. Voilà pourquoi les paroles sont pour moi importantes. Les notes sont profondes et mettent en jeu l'émotion. Elles viennent toutes du cœur. Nous allons parfois dans des pays non anglophones où les gens s'efforcent de comprendre nos paroles, et il arrive qu'ils fassent des erreurs de sens. Je crois que cela développe la chanson et lui donne une atmosphère différente et ceci est important : en effet, ils ne peuvent pas faire d'erreur de sens sur la musique seule. Les paroles apportent donc des choses inattendues.

Penses-tu que les musiciens ont une responsabilité ou un pouvoir d'influence auprès du public ?

Oui. C'est presque évident. Cela dit, en ce qui nous concerne, le problème ne se pose pas. Nous ne parlons que de l'aspect émotionnel de nos vies et il n'y a pas matière à influencer qui que ce soit. C'est comme une décharge mentale. Si les gens l'apprécient, nous sommes contents. Dans le cas contraire, cela ne porte pas à conséquence. Nous ne sommes pas des prêcheurs.

Si les paroles l'important, de quoi parle le titre "Heroin Dreams" ?

C'est à propos de Keith, le chanteur, et de sa peur d'être accroc à la drogue comme l'était son père. Son père l'a été pendant très longtemps.

L'a-t-il été lui-même ?

Keith ? Non. Il n'a jamais essayé, Dieu merci (ndr : ah tiens...) !

Tu es un joueur de basse. Comment considères-tu cet instrument dans life Of agony ?

Il me semble concevoir la basse de façon très différente des autres groupes de rock. J'ai certaines influences, comme Paul McCartney, par



exemple, qui pour moi a pensé la basse d'une manière différente. Je pense qu'avant lui, dans le rock j'entends, la basse était esclave de la guitare et il l'a libérée. Aujourd'hui encore, beaucoup de joueurs de basse se limitent à mimer les lignes de la guitare. Ce n'est pas très intéressant et j'essaye de m'éloigner de cette attitude. La basse est une autre couleur et il faut la faire valoir. Certains groupes s'efforcent de faire ressortir la basse de façon originale... Je pense à Stone Temple Pilots ou Soundgarden, entre autres.

Que fais-tu lorsque tu n'es pas occupé par la musique ?

J'aime regarder des films. Je suis un fan de films...J'ai bien aimé "Shining", "The Godfather"... "Scareface", "The Good Fellows"... Je peux regarder aussi n'importe quel type de film. Je laisse une chance à tous. J'aime aussi aller au zoo avec ma fille !

Pourquoi avez-vous choisi un tel nom, Life Of Agony ?

C'est juste la réalité des choses. La vie peut être merveilleuse comme elle peut être malheureuse et désespérée. Je crois qu'elle est plus souvent comme ceci qu'autrement, les bonnes choses sont rares, à ce qu'il semble. Sur le nouvel album, "Soul Searching Sun" traite d'un mec qui cherche la lumière au bout du tunnel. Et le tunnel est cette vie d'agonie, d'angoisse. Nous essayons pour notre part de chercher le bon côté des choses pour éviter la colère, qui nous prend si souvent. Je crois que c'est une sorte de ligne de conduite, dans ma vie, en tout cas...



AXE KILLER présente

la première réédition
en CD de :

Gortilège



Agrémenté d'inédits, de versions anglaises, et d'un livret de 16 pages, ce premier CD, remasterisé, numéroté est en édition limitée.

Exceptionnellement en dédicace
à la **FNAC Montparnasse,**
le 8 octobre à 15 h.

Egalement disponibles
au catalogue **AXE KILLER :**



En vente chez les meilleurs disquaires
ou par correspondance chez :
FGL, 25 bd Arago - 75013 PARIS



E-mail : fglparis@pratique.fr

GENESIS

Rayvélations !

Quand un jeune chanteur écossais rejoint le plus anglais des groupes britanniques, cela donne le 15^{ème} album-studio de Genesis, un "Calling All Stations" forcément attendu au tournant par les nostalgiques de Peter Gabriel, auxquels s'ajoutent désormais ceux de Phil Collins. Heureusement, Tony Banks, Mike Rutherford et leur nouveau protégé Ray Wilson ont su à merveille négocier le périlleux virage. Pour finalement s'offrir une salvatrice cure de genèse...

par Frédéric DELAGE



ph. : Kevin Westenberg

FISHER LANE FARM, SURREY, JEUDI 3 JUILLET 1997

Le décor semble surgir d'une image d'Épinal made in England, fidèle incarnation des paysages campagnards du fin fond de la perfide Albion tels que se les imagine le brave froggie de service. Fisher Lane Farm - "The Farm", comme ils disent simplement - est un petit vert paradis perdu au beau milieu de la campagne du Surrey. En sortant de la voiture, l'œil est d'abord attiré par les portes ouvertes d'une grange. Sur un battant, des dessins aux couleurs vives, parmi lesquels on reconnaît celui de la pochette de "Duke", confirment qu'on est bien arrivé à Genesisland, ce lieu presque mythique où le groupe a élu domicile, y créant sa musique, y peaufinant ses disques loin des clameurs londoniennes - lesquelles ne sont pourtant qu'à trois-quart d'heure de route. 16 ans déjà que ça dure, depuis "Abacab", très précisément. Et le visiteur commence déjà à comprendre pourquoi Genesis n'a guère envie de quitter ce tranquille Eden délicieusement british. Court de tennis, maisons à colombages, la propriété ne manque pas d'atouts pour imposer son discret charme anglais. Dans le vaste salon jouxtant les deux studios d'enregistrement, on prépare le thé. La télé est justement allumée sur Wimbledon. Le gazon des cours cathodiques se confond presque avec la verdure des paysages du dehors, où il a comme de bien entendu commencé à pleuvoir. Puis le regard se fixe sur le paysage intérieur, sur ces murs abondamment décorés qui racontent, de disques d'or en affiches de tournée, toute l'histoire de Genesis, des années Charisma au "We Can't Dance Tour". Je m'attarde surtout sur cette photo de 1975 où un Peter Gabriel en noeud papillon fait un signe d'"au-revoir" malicieux, devant l'œil mi-amusé mi-inquiet de ses quatre partenaires. 22 ans après, la situation actuelle semble indiquer que décidément, la Genesis story n'en finit plus de ressembler à un éternel recommencement. Quelque chose m'extirpe alors de ces pensées : Mike Rutherford et Tony Banks, tout sourire, viennent d'arriver, accompagnés d'une sorte de jeune Robin des Bols. A priori, et vues leurs mines, ils semblent une fois de plus avoir retourné à leur avantage les incertitudes inhérentes aux recommencements perpétuels...

ESIS

MIKE RUTHERFORD

Discreète et pourtant essentielle, la présence de Mike Rutherford n'aura cessé d'accroître son influence sur le groupe au fil des années et des départs successifs. Avec sa grosse voix chaude, sa tignasse bouclée et sa barbe rassurante, le gardien des cordes restait l'homme providentiel pour sobrement nous présenter ce nouveau Genesis que la France devrait découvrir sur scène en février.

Certains pensaient que la tournée qui avait suivi "We Can't Dance", il y a cinq-six ans, était la toute dernière de Genesis. Qu'est-ce qui vous a motivé à poursuivre l'aventure, malgré le départ de Phil Collins ?

M.R. : "Nous savions déjà depuis un bon bout de temps que Phil voulait partir. Ce fut une décision prise de manière amicale et elle ne fut pas une surprise pour nous. Non, la surprise, c'est qu'il soit resté si longtemps en fait. Sa carrière solo marchait si bien... Tony et moi étions un petit peu inquiets : devions-nous ou non continuer sans lui ? Arrêter définitivement le groupe était une possibilité et nous y avons pensé. Mais la seule chose importante, celle qui déterminait tout, restait juste de savoir si Tony et moi étions encore capables d'écrire des choses suffisamment excitantes pour l'un comme pour l'autre. Si ce critère était rempli, il n'y avait aucune raison de s'arrêter. Or, ce fut le cas. A partir de là, tout était reparti. Cela dit, il restait quand même à trouver un nouveau chanteur et évidemment, ce ne fut pas une chose facile. Nous avons même à un certain moment pensé à Peter, non pour qu'il revienne dans le groupe, mais pour qu'il collabore de nouveau au niveau des compositions. Mais je crois que cela aurait été une erreur de choisir cette voie. Nous avons vécu une période assez tendue, je l'avoue : il y avait beaucoup de pression sur nous, pas mal d'inquiétudes. Jusqu'à ce que Ray arrive, en fait..."

Justement, comment Ray Wilson s'est-il retrouvé si vite propulsé nouveau chanteur de Genesis ?

M.R. : "Virgin et Atlantic nous avaient confié une longue liste de chanteurs possibles et notre présélection a porté sur ceux-là. Il fallait avant tout éviter de trouver un type qui jouissait déjà d'une énorme réputation musicale. Si quelqu'un de déjà très connu avait rejoint Genesis, je crois que cela aurait paru un peu étrange. Tony et moi avons donc écouté pas mal de cassettes et la voix de Ray nous a immédiatement plu. Il est venu ici pour passer une audition. Je me rappelle très bien : le premier morceau que nous lui avons demandé de chanter était "No son of mine", et c'était vraiment très bon. Au bout de quelques minutes, j'ai réellement commencé à l'imaginer dans la peau du chanteur de Genesis. J'y ai cru. La décision de le garder était prise."

En revanche, vous n'avez pas voulu intégrer dans le groupe un nouveau batteur puisque les deux musi-

ciens qui tiennent les baguettes sur l'album sont uniquement considérés comme des musiciens additionnels...

M.R. : "Oui, au moins pour l'instant, nous nous en tenons à la formule du trio. Mais nous avons eu la chance de collaborer avec deux batteurs dont les styles sont vraiment très différents. Nick D' Virgilio (ndr, par ailleurs batteur du groupe progressif américain Spock's Beard) joue sur certains morceaux et y apporte un style assez léger, plutôt délicat. Tandis que Nir Z., oui juste un Z, qui est le batteur principal, a sans doute une frappe plus puissante, plus rock. C'est un fabuleux batteur, qui a beaucoup travaillé sur New-York. Et il sera d'ailleurs notre batteur pour la tournée."

Que deviennent les deux musiciens live habituels que restaient jusqu'à présent Chester Thompson et Darryl Stuermer ?

M.R. : "Reprendre Chester avec nous était certes très possible mais je crois que quand on aborde un changement important, comme c'est le cas pour nous actuellement, il est bon de sonner différemment. Pendant tant d'années, Chester avait su se fondre dans l'ombre de Phil, jouer comme lui, mais n'oublions pas qu'il n'a jamais joué sur un de nos albums-studio. Or, Nir vient lui de le faire, donc le prendre aussi pour faire la tournée sur la lancée de l'enregistrement nous a paru logique. Pour Darryl, les choses sont différentes : il part en tournée avec Phil en novembre et décembre et nous serons au même moment nous-aussi en tournée, alors... Notre nouveau guitariste live s'appelle Anthony Drennan."

Avez-vous déjà une idée des morceaux que vous jouerez sur cette tournée ?

M.R. : "Il est bien sûr certain que nous jouerons une large partie du nouvel album. Il y aura aussi de vieux morceaux mais nous ne savons pas encore exactement lesquels. Nous allons en essayer plusieurs et nous garderons ceux sur lesquels la voix de Ray sonnera le mieux."

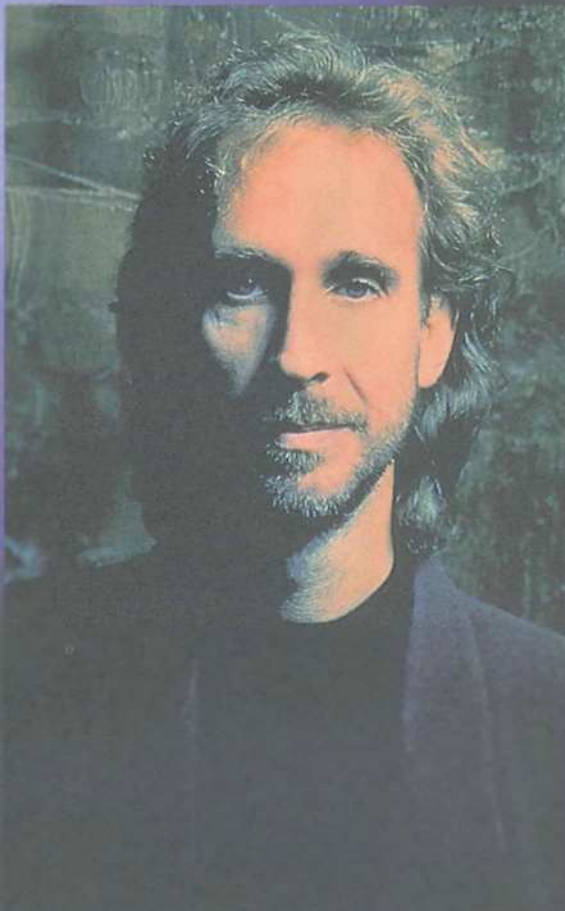
Quelle a été cette fois votre méthode de travail pour l'élaboration de cet album ?

M.R. : "Tony et moi avons commencé à composer avec la méthode qui est la nôtre depuis maintenant une bonne quinzaine d'années, depuis "Abacab" en fait : en improvisant ici dans le studio, en enregistrant tout et en gardant uniquement les meilleures idées. Nous avons d'ailleurs changé un peu la configuration des studios pour ne pas avoir trop à supporter le poids de l'absence de Phil et de sa place vide ! Mais au début, c'était dur de ne pas avoir de chanteur. Quand on se retrouve à deux, on a davantage tendance à composer des choses surtout instrumentales et la partie vocale devient peu à peu secondaire. Quand Ray est arrivé, c'est tout de suite redevenu plus stimulant..."



Au bout de toutes ces années, s'il ne devait y avoir qu'un seul album de Genesis, lequel garderais-tu ?

M.R. : "Mmmm... C'est toujours difficile de répondre à ce genre de question. La réponse d'aujourd'hui n'est pas forcément celle de demain, je change tout le temps d'album préféré. Je crois quand même que "The Lamb Lies Down...", que j'ai réécouté il y a peu, reste un album très fort. Mais nous n'avons pas vraiment d'album-référence à détacher particulièrement de notre discographie, nous n'avons pas notre "Dark Side Of The Moon" ou notre "Tubular Bells". Remarque, c'est sans doute une bonne chose finalement : ça signifie peut-être que cet album-là est encore devant nous ! Nous l'attendons toujours !!!!!"



RAY WILSON

Devenir à 28 ans le nouveau chanteur de Genesis, succéder à Phil Collins et Peter Gabriel à l'un des postes les plus prestigieux de la rock music, tient normalement du fantasme plus qu'improbable. C'est pourtant devenu la belle et précieuse réalité de la vraie vie de Ray Wilson, ex-vocaliste de Stillskin, (genre de sous-Nirvana qui eut son heure de gloire grâce à une pub télé). Rasurons les cyniques, évitons les persiflages des mauvaises langues aimant à médire de plaisir : ledit jeune homme - qui jusqu'ici ne connaissait Genesis que de loin - n'en conserve pas moins la tête sur les épaules : à la fois humble et sûr de lui, simple dans sa façon d'être et confiant dans sa manière d'aborder l'avenir immédiat. La clé de sa future réussite passe sans doute par ce bel état d'esprit. Parce que pour le reste, avec ce débutant-là, nul doute que Genesis a bel et bien trouvé sa nouvelle voix...

C'est une question qu'on doit te poser très souvent en ce moment : dans quelles circonstances t'es-tu retrouvé intronisé nouveau chanteur de Genesis ?

R.W : "Tout a commencé, si je puis dire, par la fin de Stillskin, mon précédent groupe. L'autre membre principal ayant décidé de s'orienter à fond vers son autre activité professionnelle, dans la publicité, le groupe a splitté. Pour Genesis, j'ai été contacté la première fois au mois de mai de l'année dernière. Et j'ai appris que j'avais été choisi définitivement en juillet de la même année. J'avoue que le fait même que l'on s'intéressât à moi pour devenir le nouveau chanteur de Genesis fut une grande et heureuse surprise. Mais curieusement, c'est très vite devenu normal pour moi de me retrouver là. Quand j'ai commencé à travailler avec Mike et Tony, j'ai bien compris que je ne devais pas chercher dès le départ à imposer mes propres idées. Non, je devais avant tout savoir m'intégrer dans le groupe, me faire

accepter, trouver ma véritable place au sein de cette formule. Or, j'ai senti que le meilleur moyen de me fondre dans cet environnement très particulier, c'était de passer plus de temps à écouter qu'à parler. C'est comme ça, en écoutant avant tout, que j'ai pu peu à peu m'imprégner de l'atmosphère de Genesis, de la manière dont tout le monde travaillait. Et je dois dire que c'est réellement une atmosphère très détendue, c'est très agréable de travailler de cette manière. Et c'est aussi généralement très rare dans l'industrie musicale où tout reste la plupart du temps assez stressant..."

La musique de Stillskin n'avait pas grand chose à voir avec celle de Genesis. Franchement, que connaissais-tu exactement de Genesis avant d'en faire partie à ton tour ?

R.W : "Oh, j'avoue tout de suite que j'étais loin de connaître tous les albums du groupe. En fait, j'avais juste trois disques de Genesis. "Selling England By The Pound" fut le tout premier que j'ai eu l'occasion d'écouter. Le premier que j'ai acheté fut "A Trick Of The Tail". Quant au troisième, c'était l'album "Genesis", celui avec "Mama". Mais pour être honnête, j'étais avant tout un fan de Peter Gabriel, surtout de sa carrière solo. C'est le premier aspect de l'histoire de Genesis que j'ai réellement découvert et apprécié. Et en grande partie grâce à sa voix. Peter Gabriel est réellement pour moi un chanteur fabuleux."

On sent d'ailleurs son influence dans ta façon de chanter. Tu as une voix différente mais une voix qui reste finalement très... "Genesis".

R.W : "Ah ? C'est amusant parce que, justement, pendant des mois, c'était toujours la grande question de savoir si oui ou non j'avais la voix qu'il fallait. C'est drôle à dire mais je crois maintenant qu'elle s'intègre très bien sur l'album. Je n'aurais jamais cru que cela fonctionnerait si bien, pour être franc. Mais maintenant, le disque est là et force est de reconnaître qu'elle sonne vraiment comme ce qu'on en attendait. Et pour moi, c'est un grand soulagement, un sentiment très agréable en tout cas..."

Tu as collaboré uniquement aux paroles de trois morceaux mais cet album semble, au moins en partie, avoir été fait "sur mesure" pour ta voix. Comment perçois-tu cette sensible évolution musicale du groupe ?

R.W : "Je crois qu'il y a du vieux et du neuf sur ce disque. Il y a en partie une sorte de retour vers les seventies, plus en tout cas que sur les deux ou trois derniers albums. Je pense que cet album contient des éléments hérités de tout ce qui a pu arriver durant les vingt dernières années dans l'histoire de Genesis. C'est aussi plus rock que les derniers albums du groupe, je crois... J'aime aussi le côté pop de Genesis mais ma préférence va quand même à cet aspect plus progressif et plus rock du groupe.

Sur ce dernier album, j'avoue que j'aime d'abord les morceaux plus longs : "Calling all stations" est ma préférée, j'aime beaucoup "One man's fool", "The dividing line"... Elles peuvent rester en toi pour toujours, des chansons comme ça. Ok, les gens aiment peut-être les chansons plus immédiates pour commencer mais ce sont ces longs morceaux sans doute moins accessibles au début qui finissent par donner toute sa profondeur à un disque, et assurer aussi sa longévité."

Tu as 28 ans, soit une vingtaine d'années de moins que Tony Banks et Mike Rutherford. Le fossé des générations pourrait-il devenir un problème au sein de ce nouveau Genesis ?

R.W : "La différence d'âge ne m'a jamais posé un quelconque problème, je n'y ai même jamais pensé. Nous avons la musique en commun et personne n'a que faire de la date de naissance de l'un ou de l'autre. Finalement,



tous les bons groupes ont su traverser allègrement les générations. L'influence d'Elvis ne s'est pas arrêtée aux années 50, celle des Beatles ne s'est pas davantage limitée aux années 60 : les bons groupes vivent pour toujours, influencent toujours et encore les décennies suivantes. Ce que je veux dire, c'est que les goûts et les influences n'ont vraiment rien à voir avec les différences de génération. Mike, Tony et moi connaissons les mêmes groupes. Genesis a commencé sa carrière alors que je n'étais même pas né. Mais cela ne m'a pas empêché, quand j'ai eu 15 ans, d'écouter "Selling England By The Pound" qui date du début des seventies. La musique n'a pas de limite temporelle. Si elle est bonne, elle vit pour toujours. Et Genesis fait justement partie de ces groupes qui en ont sorti beaucoup, de ces disques si bons qu'ils continuent à vivre encore aujourd'hui..."

Et parmi les groupes récents, quelles sont tes préférences ?

R.W. : "Mon groupe préféré du moment, c'est "Live", un groupe américain qui marche très bien aux Etats-Unis. Là-bas, ils ont vendu 10 millions d'exemplaires de leur deuxième album "Throwing Copper". C'est vraiment un très bon groupe. Sinon, j'apprécie aussi beaucoup "Radiohead". Pour moi, c'est le groupe progressif des années 90. Si tu écoutes leur musique, tu réalises vite qu'il s'agit bien là de rock progressif, et de rien d'autre. Le morceau "Paranoïd Android" par exemple, il doit bien durer plus de six minutes, et il contient tellement de dimensions différentes, de couleurs différentes. C'est une excellente chose de pouvoir entendre de nouveau une telle musique. Cela devenait si ennuyeux d'écouter toujours ces sempiternelles pop-songs de trois minutes..."

Il y a pourtant une bonne demi-dizaine de pop-songs toutes simples sur le nouveau Genesis...

R.W. : "Oui, mais il y a les deux. Tout a sa place. Justement, c'est très bien d'avoir un album capable de donner à celui qui l'écoute différentes sortes d'émotions, capable de lui permettre d'apprécier pendant les deux premiers mois les chansons les plus immédiates puis, au bout de ces deux mois, d'être séduit par les autres morceaux, ceux qui lui étaient passés peut-être un peu au-dessus de la tête lors des premières écoutes, parce qu'ils ont besoin de temps pour être compris. Genesis excelle dans ces deux styles finalement complémentaires, Pink Floyd aussi. Il y a encore de très bons groupes et c'est tant mieux pour la musique et son business. Il est temps, je crois, de revenir enfin à ces groupes qui accordent plus d'importance à la réussite d'un album entier qu'à celle d'un ou deux singles..."

T O N Y B A N K S

S'il ne devait en rester qu'un, ce serait à coup sûr celui-là. S'il fallait juste conserver un seul et unique trait d'union entre tous les Genesis de l'histoire, son nom serait assurément Tony Banks. Ténébreux, introverti, l'éternel clavier de la genèse aime à rester dans l'ombre pour mieux en faire jaillir sa singulière lumière, celle d'un incroyable sens mélodique s'écoulant dans toute l'œuvre du groupe, à la manière de la fameuse rivière du constant changement de "Firth of fifth". L'ironie du sort rejoint finalement la plus implacable des logiques lorsque l'on songe à son destin de musicien : des membres influents de Genesis, Tony reste le seul à n'avoir connu aucun succès dans ses efforts solos. Cet homme-là est sans doute trop "Genesis" pour se passer sans dommages du groupe. Et surtout vice-versa.

Le débit aussi rapide qu'un torrent énervé, le visage impavide sur lequel, à l'exception de la chevelure grise, le temps ne semble avoir aucune prise, c'est Tony Banks tel qu'en lui-même. Monsieur Genesis.

Le départ de Phil Collins a été interprété par beaucoup comme la fin définitive de Genesis. Je suppose que cela vous a quand même amené à vous poser certaines questions sur l'avenir du groupe...

T.B. : "Moi, j'ai toujours pensé que Phil aurait dû déjà partir avant "We Can't Dance". Il avait la chance de mener une carrière solo si fructueuse que, dans un sens, il n'avait plus besoin de continuer à revenir avec nous. Or, il le faisait quand même, tout simplement parce qu'il en avait envie, je pense. Mais plus cette fois. Il est très heureux avec les musiciens qui l'entourent en solo et je crois simplement qu'il a considéré qu'il était temps pour lui de tourner la page Genesis. Et c'est très bien comme ça. Cela ne m'a pas posé de problème particulier. Donc, à partir de là, Mike et moi avons commencé à composer de nouvelles choses ensemble, sans savoir où ça nous mènerait, sans savoir d'avance si ce serait suffisamment bon pour nous motiver à continuer. Mais le fait est que nous avons été très satisfaits du résultat. Une fois rassurés sur nos propres capacités, le moment de chercher un nouveau chanteur est arrivé naturellement."

Tu sembles comme soulagé de vivre ce nouveau prolongement de la longue histoire de Genesis...

T.B. : "Sans doute. Tu sais, nous n'avons jamais voulu arrêter. J'aime écrire de la musique, j'aime enregistrer de la musique et j'aime que les gens l'écoutent. C'est vraiment un grand plaisir. Donc à partir du moment où tous les deux,

Mike et moi, partagions cette envie de continuer, je ne voyais aucune raison de tout laisser tomber. Notre grande chance, c'était de pouvoir une fois de plus atteindre le public de Genesis. Je fais certes des albums solo mais ça ne semble pas intéresser grand monde. Mike & The Mechanics est par contre un groupe qui marche très bien mais son public n'est pas vraiment le même que celui de Genesis, je crois. Or, le public de Genesis est là : autant essayer d'aller de nouveau à sa rencontre. Nous avons donc eu envie de faire un truc qu'il aimerait. A partir de là, la seule question restait de trouver le chanteur ayant toutes les qualités requises pour ce que nous voulions faire du groupe."

Certaines rumeurs ont alors fait état de contacts avancés avec Peter Gabriel...

T.B. : "Nous avons collaboré récemment avec Peter pour retravailler certaines bandes d'archives qui sortiront dans un futur coffret. Mais cela n'a jamais été notre intention de lui demander de revenir. Il est parti il y a des années et je crois que d'une certaine façon, son souhait le plus cher reste d'oublier Genesis. Et puis Mike et moi sommes maintenant devenus des personnalités trop fortes, nous avons eu trop longtemps la chance de faire comme il nous plaisait pour pouvoir revenir en arrière. Il nous serait par conséquent difficile de retravailler avec Peter."

Quels éléments vous ont donc poussé à opter pour le choix de Ray Wilson ?

T.B. : "Comme Mike l'a dit, nous avons d'abord écouté des centaines de cassettes. Y compris des gens dont nous ne savions absolument pas s'ils seraient intéressés ou non par Genesis. Nous nous sommes contentés d'écouter. Et puis, quand j'ai entendu l'album de Stilkin, j'ai remarqué deux ou trois morceaux particulièrement intéressants. J'ai senti que ce chanteur avait vraiment de grandes capacités pour réaliser ce que nous recherchions. J'ai alors pensé que s'il pouvait -et s'il voulait, bien sûr- faire encore un peu plus, il pouvait peut-être s'imposer comme l'homme de la situation. Parce que nous avions besoin de davantage encore que ce qu'il faisait sur cet album-là. Ray a donc fait partie des quatre chanteurs qui sont venus ici passer une audition. Et je dois dire que nous avons eu tout de suite confirmation des immenses qualités de sa voix. On savait bien qu'on ne pourrait pas refaire avec lui le même album que ce que nous avions déjà fait par le passé, il y avait encore beaucoup de choses à défricher, à découvrir : il fallait voir comment sa voix pou-



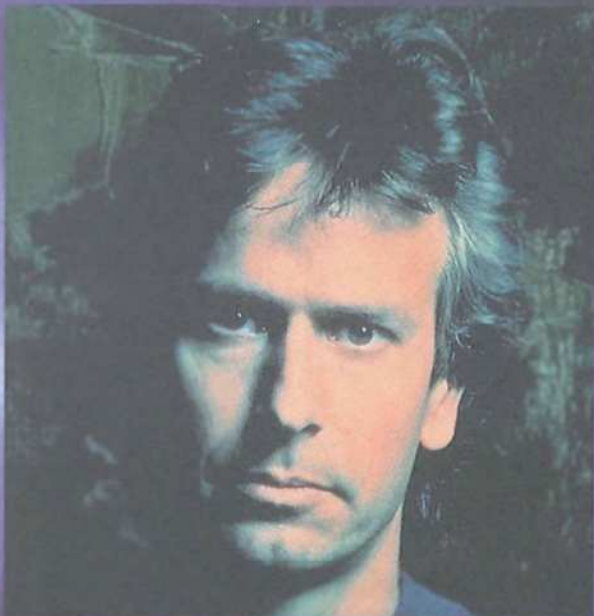
vait fonctionner sur tel ou tel type de morceau, comment nous pourrions écrire des lignes mélodiques adaptées à cette voix..."

C'est vrai que la musique de "Calling All Stations" épouse parfaitement les contours de la voix de Ray Wilson. Sur certains morceaux, on a même du mal à imaginer Phil Collins chanter la même chose. Laquelle des deux parties a dû consentir le plus d'efforts pour s'adapter à l'autre? Le style vocal de Ray ou l'entité Genesis formée par toi et Mike Rutherford ?

T.B. : "Un peu les deux, sans doute. Mais tout est venu naturellement. Notre manière de travailler n'a pas vraiment différé de celle que nous utilisons depuis de nombreuses d'années, mis à part bien sûr le fait que que Phil n'était plus là. On joue tout simplement, quand on obtient un truc qui nous plaît on le conserve, puis on continue et ainsi de suite... Rien n'est donc individuel sur l'album, tout a été écrit à la fois par Mike et moi avec quelques "extras" de Ray qui nous a rejoint plus tard. Nous avons d'ailleurs terminé avec un nombre affolant de trucs qui sonnaient bien : on a gardé en réserve à peu près 20 minutes de musique en plus, qui n'ont pas trouvé leur place sur cet album. Mais je crois aussi que l'arrivée de Ray a forcément changé les choses. Le côté plus progressif, plus sombre de Genesis est cette fois bien plus présent que sur nos derniers albums. La voix de Ray ressemble davantage à celle de Peter qu'à celle de Phil et on peut donc en tirer un aspect plus dramatique, plus théâtral si tu veux. Et c'est justement ce vers quoi Mike et moi voulions aller. Sans pour autant abandonner les choses plus simples. J'aime les deux aspects de la musique du groupe."

Phil Collins parti, une contrainte vous est désormais épargnée, celle de devoir l'attendre pour réaliser un nouveau disque de Genesis. Les fans peuvent-ils espérer revoir maintenant le groupe réuni plus souvent que tous les cinq ou six ans ?

T.B. : "Cela va dépendre des réactions par rapport à l'album. Et puis Mike a toujours les Mechanics..."



Je ne sais pas trop. Je crois que nous devons encore attendre. Si les choses se passent bien, je pense que nous tiendrons sans doute à faire un nouveau disque assez rapidement. Pour l'instant, aucune décision n'est prise."

Revenons un peu sur l'histoire du groupe. Genesis a sorti jusqu'à aujourd'hui 20 albums, dont 5 live. Lequel te rends aujourd'hui le plus fier?

T.B. : "Je vais te dire une chose ; quand on me pose cette question, je réponds forcément le plus récent..."

Alors disons, à l'exception du plus récent...

T.B. : "Ah, je vois (sourire)... Je ne sais pas vraiment. Nous avons réécouté ces dernières années tous les anciens albums jusqu'à "Abacab" pour le travail de remastering. J'aime beaucoup "Duke", je l'ai toujours aimé, c'est un très bon album. Si je devais en citer un autre, ce serait je suppose "The Lamb Lies Down On Broadway"."

Et quelle est aujourd'hui ton opinion sur les premiers "classiques" du groupe, du type "Trespass" ou "Fox-trot"?

T.B. : "J'aime "Fox-trot", surtout la seconde face

pour "Supper's Ready". "Trespass" reste très bon, même si nous avons beaucoup progressé par la suite. Oui, j'aime toujours ces albums mais j'aime en fait tous nos disques. Je crois que les versions remasterisées ont apporté un sérieux coup de neuf à nos vieux disques. Particulièrement pour "Selling England..." et "Fox-trot" : ces deux-là ont vraiment bénéficié à fond du remastering électronique, c'est comme s'ils étaient revenus à la vie car les versions initiales n'étaient pas très bonnes au niveau du son. Mais je pense que dans l'ensemble, tous sonnent mieux à présent."

Phil Collins était il y a quelques mois l'invité de "Taratata", une émission de télé française. Il y disait que si l'aventure Genesis était définitivement terminée pour lui, il restait partant pour une éventuelle reformulation du vieux Genesis en vue d'un concert unique de "The Lamb Lies Down On Broadway", le vieux rêve des fans nostalgiques. Existe-t-il un projet précis ?

T.B. : "Je pense que cela reste très improbable. Ce n'est pas un projet qui attire vraiment le groupe, cela ne signifie plus grand chose pour nous aujourd'hui. J'aime ce que fait Peter mais un concert de "The Lamb..." demanderait un grand effort à tous, ne serait-ce que pour réapprendre à le rejouer. Cela dit, rien n'est impossible. Mais ça ne figure pas parmi nos projets actuels. Il y a eu récemment un "Tribute to Genesis" où pas mal de groupes ont repris quelques-uns de nos titres. Peut-être qu'un de ces groupes le fera... Mais tu sais, même si nous le faisons nous-mêmes, ce ne serait peut-être pas aussi bon que ce que certains pourraient en attendre. Peut-être vaut-il mieux laisser tout cela à l'état de rêve, je crois..."

On parle aussi beaucoup du projet de coffret rétrospectif de la période Peter Gabriel. Où en êtes-vous aujourd'hui ?

T.B. : " En fait, le coffret est terminé mais la question est de savoir à quel moment il conviendra de le sortir. Nous ne pouvons pas le publier au moment où nous sortons un nouveau disque, il faut aussi éviter les périodes où sort un album de Phil, ou de Peter, ou de Steve. Donc, c'est assez compliqué et nous attendons encore, pour le moment. Je crois que ce que les fans apprécieront le plus sur ce coffret, c'est justement de savoir qu'on a retrouvé une vieille version live de "The Lamb

Lies Down On Broadway". Nous avons retravaillé pas mal les vocaux car ils n'étaient pas très bons. Peter a refait carrément le chant et la version finale donne vraiment bien, je crois. Le coffret contiendra aussi d'autres morceaux live de la même période, par exemple "Dancing with the moonlit knight". Il y aura donc tout un tas de bonnes choses mais aussi des morceaux encore plus anciens et que franchement, je ne trouve pas très bons. Il s'agit de démos que nous avions réalisées avant le tout premier album "From Genesis To Revelation". Mais bon, les gens trouveront peut-être ça intéressant, au moins à titre de témoignages..."

L'histoire de Genesis a aujourd'hui plus de trente ans. Si tu devais en détacher deux souvenirs, le meilleur et le pire, lesquels choisirais-tu ?

T.B. : "Le meilleur souvenir, c'est peut-être le soir de notre premier concert au Rainbow de Londres, quand nous avons fait "Supper's ready", avec tous les masques, pour la toute première fois. Beaucoup de choses nous arrivaient dessus en même temps. Et tout se passait si bien. Ce soir-là, nous avons vraiment très bien joué. C'était aussi la première fois que je sentais qu'il se passait réellement quelque chose de spécial entre le groupe et le public.

Les pires moments ? J'ai détesté toutes les fois où nous avons dû annuler un concert. La pire de toutes, ce fut sans doute lorsque nous avons été obligés de nous arrêter en plein milieu d'un show aux Etats-Unis, lors de la dernière tournée, parce que Phil n'avait plus de voix. C'était affreux.

Je me souviens aussi d'un concert où je m'étais complètement planté au beau milieu de l'intro de "Firth of fifth". Je me suis arrêté de jouer, je ne savais plus du tout où j'en étais et le reste du groupe me regardait sans savoir quoi faire. C'était très embarrassant. Le lendemain soir, juste avant d'arriver au même moment du morceau, je peux te dire que j'étais très nerveux... Il y a parfois des erreurs qui passent inaperçues, qui ne comptent pas : mais une erreur comme celle-ci, entièrement de ta faute, c'est vraiment très gênant..."

Après tout, voilà qui rassurera peut-être un peu les claviéristes débutants. Errare Genesis Est...



ph. : Kevin Westenberg

GENESIS

LA BOITE A MUSIQUES : 1969/1997

(par Frédéric DELAGE)

I. IN THE BEGINNING

«From Genesis To Revelation» -1969- 3/5
«Trespass» -1970- 5/5



C'était au coeur des sixties et l'on connaît le chatoyant décor : le sergent poivre des scarabées sur le point de pimenter de mille épices la sauce du rock'n roll, les bottes de cuir d'Emma Peel illuminant déjà les petits écrans de leur surréalisme en noir-et-blanc, une époque marquée par le fourmillement créatif d'une jeunesse bien décidée à s'exploser le corps, les neurones, les tympans... Et puis Peter Gabriel, Anthony Phillips, Tony Banks, Michael Rutherford... Quatre jeunes anglais qui s'ennuient ferme sur les bancs de Charterhouse, un collègue à l'austérité toute britannique. Pour échapper à la pesanteur des traditions, à la rigidité

d'un quotidien de grisaille, il n'y a guère que cette foutue rock music. Mike et Anthony jouent alors dans Anon, Peter et Tony écoutent Otis Redding et forment The Garden Wall : la bande des quatre finit par fusionner, augmentée d'un certain Chris Stewart à la batterie. Déjà, il ne s'agit plus seulement de draguer les filles et d'autres ambitions s'accrochent aux têtes adolescentes. Une démo parvient enfin aux oreilles de Jonathan King, un producteur qui avait lui-même signé un ou deux hits quelques années plus tôt. King baptise le groupe, décroche un contrat chez Decca, un single paraît en 68, suivi d'un premier album quelques mois plus tard. Seulement voilà : il existe déjà un groupe nommé Genesis et c'est finalement un «orchestre» sans nom - The group, est-il sobrement mentionné sur la pochette d'origine- qui accouche en 1969 de «From Genesis To Revelation». Abusés par le titre, certains disquaires rangeront même l'objet dans les bacs «musique religieuse»... Commercialement, c'est un flop complet, et pour cause : influencés par les goûts de Jonathan King, ces musiciens de 19 ans n'ont pas atteint, loin sans faut, l'âge adulte. Leur musique non plus.

Des accents Bee Gees d'une désarmante naïveté, des nappes de violon gentiment gluantes viennent ainsi sucrer le conformisme ambiant d'un disque sage, infiniment trop sage. Et pourtant, presque trente plus tard, l'amateur de Genesis ne peut qu'éprouver une certaine tendresse pour ce premier pas de bébé genèse. Car il y a cette voix, déjà charismatique, et surtout, au-delà du sirop des arrangements, ces mélodies, sacrées mélodies («Am I Very Wrong ?», «The Silent Sun», «The serpent...»). Or, le sens mélodique n'est-il pas resté, bonnes gens, le premier des talents de Genesis, des Genesis, toutes époques confondues? Quelques mois plus tard, l'album suivant va venir secouer l'histoire tranquille de ce groupe jusqu'ici trop timide. John Mayhew a remplacé John Silver à la batterie, lequel avait lui-même succédé à Chris Stewart. Mais au-delà d'une valse des batteurs très anecdotique, le changement musical est si bouleversant qu'il en devient quasi-inexplicable. Car enfin, que s'est-il donc passé pour métamorphoser de la sorte ce gentillet groupe sans nom qui, en quittant Decca pour le jeune label Charisma, a cette fois définitivement pris le nom de Genesis? Le premier album de King Crimson est forcément passé par là. Mais ne peut tout justifier. Il semble écrit que le groupe timoré de 1969 portait en germe un incroyable potentiel...

Et ce fut donc «Trespass».

«Trespass», c'est d'abord cette ouverture sur un nouveau monde, ce fabuleux «Looking for someone» lancé a capella par un soulman du nom de Gabriel, ces nappes de mellotron et ces arpèges délicats qui tissent le mystère, forment une légende, nourrissent des contes, construisent un monde onirique où les rêves limpides de l'enfance flirtent dangereusement avec quelque cauchemars cruels et tourmentés. Genesis se fait conteur, invente ses propres histoires, les met en scène par sa musique, pour sa musique, unique, délicate, éclatante.

La maturité reste encore loin mais c'est justement cette candide fragilité qui confère en partie à «Trespass», ce génial ingénu, toute son indicible pureté, cette grâce mystérieuse et introvertie, seulement déchirée, à l'image de la pochette, par la violence inouïe d'un coup de poignard nommé «The Knife».

II. THE CINEMA SHOW

«Nursery Cryme» -1971- 5/5
«Foxtrot» -1972- 5/5
«Genesis Live» -live 1973- 2/5
«Selling England By The Pound» -1973- 5/5

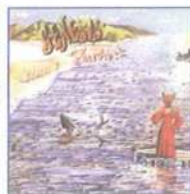
Cette fois le décor est planté. Mais tous les acteurs n'ont pas encore rejoint le petit théâtre étrange de l'antique genèse. Un jeune batteur du nom de Philip Collins, choisi parmi des dizaines de candidats, assure la relève de Mayhew. Seulement, fin 70, Genesis n'a toujours pas de guitariste. Anthony Phillips, dont l'âme de doux poète reste sans doute pour beaucoup dans celle qui transperce «Trespass», ne supportait plus la pression des concerts, les petites que-



relles d'ego...

C'est alors que Peter Gabriel tombe sur une curieuse petite annonce: «Guitariste-compositeur cherche musiciens réceptifs bien décidés à lutter contre la stagnation des formes de musique existantes». L'auteur de l'annonce est un guitariste de 21 ans, un certain Stephen

Hackett. L'équipe est enfin au complet et rien ne viendra la disperser pendant cinq années, celles de l'état de grâce. «Nursery Cryme» est le premier épisode de la série-culte. Peter Gabriel, qui s'est rasé le haut du crâne, va prolonger sur scène la théâtralité baroque de petites comptines cruelles par le port des masques -celui du vieillard libidineux de «The Musical Box», bientôt la fleur géante de «Supper's ready»- qui vont, plus encore que la seule musique, installer la gloire de Genesis, particulièrement en Italie, paradis du progressif anglais des early seventies. Avec l'apport de Collins et Hackett, la musique perd la fragilité diaphane, la candeur automnale de «Trespass» pour toucher une violence inédite... d'où jaillit pourtant une incroyable transparence. C'est ainsi qu'une alchimie se fait jour: la musique est un écran fantastique, les paroles un miroir merveilleux. «And the nurse will tell you lies of a kingdom beyond the skies»... oui, et les mensonges de Genesis, ce royaume par-delà les cieux, vont envouter des millions de rêveurs chevelus. «The Musical Box» semble hérité d'une nouvelle inédite d'un Lewis Carroll sous acide, «The Return Of The Giant Hogweed» d'une science-fiction surréaliste (ces «hogweed», plantes géantes qui envahissent le monde, sont en vérité une variété de mauveuse herbe: Genesis a toujours eu de l'humour), «The Fountain Of Salmacis» transforme les mythes des légendes grecques en électriques pompes. Mais les petites pièces de l'album - le tendrement pastoral «For Absent Friend», ce modèle de very british mini-opéra que reste «Harrold The Barrel»- rappellent si besoin était que Genesis, groupe progressif s'il en est, écrit d'abord de vraies chansons. On est loin des expérimentations folles du King Crimson de la même époque ou de la virtuosité architecturale d'un Yes: la construction des chansons, la teneur des mélodies, voilà d'abord, avant tout, en quoi tient le génie de Genesis. «Foxtrot» va incarner le prolongement de «Nursery Cryme» mais l'extraordinaire correspondance entre la richesse des histoires et le décor musical y semble encore plus aboutie. «Get'Em Out By Friday» -nouvelle mise en scène à plusieurs personnages- nous promet un monde où de vénaux promoteurs immobiliers (pléonasme?) raccourciraient les humains...pour en loger davantage dans les H.L.M. Après tout, on n'est guère loin de la réalité des clones d'aujourd'hui et l'histoire en question se passe en 2012. Attendons un peu pour vérifier les prophéties



De g. à d. : Mike Rutherford, Phil Collins, Peter Gabriel, Tony Banks, Steve Hackett - Genesis 1971
photo : Collection Benoit CAUBIEN

II. THE CINEMA SHOW suite

génétiques de Genesis... Et revenons à la musique, celle de «Foxtrot» restant l'une des plus puissantes jamais enfantées par des seventies pourtant peu avares en folles trouvailles. Plus que jamais, Genesis y passe maître dans l'art de créer une fourmillante richesse... en toute simplicité. 25 ans après, il émane des orgues de «Watcher of the skies» toujours la même force grandiose ET évidente. Et que dire de «Can-Utility and the coastliners», cette merveille où la multiplicité des thèmes aboutit pourtant à une étincelante unité, comme si l'histoire de ce roi perdu par le rire de ses sujets coulait finalement de source? Et puis bien sûr, il y a «Supper's ready», la grande suite restée légendaire, pierre angulaire du rock progressif: cette mélodie magique en ouverture, ce «Willow farm» aigre-doux tel un hommage aux Beatles tendrement moqueur et surtout, surtout, le rythme divinement décalé de «Apocalypse in 9/8», où les claviers possédés de Tony Banks touchent au sublime, inexplicable et limpide. En 1990, Peter Gabriel continuait à considérer



«Supper's Ready» comme la pièce la plus audacieuse jamais composée par le groupe. Le «Genesis Live» paru l'année suivante n'est malheureusement qu'un piètre témoignage de la magie des concerts d'alors: l'album est d'ailleurs sorti contre la volonté du groupe et sonne presque

comme la pauvre compilation de ses pires prestations. «Selling England By The Pound» allait heureusement remettre très vite les pendules à l'heure exquise du vrai Genesis. Musicalement, il reste beaucoup moins différent des deux précédents albums que ce qu'on a pu dire, ou lire. Certes, la tranquille et sinueuse majesté du fleuve de «Firth of fifth» ou les arpèges raffinés de «The cinema show» renouent sans doute avec un certain classicisme britannique cher à Tony Banks ou Steve Hackett. Une gentille chanson d'amour baptisée «More fool me» permet au batteur Phil Collins de délier son joli timbre de voix avant l'heure. «I know what I like», petite pièce à l'humour caustique, restera un classique du répertoire du groupe. Mais l'essentiel du disque est ailleurs, la cruauté et la puissance hantent d'abord «The battle of Epping forest», nouveau théâtral morceau de bravoure, et surtout le fantastique «Dancing with the moonlit knight», la chanson qui se moque de la vieille Angleterre jusqu'à la revendre à la livre, pousse la fièvre de la guitare d'Hackett à son intensité maximum et finit par retomber sur des boucles d'arpèges hypnotiques dont l'écho résonne encore à nos âmes aujourd'hui...



I I I . I T

«The Lamb Lies Down On Broadway» -1974- 5/5



Et puis, contre toute attente, il y eu ça. Cette chose. Ce monstre. Ce monument. «The Lamb Lies Down On Broadway». Qu'on nous comprenne bien: tout ce qu'avait fait Genesis jusque là tenait du parcours sans faute, ou presque; tout ce qu'il allait créer par la suite, à quelques égarements près, saurait mériter le respect. Mais jamais Genesis ne sera allé aussi loin, dans la force et la densité de sa musique, dans son pouvoir d'évocation, qu'à l'occasion de ce double-album concept contant la singulière histoire de Rael, sorte de punk porto-ricain hantant les couloirs du métro new-yorkais. Sa bombe aérosol à la main, il sera bientôt happé par un rêve fantasmagorique où il part en fait à la recherche de lui-même, de son identité, de son «ça», de ce «It» qui clôt l'album comme un retour sur terre non dénué d'humour et de dérision après tant de mirages enchanteurs ou cauchemardesques, quand ils sont pas tout cela à la fois. La découverte du «nouveau monde» lors des tournées américaines du groupe est bien sûr passée par là mais le seul qui en restera marqué à jamais, c'est bien sûr Gabriel. De son imagination, métamorphosant la réalité américaine, naît donc la folle aventure de Rael. Là où l'audace de Peter Gabriel se fait réellement exemplaire, c'est qu'elle parvient à entraîner dans son puissant sillage ses quatre partenaires, ce carteron de tranquilles anglais introvertis qui se dépasse, repousse ses propres limites tant dans l'élaboration de la musique, qui se crispe, se contracte, que dans son exécution, magistrale. Jamais Genesis n'avait poussé le bouton d'intensité aussi loin que sur des titres comme «Broadway Melody of 1974», «Back in N.Y.C.», «In the cage» ou «Anyway», pour n'en citer que quelques-uns. Encore aujourd'hui, «The Lamb...» se savoure comme un rêve éveillé, les images de l'histoire se mouvant en noir-et-blanc devant nos yeux fermés, fascinés. Fatalement, on en ressort vidés, comme lessivés par une tornade dévastatrice. Pas grave si le projet de vrai film n'a, lui, jamais vu le jour, faute de moyens financiers: le film de «The Lamb Lies Down On Broadway» existe déjà par le disque, dans les coeurs et les têtes. L'empreinte y est profonde. «The Lamb» for ever.ture, ce «Willow farm» aigre-doux tel un hommage aux Beatles tendrement moqueur et surtout, surtout, le rythme divinement décalé de «Apocalypse in 9/8», où les claviers possédés de Tony Banks touchent au sublime, inexplicable et limpide. En 1990, Peter Gabriel continuait à considérer «Supper's Ready» comme la pièce la plus audacieuse jamais composée par le groupe. Le «Genesis Live» paru l'année suivante n'est malheureusement qu'un piètre témoignage de la magie des concerts d'alors: l'album est d'ailleurs sorti contre la volonté du groupe et sonne presque comme la pauvre compilation de ses pires prestations. «Selling England By The Pound» allait heureusement remettre très vite les pendules à l'heure exquise du vrai Genesis. Musicalement, il reste beaucoup moins différent des deux précédents albums que ce qu'on a pu dire, ou lire. Certes, la tranquille et sinueuse majesté du fleuve de «Firth of fifth» ou les arpèges raffinés de «The cinema show» renouent sans doute avec un certain classicisme britannique cher à Tony Banks ou Steve Hackett. Une gentille chanson d'amour baptisée «More fool me» permet au batteur Phil Collins de délier son joli timbre de voix avant l'heure. «I know what I like», petite pièce à l'humour caustique, restera un classique du répertoire du groupe. Mais l'essentiel du disque est ailleurs, la cruauté et la puissance hantent d'abord «The battle of Epping forest», nouveau théâtral morceau de bravoure, et surtout le fantastique «Dancing with the moonlit knight», la chanson qui se moque de la vieille Angleterre jusqu'à la revendre à la livre, pousse la fièvre de la guitare d'Hackett à son intensité maximum et finit par retomber sur des boucles d'arpèges hypnotiques dont l'écho résonne encore à nos âmes aujourd'hui...

IV. AFTERGLOW

«A Trick Of The Tail» -1976- 5/5 «Wind & Wuthering»- 1976- 5/5 • «Seconds Out» -Live 1977- 3/5

«The Lamb» portait en lui quelques-unes des raisons d'un divorce à l'amiable. Si les fantasmes de Gabriel et la performance unique de ses compères y étaient fichtrement complémentaires, la synthèse de l'ensemble ne pouvait fonctionner qu'une seule fois. Jeune père de famille, effrayé à l'idée de se retrouver prisonnier de l'image que le groupe s'était forgée, Peter préféra donc partir. Et l'on connaît la suite, qui est déjà une autre histoire. Evidemment, les vautours tournoyèrent aussitôt autour de Genesis, annonçant sa fin prochaine. L'âme du groupe s'était envolé, disait-on. Oui, mais il restait le corps et l'esprit, ce qui était déjà beaucoup. Suffisant en tout cas pour retrouver le sens de l'enchantement et de cette fine transparence qui avaient prévalu avant «The Lamb», parenthèse fulgurante pour jamais refermée. Le brave Philou reprit donc le flambeau vocal -laissant pour la scène ses baguettes d'abord à Bill Bruford puis à Chester Thompson dès 77- et imposa vite son timbre, curieusement proche de celui de Gabriel mais plus linéaire, plus sage aussi, à l'image de la musique. Car «A Trick Of The Tail», album magnifique s'il en est, marquant un retour à ces romances anglaises toujours précieuses au coeur du trio Banks-Hackett-Rutherford. Genesis restait le conteur d'un monde enchanté mais où le sens du théâtre cruel et de l'étrangeté avait en grande partie disparu. Le groupe était désormais bien davantage le témoin que l'acteur de son propre univers merveilleux. Et choisissait donc la seule voie où il pouvait exceller, même privé de



Gabriel, de ses masques et de son charisme: l'apaisement romantique où la douceur des mélodies («Entangled», «Mad man moon»), la profondeur des rêveries («Squonk», «Ripples») prévalaient sur la densité des fièvres assassines. Quelques mois plus tard, «Wind & Wuthering» poursuivait l'enchantement, mais la musique pure y prenait encore plus d'espace que sur un «Trick of a Tail» dominé avant tout par la dimension rassurante des chansons. Les longs passages instrumentaux des «Vents et hurlevants» alternaient bourrasques et accalmies, brises et tourmentes, sur la crête desquelles l'inspiration d'un Tony Banks soufflait fort, tant sur le splendide «One for the vine» -et cette fameuse partie centrale sautillante - que sur le puissant final du romantique«Afterglow». Après un excellent mini-lp baptisé «Spot the pigeons», il fallait bien un live pour célébrer une si réjouissante résurrection. Et ce fut «Seconds Out», enregistré à Paris lors des concerts 76/77. La prestation purement musicale flirtait cette fois avec la perfection, la voix de Collins se faisait irréprochable et les versions de «Squonk», «Los Endos» ou «Dance on a volcano» vraiment superbes. Seulement, on reste encore aujourd'hui un brin perplexes face aux reprises des titres de l'ère Gabriel: ce dernier était trop impliqué dans l'interprétation de ces morceaux, dans leur dimension théâtrale, il incarnait au moins autant leur existence propre que les personnages qu'ils mettaient parfois en scène. Aussi, malgré les louables efforts de Phil Collins, on arrive à y croire que de loin. Même «Supper's Ready», en dépit d'une interprétation parfaite -peut-être même supérieure à celle de «Foxtrot», c'est tout dire- y apparaît comme une parade impressionnante mais vide de sens, plus clinquante que véritablement émouvante. Il est des légendes qu'il vaut mieux laisser reposer en paix.



V. LIKE IT OR NOT

- «And Then There Were Three» -1978- 3/5.
- «Duke» -1980- 4/5.
- «Abacab» -1981- 5/5.
- «Three Sides Live» -1982- 4/5.



Hackett parti à son tour, pour divergences musicales, Rutherford reprend la guitare (secondé uniquement sur scène par Darryl Stuermer). Et Genesis va réussir à accroître son pouvoir de séduction sur les foules à mesure que son effectif se réduit dangereusement. Le premier album du trio Banks-Rutherford-Collins est pourtant relativement décevant: «And Then There Were Three» révèle un Genesis hésitant, dont les nouveaux contes plus ramassés n'ont pas la saveur profonde de leurs prestigieux aînés. Dans cet album, plus bâtard que vraiment mauvais, c'est encore ce sacré Banks qui tire le mieux son épingle du jeu avec des titres

comme «Burning rope» ou «Many too many». Deux ans plus tard, «Duke» va venir à point nommé régénérer cette nouvelle genèse: le premier divorce de Phil Collins conduit celui-ci à davantage s'impliquer dans l'écriture. Son premier album solo va marquer le début de la carrière que l'on sait. Evidemment, un tel changement n'est pas sans conséquence sur la musique de Genesis, laquelle se fait plus pop, plus accessible, délaisse définitivement ses talents de pur conteur mais conserve ses prodigieuses vertus mélodiques. Banks signe d'ailleurs deux petites merveilles intemporelles avec «Heathaze» et «Cul-de-sac». Mais cette fois, Rutherford, avec le puissant «Man of our times», et même Collins, avec l'épatant «Misunderstanding», ne sont pas en reste. Le superbe «Duke's travel» renoue quelque peu avec un classicisme plus progressif dont Genesis ne va pourtant cesser de s'éloigner, au grand désespoir de ses anciens admirateurs et pour le grand plaisir de nouveaux fans, dont les rangs s'étoffent incroyablement. «Abacab» sera l'album de la grande rupture. La production se fait énoooooo-rrrr-me, à cent lieues des climats typiquement british d'antan: Collins n'hésite pas à ramer, ô sacrilège, les cuivres d'Earth Wind & Fire sur «No Reply at all». Mais surtout, Genesis n'a



pas peur d'innover, d'expérimenter, de briser le fameux carcan qui l'a pourtant fait roi pour plonger carrément en eaux inconnues. C'est l'époque où le trio commence à composer collectivement au hasard des jams dans ses nouveaux studios campagnards et luxueux de The Farm. Et ça marche. Musicalement, d'abord: «Abacab», la chanson, est un modèle de morceau énergique, surprenant, innovateur, «Dodo» pose les nouvelles balises d'une écriture plus rythmée, plus physique, tout en conservant une emphase grandiose dans la tradition du groupe. Commercialement, ensuite: en ayant su éviter le piège du repli-sur-soi qui ne l'aurait conduit qu'à des redites inutiles et fadasses, dont «And Then There Were Three» illustre d'ailleurs les prémices, ce Genesis plus direct se découvre un tout nouveau public. Evidemment, tout le monde n'apprécie pas le bouleversement: certains vieux fans se fendent même de pétitions pour demander au groupe de changer de nom, purement et simplement ! Mais le trio n'a que faire de ces combats d'arrière-garde et sort avec «Three Sides Live», un double-album en concert, disque impeccable enrichi d'une 4ème face de titres studio hérités des sessions de «Duke» -dont le splendide «Evidence of autumn» du sieur Banks - (une seconde édition proposera une quatrième face live, de l'époque «Wind & Wuthering»). C'est ainsi que Genesis, dinosaure des seventies que la vague punk s'était promis de sacrifier, devient l'un des groupes majeurs du début des années quatre-vingt...



VI. FADING LIGHTS

- «Genesis» -1983- 3/5.
- «Invisible Touch» -1986- 2/5.
- «We Can't Dance» -1991- 2/5.
- «The Way We Walk: the shorts» -live 1992- 2/5.
- «The Way We Walk: the longs» -live 1993- 3/5.

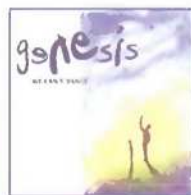


C'est paradoxalement le phénomé- nal succès commercial de la carrière solo de Phil Collins, batteur fabuleux propulsé pop-star par la grâce d'un talent mélodique évident même s'il lorgne souvent vers la variété, qui allait marquer de toute son influence le plus récent chapitre du grand livre de la genèse.

Car à partir de là, le trio dut singulièrement ralentir la fréquence de ses retrouvailles et y perdit sans doute beaucoup de son pouvoir créateur. Pourtant, tout avait plutôt bien commencé en 1983 avec la sortie de l'album sans nom, sinon celui de «Genesis». Un rythme de locomotive infernale, des nappes de claviers envoûtantes et cette voix électrique qui s'accroche et finit par éclater: «Mama», énorme tube de six minutes, reste ce morceau surpuissant, aussi intense qu'im- médiatement accessible, nouveau fleuron d'un remuant Genesis qui bouscule les jeunes groupes des eighties. La belle rengaine de «That's all» et le progressif direct et convaincant de «Home by the sea/Second home by the sea» achèvent de parfaire une première face fort réussie. Mais à l'exception du surprenant «Illegal alien», la seconde face (on vit les dernières heures du vinyle) marque une pause dans l'inspiration, dont la veine pop se fait cette fois plus brouillonne. Trois ans plus tard,



force est de reconnaître qu'«Invisible Touch» n'est qu'un album de plus, et plutôt du genre dispensable. Mis à part le remarquable «Domino» ou l'instrumental typiquement bank- sien «The Brazilian», Genesis y sonne de plus en plus comme du Phil Collins pur jus, ce qui reste quand même, avouons-le, un brin frustrant. En cette année 86, c'est d'ailleurs le «So» de l'ange, et rien d'autre, qui crée l'événement de la nébuleuse Genesis... Ni le «We Can't Dance» de 91, ni les deux live qui suivront («The Way We Walk» vol 1 pour la pop, vol 2 pour le prog), ne suffiront à renouer avec la force créatrice qui, au moins jusqu'à «Mama», était restée le miraculeux apanage du groupe. Soyons justes: «I can't dance», «No son of mine», «Living forever» ou surtout le décupant «Jesus he knows me» (réjouissante pop-song anti-grenouilles de bénitiers made in U.S) restent réellement d'excellentes chansons. Mais enfin, hormis deux-trois morceaux plus ambitieux («Driving the last spike» en premier lieu), tout le reste se noie le plus souvent dans la soupe F.M et les compromis faciles (le tube mollasson «Hold on my heart»).



Phil Collins devenu le proluxe faiseur de hits à supermarchés que l'on connaît, avec ses hauts mais aussi -de plus en plus- ses bas, son départ devenait dès lors la meilleure chose à espérer pour croire encore à l'avenir créatif de Genesis. Or, c'est justement ce qui arriva...

VII. THERE MUST BE SOME OTHER WAY



«Calling All Stations» -1997- 5/5 (Voir Chronique Album du mois Page 35)

PARADISE LOST

VERS DE NOUVEAUX HORIZONS



Engendrer un successeur à "Draconian Times" n'était évidemment pas chose facile. Chacun attendait le nouvel album du groupe avec appréhension, Gregor Macintosh et ses complices ayant pour habitude de nous réserver une surprise à chaque fois depuis quelques années... Sur ce nouveau "One Second", l'étonnement est également au rendez-vous, mais s'y mêleront pour certains une probable incompréhension ou un certain mal-être. Surprenant album que les anglais ténébreux nous livrent là, et c'est dans l'espoir de quelques explications de la part de Gregor que Rockstyle l'a rencontré dans un hôtel parisien...

par Charles Legerand

La première question ne sera pas très originale, mais que signifie le titre de l'album ?

Nous l'avons choisi en fonction d'une des chansons de l'album, qui se trouve d'ailleurs être la première. Principalement parce qu'il s'agit d'une chanson très forte et représentative du groupe. Le morceau, en lui-même, peut être vu de différentes façons. Une personne à la veille de sa mort, par exemple, et qui remarque que sa vie n'a pas duré plus longtemps que cette seconde ; cela peut aussi penser à une décision que l'on doit prendre en une seconde et qui va changer le cours de la vie. Il suffit de très peu de temps parfois pour que d'énormes choses se produisent et bouleversent tout.

Cet album est soft et très différent du précédent. Pourquoi vous êtes-vous embarqué dans une telle orientation ?

Tu as dit soft ? J'ai déjà entendu cette remarque deux ou trois fois et je dois dire que je ne suis absolument pas d'accord, car je pense qu'il s'agit juste d'un album qui n'est pas basé sur la guitare, et c'est ça la grosse différence. Soft n'est pas du tout le bon mot, car c'est plus lourd encore, plus sombre en bien d'autres points que Draconian Times. Ce n'est pas parce que c'est un album qui n'est pas orienté sur la guitare que c'est un album soft. On peut faire quelque chose de heavy avec une basse seule, ou avec un piano ou que sais-je encore. Il n'y a pas besoin de mettre des guitares

partout pour cela. Je crois que "One Second" est un album très heavy. C'est le grand frère de "Gothic", pour moi.

Tout de même, vous êtes plus proche de Sister Of Mercy que vous ne l'avez jamais été auparavant...

Je peux comprendre que les gens disent ça sur un ou deux des titres de cet album... En ce qui me concerne, je n'ai pas écouté Sister Of Mercy depuis quatre ou cinq ans, pas plus que d'autres choses, car rien ne m'intéresse vraiment dans ce qui sort de nouveau. Ce que nous faisons viens d'influences lointaines dont fait partie Sister Of Mercy ainsi que des groupes de ce style. Nous ne faisons que nous souvenir de ce que nous avons aimé dans ce style de groupes et dans ce style de musique et nous l'injectons dans la musique qui est la nôtre et que nous ressentons aujourd'hui. Aussi nous n'allons pas nier que Sister Of Mercy a été une influence pour nous, mais dans notre musique, ce n'est pas si directe, c'est plutôt ce que nous ressentons à propos de Sister Of Mercy. C'est une des premières musiques que nous avons vraiment écouté et aimé.

"Draconian Times" a bien marché et beaucoup de gens vous attendaient avec impatience. N'avez-vous pas ressenti trop de pression ?

Non, pas du tout, parce que pour "Draconian Times", on a tourné pendant très longtemps et on était très fatigué physiquement. Lorsque la tournée s'est achevée, nous nous

sommes séparés les uns des autres pendant quelques mois, nous ne nous sommes ni parlés ni vus, on a presque oublié les uns les autres que nous étions dans un groupe. Durant cette période reposante, j'ai acheté beaucoup d'équipement, des trucs nouveaux en vue du prochain album ; ceci combiné à ce rafraîchissant repos m'a rendu mon énergie et m'a fait me sentir de nouveau tout à fait disponible pour la musique et l'écriture. J'ai donc été très content de me remettre à composer des chansons avec les autres. La seule pression que nous avons vraiment eu était en fin d'enregistrement lorsque tout était terminé, ou presque : nous voulions figoler le plus possible, et la maison de disque nous rappelait qu'elle payait la facture du studio. Mais nous n'avons pas ressenti de pression en pensant à la manière dont nos fans allaient réagir à l'écoute de l'album, car nous pensions que ceux-ci attendent quelque chose de différent de nous. Ce serait une insulte à leur intelligence de refaire un second "Draconian Times" sous prétexte qu'il a bien marché une fois.

Le line-up a-t-il changé depuis Draconian Times ?

Non. La tournée de cet album a été stressant. Passer près de deux ans avec les mêmes personnes est éprouvant. Nous nous voyions tous les jours même si nous n'en avions pas envie, et nous avions vraiment besoin de nous aérer la tête. J'imagine que si l'on passe le même temps avec son frère ou sa sœur, on

en vient au même résultat... Non, nous n'avons pas ressenti le besoin de changer le line-up.

Vous n'êtes pas suffisamment amis pour rester deux ans tous ensemble ?

Disons que nous sommes comme des frères, à présents ; tu sais que les frères se battent plus que des amis, et nous nous sommes disputés et battus !

Tu as dit que les textes étaient plus sombres encore que sur Draconian Times. Peux-tu nous en parler un peu ?

Oui. Je pense que la façon qu'à Nick (Holmes, chant) d'écrire ses textes est très spéciale, très... avant-garde (en français dans le texte !), si tu veux. La différence vient du fait que sur le précédent album, les textes étaient détachés de la réalité, alors que sur le nouvel album ils y sont beaucoup plus près. Ils parlent de choses vraies qui se sont déroulées ces deux dernières années et qui l'ont affecté, lui ou d'autres personnes. De choses que nous avons vues ou entendues, par exemple dans le troisième titre : nous répétions dans le Redlight District à Bradford, et lorsque nous sortions, on voyait des prostituées partout dont certaines n'avaient pas plus de douze ou treize ans. Elles devaient prendre du crack ou autre chose. Le titre parle en l'occurrence du genre de vie que peuvent avoir ces gamines ainsi que du genre de personnes que peuvent être leurs clients. La plupart des titres parlent de choses qui nous ont touchés ces derniers temps, mais ils ne dévoilent pas notre pensée. On ne dit pas « tout devrait être comme ceci ou comme cela », nous relatons juste des faits marquants.

Penses-tu qu'en tant que chanteur - ou musicien qui s'exprime - on ait une responsabilité auprès des gens qui vous écoutent ?

Hum, je pense que l'on est dans une position spéciale lorsqu'on est un modèle pour quelqu'un. Je ne sais pas si nous le sommes, peut-être pour certaines personnes et d'une certaine manière, mais... il y aura toujours des gens qui voudront lire trop loin dans tes yeux. Tu ne peux empêcher certaines personnes de se sentir trop concernées par les textes de tes chansons, de vouloir les interpréter trop intensément par rapport à ce qu'elles sont vraiment et de te prêter le résultat de cette interprétation. Ces gens-là surréagissent et quoi qu'il en soit ils doivent avoir des problèmes par ailleurs. Je pense à ceux qui ont pu se tuer à l'écoute d'une chanson parce qu'elle parlait de suicide ou d'autre chose. Ces gens-là étaient de toute façon en proie à des problèmes. Je crois que la responsabilité du musicien n'est pas à mettre en cause.

Voilà un point de vue très sage...
Oui, je l'espère !

En ce qui concerne ton jeu de guitare, te voilà donc très discret à présent...

Oui, c'est vrai. Je suis très paranoïaque et je n'aime pas que les gens me regardent moi, particulièrement, par exemple quand je joue un solo. Mais la raison principale est qu'à mon sens, tout ce qui a pu être fait avec une guitare solo a été fait et c'est ennuyant aujourd'hui. Il faut passer à autre chose. Je ne veux pas mettre ça dans nos chansons aujourd'hui. Il y a beaucoup de parties de guitare dans cet album, mais pas nécessairement des parties solo. J'ai juste mis des choses qui sont de bons " bruits " de guitare, de bonnes textures. J'ai essayé de faire quelque chose de plus original que ce à quoi l'on pouvait s'attendre. Il n'y a pas vraiment de solos sur cet album, et je ne suis plus tellement un lead

guitariste, mais ça ne me dérange pas, du moment que les chansons sont bonnes. Je ne veux pas être un phénomène de virtuosité et que les gens se disent « regardez ce qu'il peut faire avec une guitare ». Il n'y a nul besoin de solo pour qu'une chanson soit bonne.

Paradise Lost est un groupe qui semble changer vite. Ne crois-tu pas que cela risque d'être déroutant pour vos fans ?

Cela peut l'être en effet. Cependant, depuis le début, des gens nous ont suivis et nous avons changé. Ces gens sont toujours là. Je crois qu'un véritable fan de Paradise Lost - et non pas un fan de la scène particulière dont nous faisons partie - saura à même de comprendre et d'accepter nos changements. Et de ne pas attacher d'importance au fait que nous n'utilisons plus de guitares heavy ou d'autres ingrédients que nous utilisions avant. Il y a de toutes façons assez de groupes heavy, comme Machine Head, vers lesquels on peut se tourner lorsqu'on veut écouter quelque chose de heavy. Ce que nous faisons aujourd'hui est ce que nous avons besoin de faire à ce moment de notre parcours.

Paradise Lost n'est pas tellement un groupe qu'on imagine faire des versions acoustiques... N'apprécies-tu pas de telles chansons ?

Il y a un temps et une place pour tout, je crois. J'aime la musique acoustique, la musique heavy, la musique synthétique, la musique classique... Mais le temps n'est pas encore venu pour nous de composer de tels titres. Il y a cependant une chanson sur l'album qui s'appelle « Another Day » et le couplet fait figurer des passages acoustiques ; c'est plus qu'on ne l'a jamais fait. Je crois que des compositions toutes acoustiques m'ennuieraient, à la longue. Ce que j'aime avant tout sont les chansons tristes. De bonnes chansons tristes. J'aime Rachmaninov, j'aime Kate Bush que j'ai beaucoup écoutée étant enfant. « Child In His Eyes » est une des plus belles chansons que j'aie jamais écoutées. J'aime le côté triste de toutes les musiques.

Je vois que tu as de longs ongles. C'est bien pour jouer de la guitare acoustique ?

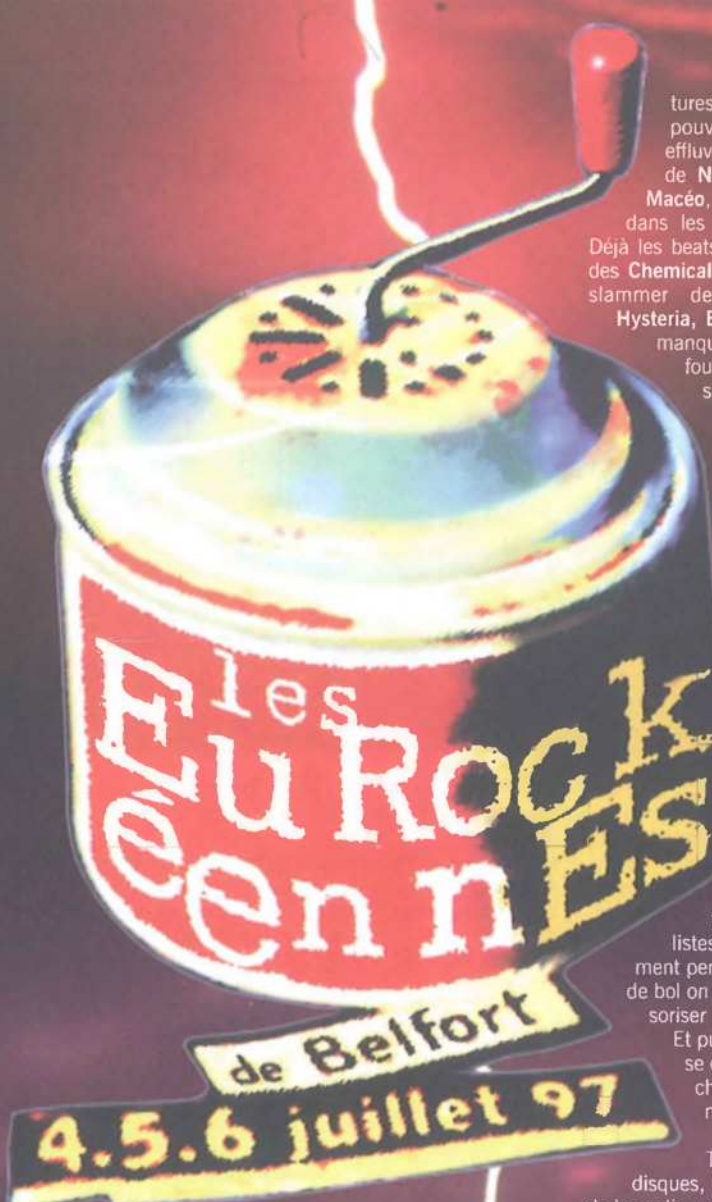
Oui. Il m'arrive encore de travailler la guitare acoustique, mais il m'arrive de jouer aussi sans médiateur à la guitare électrique, notamment sur cet album. Parfois, on peut faire sonner certaines parties de façon meilleure avec les doigts ou utiliser différentes sonorités, en ce qui concerne les arpèges ou même

d'autres techniques. Il y a des tas de choses que l'on peut faire en dehors des soli...

Votre musique est très particulière ; il faut un effort pour entrer dedans et la comprendre...

Oui. Cet album a pris un an à se constituer et c'est tous les jours que j'y pensais et qu'il se construisait. Tu imagine donc que ça ne peut pas être un album rapide à écouter. Il a pris trop longtemps à écrire. Mais j'aime ça, car pour ma part, mes albums favoris d'il y a dix ans sont les mêmes aujourd'hui et ce sont des albums pour lesquels il faut s'investir quelque peu. Des albums que l'on apprécie rapidement sont parfois oubliés deux semaines après. J'espère que cet album durera longtemps et de toute façon, je ne pense pas qu'on puisse l'oublier au bout de deux semaines.





tures, les Smashing ?) ; on allait pouvoir respirer d'enivrantes effluves bercés par la soul-trip-hop de Neneh Cherry ou le groove de Macéo, allongés sur l'herbe, la tête dans les étoiles de belles nuits d'été. Déjà les beats déchaînés de la bass'n'drum des Chemical nous faisaient planer, et aller slammer devant Rollins Band, Mass Hysteria, Biohazard ou Channel Zero ne manquait pas d'attirer les moshers fous de la rédaction. Les autres, plus sages, salivaient à l'idée de découvrir sur scène, réunis sur un seul festival les "découvertes" du label V2, Stereophonics ou Melville, et ceux que l'on considère comme les nouveaux REM, j'ai nommé Radiohead. Bref l'occasion d'une affiche propre, cohérente, et finalement des plus attirantes. S'il pleut pas... On se souvient de l'année précédente, qui n'avait rien d'un pique-nique sur le gazon, et la simple idée de revivre les intempéries de cette maintenant mythique édition assombrissait un peu le tableau, et on était à deux doigts de se demander si on allait pas tirer au sort les heureux journalistes qui allaient couvrir l'événement pendant trois jours... Avec un peu de bol on pourrait toujours se faire sponsoriser par Handybag...

Et puis, manque de bol, Neil Young se coupe la main avec un sandwich, ou un couteau, mais rien n'est plus sûr. Remplacé par Simple Minds. Planté par le Tour support de leur maison de disques, les Boo Ya Tribe ne seront pas de la partie non plus. Exit Trust itou. ça commence bien...

Les vraies découvertes de ce festival, pour le public, ont sans aucun doute été les trois groupes issus du tremplin organisé par les Eurockéennes : Attentat, Slight Return et Up To You. La rédaction ayant suivi ce dernier depuis le début, c'est avec une certaine fierté que l'on a pu le retrouver sur une telle scène. Des groupes que l'on reverra peut-être lors d'une prochaine édition, comme ce fut le cas pour Supergrass en 95 sur la scène C, de retour cette année sous le chapiteau.

Mais la prestation fut nettement plus décevante qu'il y a deux ans. Il y a des groupes qui feraient mieux de rester des révélations. Ou alors continuer à faire des albums studio. Au moins là ils ont le temps de mettre en place leurs morceaux, au demeurant intéressants, mais pourtant pas au niveau d'un interplanétaire "Alright". Côté déception, les Smashing "1 million de francs les 90 minutes" Pumpkins ont pas mal donné dans le genre, eux-aussi... Mou, fat, prétentieux, ils n'avaient pas, mais alors pas du tout l'air convaincu. Nous non plus. Ah, ben oui, on est pas dans un grand stade US, hein ?! Bon, j'avoue, on a pas pu tout voir. Mais de là à ne voir que des trucs décevants, y'avait de quoi se sentir gagné ou par la fatigue ou pire, par la malchance. Heureusement, quelques groupes ont su renverser la vapeur, ainsi c'est avec la mention plus qu'honorable que Mass Hysteria a su tirer son épingle du jeu. Pendant ce temps, bravant la gadoue, c'est plus de 15000 personnes qui commençaient à prendre le chemin de la grande scène, celle des "pros", des talents confirmés, pour venir assister au concert de Radiohead, certainement l'un des moments les plus attendus. Bizarre d'entendre cette pop mélancolique, audacieuse et a priori réservée à des endroits plus intimistes, se révéler être l'instant le plus fédérateur de cette neuvième édition du festival. Set courageux, déconcertant, avec un Thom Yorke dérangé, troublant, Radiohead est certainement en passe de devenir le digne successeur d'un REM. Coté déception, on notera la piètre prestation des Biohazard qui s'appuie trop facilement sur un metal puissant mais qui ne trouve pas en ses auteurs l'image que devrait donner le groupe. Un set cantonné derrière les pieds de micros peut paraître un peu désuet n'est-ce pas, surtout devant des milliers de personnes, enfin ! Tout le monde semble être donc resté sur sa faim pour cette 9^{ème} édition, mais voilà les Eurockéennes comme les autres festivals sont eux aussi à la merci d'une déprogrammation, on ne peut pas leur en vouloir mais plutôt condamner le non-professionnalisme des artistes ou de leurs promoteurs. Dommage, car le ciel de Malsaucy aurait certainement apprécié la venue de ce bon vieux Neil Young, en tout cas les portes lui restent ouvertes semble-t-il, peut-être nous fera-t-il l'honneur de sa présence pour la 10^{ème}. Espérons-le.

Karine Gavand

Tout avait commencé quelques semaines auparavant, la conférence de presse de cette neuvième édition des Eurockéennes de Belfort. Enfin on allait savoir officiellement qui faisait partie de cette sélection. On attendait Aerosmith, ou Sting, ou Supertramp, ou Kiss, enfin des groupes, des têtes d'affiche du moment, ces groupes gigantesques déjà, pour la plupart, annoncés sur les programmations des autres méga-festivals européens. Mais, même si ils étaient déjà "pris" ailleurs, on voulait quand même les voir ici, aux Eurock'... On parle tout de même d'un des plus gros festivals d'Europe, non ? Gros, car c'est quand pas loin de 100 000 aficionados de sex, drugs & rock'n'roll qui se bousculent jusque là, sur ce site du Malsaucy, près de Belfort disons depuis au moins deux ans. Et puis on y croyait pas trop, genre, l'année prochaine, c'est le dixième anniversaire, ça va être énorme, ils vont nous faire patienter encore un an pour avoir THE affiche. Eh ben oui... On s'attendait à plus gros, à plus "en phase" avec ce festival. Et puis, petit à petit, eh bien on s'y fait, à cette affiche. Faut dire que ces presque quarante groupes, c'est pas des manches, hein ? On allait revoir Trust, Paul Personne, No One, Noir Désir, et puis des pointures, aussi : Neil Young, Smashing Pumpkins (ah bon ? c'est des poin-



UP TO YOU - ph. Denis BRETEY



VANDEN PLAS

Forts d'un premier album remarqué dans le monde entier, les sympathiques allemands de Vanden Plas reviennent aujourd'hui avec une galette qui risque de les propulser encore plus loin que leur "temple de couleur". "The God Thing" tel est son nom risque de rassembler le métal le plus pur tout comme les fans les plus extrémistes du rock progressif. Histoire de lorgner quelque peu vers la nouvelle création des Vanden Plas et de connaître aussi leurs sentiments envers ce nouvel album, Rockstyle a rencontré Andy Kuntz (Chant), Stefan Lill (Guitare) et pour la première fois Günter Wermo (Claviers)...

Au regard de ce tout nouvel album, avez-vous le sentiment que votre musique a quelque peu évoluée sous certains aspects ?

Stefan : Je ne pense pas que l'on puisse parler d'un changement mais plutôt d'un certain développement. En fait, nous sommes restés fidèles à la musique qui nous passionne depuis les deux premiers albums mais le temps a fait qu'un développement naturel a eu lieu. Notre musique s'est durcie, c'est incontestable, mais cela faisait partie de nos objectifs avant l'enregistrement.

Andy : Cet album est en quelque sorte un condensé de ce que peut faire le groupe, c'est à dire mélanger des morceaux très calmes avec juste une voix, une guitare ou un piano aux cotés de morceaux plus lourds avec une rythmique énorme et des grosses guitares. Je crois que nous avons réellement trouvé le mélange qui nous convienne le mieux.

Pensez-vous pouvoir séduire un autre public avec "The God Thing" ?

A. : Sincèrement, je crois que l'on peut prétendre rassembler un public plus large avec ce nouvel album, même si on l'a véritablement enregistré comme nous l'avons senti, sans penser à une éventuelle séduction d'un certain public. Les fans qui nous suivent depuis le début ont toujours accepté l'évolution que le groupe a pu avoir à chaque album, nous

pensons donc que cela va encore continuer sur celui-ci, il n'a pas de raison.

Quelles sont les choses qui ont changées pour vous durant la période qui sépare ces deux derniers albums ?

S. : Je crois que nous sommes plus influencés aujourd'hui par des groupes avec un gros son. J'écoute beaucoup le "Roots" de Sepultura où je crois qu'il est possible de s'imprégner de toute cette puissance énorme, mais nous tenons, bien sûr, à conserver cet aspect mélodique qui caractérise aussi notre musique. Le fait de "grossir" un peu les morceaux était un choix du groupe tout entier qui s'est dessiné au cours de ces deux ans de tournée et de promotion.

Günter : Ce qui est particulier à ce nouvel album, c'est le fait d'avoir disposé de beaucoup de temps pour laisser mûrir les morceaux mais aussi pour les essayer sur scène, alors que pour le "Colour Temple", il fallait aller beaucoup plus vite en moins de temps. Même si nous avons un choix beaucoup plus large au niveau des morceaux à choisir, c'est normal, pour un premier album, c'est toujours comme ça !

S. : Ce qui nous a beaucoup aidé aussi, c'est que nous disposions d'environ une quinzaine de nouveaux morceaux avant de sélectionner ceux qui figurent finalement sur l'album.

Pensez-vous que le groupe tout entier a évolué ?

G. : "Colour Temple" fut notre tout premier véritable album et lorsque les critiques commencèrent à tomber, nous nous sommes rendus compte que l'on était en quelque sorte sur la bonne voie et qu'il fallait continuer dans ce sens, ce qui est très réconfortant car les premières réactions des critiques sont très importantes. Je crois que ce qui donne aujourd'hui cette impression de progression vient surtout du fait que nous sommes devenus conscients de nos capacités et qu'il fallait continuer sur cette voie. Je crois que c'est le plus important dans l'évolution d'un groupe, se rendre compte que tu n'es pas à côté de la plaque.

Mais vous personnellement, vous semblez plus à l'aise sur vos parties respectives ?

A. : Il est clair que nous voulions cet album plus gros et plus lourd que le précédent mais, par exemple en ce qui concerne ma voix, je voulais créer quelque chose de nouveau dans le sens où je ne voulais pas chanter de manière lourde et grave sur des parties qui elles l'étaient. Je voulais véritablement donner une couleur moins stéréotypée que tout ce qui se fait aujourd'hui...

S. : ... Et c'est la même chose pour moi en ce qui concerne la guitare. Les guitares sont plus lourdes, c'est évident, et ce que nous voulions absolument ressentir, c'est la présence de la

VANDEN PLAS

par Yves Balandret

guitare et sa puissance avec le même son que nous avons sur scène, ce qui n'était pas le cas sur "Colour Temple". Nous avons vraiment discuté sur tous les sons que chacun d'entre nous pouvait proposer sans rien laisser au hasard. Nous voulions aussi des sons de synthés vraiment caractéristiques, vraiment très progressifs ou très classiques comme le piano.

Penses-tu que les grosses guitares sont revenues à la mode ?

Je crois que l'on est un peu obligés de passer par la case "grosses guitares" et je dirais surtout dans notre musique. Il faut absolument créer cette sensation de puissance, c'est très important pour que le reste de la musique puisse se détacher et qu'ainsi chaque instrument apporte sa touche d'émotion. Sans quoi la musique n'aurait pas lieu d'être. Je crois que mon jeu est également influencé par ce que j'écoute comme je le disais à l'instant. Il est vrai aussi que lorsque j'écoute des groupes de hard-core, je sais que je vais entendre des grosses guitares mais ce qui à mon avis manque un peu à la musique mélodique, ce sont des parties plus lourdes et plus agressives. C'est pour quoi nous avons essayé de donner une place importante à cet aspect de notre musique...

A. : ... Mais ce n'est pas une question de mode, c'est plus parce que nous le ressentons comme ça. En écrivant cet album, nous voulions arriver au plus près de ce que peut être notre opinion sur notre musique, et je crois que cela n'a rien à voir avec la mode.

S. : ... La mode, c'est suivre un courant qui n'est pas forcément le tien au départ, que tu ne connais pas toujours et que tu ne peux donc pas souvent maîtriser. Des groupes comme Metallica, Queensrÿche ou encore Paradise Lost, eux suivent la mode mais réussissent à parfaitement intégrer leur musique et leurs choix dans ce qui peut être un courant musical, et je ne crois pas que nous en sommes là aujourd'hui chez Vanden Plas.

Il y a quelque chose d'intéressant dans ce nouvel album, c'est le fait que les claviers sont au même niveau que les guitares et ne se contentent pas d'assurer le minimum. Quelles sont tes impressions en tant que clavier, par rapport à cet aspect pour ainsi dire nouveau dans le mixage du groupe ?

G. : Il est vrai que les choses ont un peu évoluées. Il est vrai que la place occupée par les claviers sur "Colour Temple" est beaucoup plus discrète car les nappes étaient plus là pour soutenir l'ensemble alors que sur "The God Thing" je place des choses plus intéressantes musicalement dans le sens où ce sont de petites accroches qui permettent au morceau d'obtenir une sorte de leitmotiv intéressant.

A. : ... Je crois que nous nous sommes concentrés sur la place que chacun pouvait tenir dans la musique de Vanden Plas. Chaque petite accroche est importante pour l'auditeur et pour nous qui jouons le morceau. C'est comme un repère, la partie que l'on entend le plus dans le morceau. Je crois également que nous avons aussi passé plus de temps au mixage afin de sortir le meilleur de chaque instrument à un moment précis.

S. : L'erreur justement que nous avons faite sur le "Colour Temple" se situe à mon avis au niveau du mixage car nous avons l'intention de faire sonner tous les instruments, le problème c'est que l'on entendait tout le monde, mais tout le monde un petit peu. Et c'est vrai que les morceaux manquent de puissance générale.

G. : Dans "Colour Temple", nous étions plus dans l'optique de trouver un compromis dans le mixage. Car, c'était notre premier album ! Je crois que l'on ne voulait blesser personne, ne laisser personne à la traîne, que l'on entende tout le monde, et c'était une erreur ! L'important est de bien considérer ce que l'on fait personnellement pour ne pas trop en faire et laisser les autres prendre leur place en temps voulu. C'est très difficile à acquiescer mais je pense que l'on s'en est plutôt bien sorti sur ce nouvel album.

Toutes les expériences de la scène, ça a dû également vous apporter un plus pour l'enregistrement ?

S. : Un morceau comme "Rainmaker" a été écrit avant la tournée avec Angra et nous avons donc eu la possibilité de le faire tourner sur scène. Ce qui nous donnait, en avant-première, la réaction du public. Nous étions tous d'accord pour penser que ce morceau devait être la base sur laquelle il nous fallait construire l'album, car le public l'apprécie beaucoup. Nous sommes donc partis dans cette direction. A l'inverse, les morceaux du "Colour Temple" sur scène sont beaucoup plus puissants que sur l'album, et ça c'est normal.

Au vu des paroles et de la musique, "The God Thing" aurait pu être un concept-album ?

A. : En ce qui concerne les paroles, on remarque un thème récurrent et nous avons décidé de donner un nom à ce fil conducteur. Stefan a trouvé un nom qui résume parfaitement cette idée : "The God Thing". Il y a un contraste énorme dans ces deux mots. God et Thing (ndlr: Dieu et chose). Nous voulions véritablement les utiliser, les deux mots commençant par des majuscules avec comme question: "Qu'est-ce que Dieu, et qu'est-ce qu'une Chose ?" En ce qui concerne Dieu chacun a sa propre opinion mais en ce qui concerne une chose, on pense à toute sorte de concepts : Une création, une question ou une

réponse, c'est en quelque sorte une description de Dieu. En fait, en regardant de plus près, on se rend compte que ces deux mots, au niveau du sens, sont assez proches. Je pense que la notion de contraste est en fait la ligne de conduite de cet album. Et c'est à la fin de l'enregistrement que nous nous sommes rendus compte que quelque chose constituait la clé de voûte de l'album, et que chacun pourrait se faire une opinion en écoutant l'album.

Oui, mais quand tu lis les titres des morceaux, il est évident qu'ils ont tous quelque chose en commun...

S. : C'est vrai que des titres comme "In you I believe", "We're not God", peuvent laisser croire que l'on a à faire à un concept-album mais je crois que ce sont des titres personnels que Andy a mis en place suite à une humeur particulière au moment de l'écriture plus qu'à une volonté de tourner autour d'un sujet si complexe que la question de Dieu.

Andy quand tu dis "Listen to the crown of thorns digging in my head" qu'est-ce que tu veux faire passer comme message ?

Parfois, il arrive que l'on se pose une couronne de d'aiguilles sur la tête volontairement ou involontairement juste à cause de certains sentiments ou de certaines peurs. Il est arrivé à chacun d'entre nous de se pencher sur les problèmes d'autrui à un moment où tout allait pour le mieux dans sa vie, et il s'avère ensuite que tu ne te sentes plus bien du tout après avoir écouté cette personne en difficulté et tu ne sais pas exactement pourquoi. En fait, cette couronne d'épines vient du simple fait que tu ressentes la douleur que l'autre a éprouvé. À mon avis, il est important de prendre soin de l'autre mais il faut également garder assez de distances avec ce genre d'événements, car si tu t'investis trop tu risques d'y laisser ta santé mentale, et de ne plus être d'aucune utilité pour la personne que tu voulais aider. Je crois qu'il est important de rester à l'extérieur des problèmes d'autrui.

Penses-tu qu'aujourd'hui la société européenne

"The God Thing" est un titre générique de l'album, et non pas une opinion que l'on pourrait avoir sur la religion



VANDEN PLAS
«The God Thing»
 (CNR/Arcade) - 5/5

Les enfants chéris du heavy symphonique sont enfin de retour ! Vanden Plas qui en avait estomaqué plus d'un avec le terrifiant «Colour temple», porte l'estocade avec «The God Thing». Seulement cette fois, les Allemands se sont appliqués à étoffer leur hard déjà très lyrique en ébouriffant leurs accords. Vanden Plas se risque à surprendre ceux qui avaient craqué sur leur premier album en se faisant plus tarabiscoté. Ceci dit, cet album torride s'écoute (et s'écoule) d'une seule traite par la grâce de tempos moyens entrelardés de fureur contenue. A la furie classieuse du premier essai s'est ajoutée aujourd'hui une maestria artistique confondante. Avec ce disque, les Allemands nous cueillent à l'estomac et placent le hard progressif à un niveau rarement égalé, balayant la concurrence avec une facilité déconcertante. C'est ça, la classe !!

Bruno Versmissé

actuelle prend assez soin des gens qui sont véritablement dans le besoin ?

Je pense franchement que les gens ne voient pas suffisamment les problèmes des autres et je ne veux pas devenir comme ces gens qui ne prennent soin que d'eux même. Il faut commencer par se connaître soi-même, et ensuite on peut s'occuper d'autrui.

Et quelle est donc votre perception de Dieu dans la vie actuelle ?

S. : L'idée du titre est surtout un condensé de toutes les paroles que Andy a écrites. Toutes ces phrases sont donc issues de sa propre vision des choses ce qui fait que "The God Thing" est un titre générique de l'album, et non pas une opinion que l'on pourrait avoir sur la religion. La plupart du temps lorsque l'on parle de religion, nous avons sensiblement la même opinion sur la chose. Et si nous n'étions pas d'accord avec ses textes nous en discuterions sans problème. Mais les paroles sont vraiment la partie de Andy, il y travaille énormément.

G. : La notion de Dieu est un problème si complexe que chacun devrait avoir sa propre vision des choses, enfin je crois. Chacun se crée son propre Dieu dans son univers. Je pense que dans les paroles de Andy il y a une quête personnelle qui mène inexorablement vers des solutions, voilà comme je perçois les paroles de cet album.

Tout à l'heure, vous avez utilisé les mots "Conte de fées", pensez-vous l'on ne rêve plus assez ?

A. : Je pense que l'on devrait essayer de rêver plus qu'on ne le fait aujourd'hui. La solution est de toute façon en chacun de nous. Une sorte de repli sur soi-même me semble nécessaire. Dans un rêve, tu peux être qui tu veux. Ce qui est extraordinaire car en moyenne on rêve environ 5 ans au cours d'une vie. Le piège est de se retrouver constamment dans un désir de rêve qui t'empêche de réaliser ta vie réelle, qui ne te permet pas de te rendre compte de ce qui se passe pour les gens qui t'entourent ou simplement pour toi.

Est-ce que vous pensez justement que votre musique fait rêver les gens ?

S. : J'espère !!
 G. : "You fly"

S. : Dans le refrain, les accords sont tels que l'on peut avoir l'impression de voler sur les harmonies du morceau. La première fois que je l'ai entendu de façon vraiment puissante dans le studio, j'ai vraiment cru que j'allais m'envoler, c'était véritablement comme je l'imaginai, j'adore ce morceau.

Oui, mais quand tu lis entre les lignes "You fly" (ndlr:Tu voies) peut être assimilé comme un voyage suite à une consommation de drogues ?

A. : C'est vrai, mais quand tu lis les paroles de plus près, il n'y a pas d'ambiguïté possible. Ce morceau, je l'ai écrit pour mon grand père car je suis la dernière personne qu'il ait vu avant de disparaître. Depuis des années, je voulais composer un morceau en sa mémoire, je voulais lui offrir un cadeau en retour de ce qu'il m'a donné au cours de sa vie. Lorsque je chante "You fly", je pense à lui qui est là-haut en train de me regarder. Ce morceau n'a rien à voir avec la drogue. Je crois que chacun peut trouver sa propre drogue. Chacun peut faire ce qui lui plaît et je crois que l'on a assez de drogue en chacun de nous pour nous éclater et pour "voler".

Pensez-vous être en train de réussir votre vie sur un plan personnel ?

S. : C'est difficile comme question ! (Rires)

Günter & A. : Pas encore !

S. : Je ne crois pas que nous sachions exactement à quel moment nous pourrions dire : "Voilà, j'ai réussi ma vie !" car à chaque fois que tu peux atteindre ce niveau, tu trouves toujours un nouveau but. Ceci dépend bien sûr de ce que l'on entend par réussite, dans le sens où tu peux réussir professionnellement, et gâcher ta vie de couple, je ne sais pas vraiment ce que réussir sa vie veut dire.

Et en ce qui concerne votre vie de musicien ?

S. : Si tu penses que tu as réussi en musique, il faut s'arrêter ! Ok, mais vous connaissez tout de même un certain succès...

S. : Non, le succès comme tu l'entends, c'est autre chose. Tu sais, c'est assez difficile de se rendre compte que les gens te connaissent. C'est aussi difficile de se rendre compte de toutes les choses que l'on peut générer chez le public, tout ce que le groupe dégage quand il est sur scène. Nous avons du mal à véritablement saisir ce que l'on dégage... Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les gens ont ce sentiment d'être chanceux quand ils te

rencontrent car si tu y penses un instant, c'est effrayant...

A. : Nous sommes toujours très heureux de rendre les gens heureux justement grâce à notre musique, c'est formidable. Je crois que notre musique est faite pour que les gens soient heureux et non qu'ils se posent des questions sur leur façon de vivre ou leur société. La musique est faite pour que les gens oublient un instant leurs problèmes.

S. : Je crois que là justement on peut parler de succès dans le sens où le groupe a réussi son pari faire oublier un instant les problèmes des gens et surtout les transporter pendant un instant très court, mais un moment qui existe tout de même.

En ce qui te concerne Andy, on peut dire que ta carrière de chanteur est assez conséquente, tu as joué dans plusieurs groupes importants, quels sont les ingrédients que tu retrouves en plus dans Vanden-Plas ?

L'amitié... C'est à mon avis la chose la plus importante dans un groupe, quelque soit son but. C'est pas facile d'en parler devant eux car même si nous ne sommes pas tous les jours à se congratuler il existe un lien très fort entre nous tous et je crois que je pourrais beaucoup pour chacun des membres du groupe s'ils avaient besoin de moi. Nous passons tellement de temps ensemble qu'il est nécessaire de s'apprécier, tout est question de feeling. Vanden Plas est un feeling.



ROACHFORD

Le point commun entre Ricky Martin et Keziah Jones ? Ils étaient tous les deux présents à l'un des premiers showcases de Andrew Roachford, ce soir-là à Hanover Grand, dans un London effervescent par un carnaval en pleine préparation, et pas encore ébranlé par les dernières nouvelles. Une petite heure pour présenter son nouvel album "Feel" devant tout le show-biz briton et européen aura suffi à Roachford-le groupe pour laisser pantois les fans, et laisser les autres déroutés et moins catégoriques. Impérial, cynique, pas toujours sûr de lui non plus, le maître de la cérémonie a prouvé que sa pop-soul louchant parfois du côté des 80's pouvait sans honte faire face à une bass'n'drum generation au meilleur de sa forme. Le lendemain c'est dans sa chambre d'hôtel et autour d'une coupe de champagne que nous avons pu aborder, dans une ambiance plus intimiste et sereine, les sujets qui tiennent à coeur à Andrew. Avec réalisme, passion et une grande sensibilité.

par Xavier Fantoli

C'est quoi, "the way that you feel" ?

Hé hé !... Là tout de suite ? Mort de fatigue !!! Comment je me sens, voyons... En contact avec mes émotions, et tant que je ressens quelque chose, super, tout va bien. Dans mes chansons, c'est plus dur à exprimer, avant qu'il ne soit trop tard. Je suis capable d'exprimer des choses fantastiques avec la musique, c'est beaucoup plus dur avec uniquement les paroles. Les textes m'ennuient parfois.

Est-ce que parfois les textes représentent une barrière qui t'empêche d'exprimer vraiment ces sentiments ?

Hmmm, des fois il y a des mots qui expriment ce que je ressens, mais c'est pas facile de se dire je vais parler de tel ou tel sentiment, tu ne peux simplement pas prévoir ces choses-là, ça vient ou ça vient pas (il se met à chanter "yeah baby i loooooove ya..."). Ça vient sûrement de mon héritage antillais. C'est assez général, mais les antillais, les hommes surtout ne disent jamais ces choses-là, "je t'aime". Tout le monde le dit ici, "wow,

i love you man !", mais pas là-bas. Pourtant tout le monde, les Noirs surtout, chantent ces mots... (long silence) Parce que c'est là, c'est des sentiments qui existent. Et je suis content d'avoir appelé ce disque "Feel", parce que c'est tout ce qui compte pour moi. Que ce soit dans une relation amoureuse ou dans la musique, s'il n'y a pas de sentiments, forts, profonds, alors tout ça n'est rien. C'est ma force.

Est-ce que ces émotions étaient aussi forte pour tes trois albums précédents ?

Je crois que je ressens les choses de façon plus profonde maintenant, et c'est normal, tu mûris avec l'âge. Quand tu es jeune tu passes tellement de temps à faire semblant, à te faire passer pour ce que tu n'es pas. Avec le temps tu apprends à te connaître, à respirer vraiment, et tu deviens qui tu es réellement.

As-tu atteint ce niveau de maturité ?

Oui. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Je suis très content de ce nouvel

"Mais on ne devrait pas avoir BESOIN des autres. On peut avoir besoin d'ÊTRE avec quelqu'un, mais pas BESOIN d'eux. Dès que tu as besoin des autres, alors les problèmes vont suivre".

album, c'est de loin mon préféré. Tout le monde dit ça, mais je le pense vraiment. Il exprime vraiment tout. Mais c'est surtout un album sur l'amour, pas des chansons guimauves à la Barry White. C'est plus sur les relations entre les gens, c'est pas du tout du "Hey baby...", c'est nettement plus adulte.

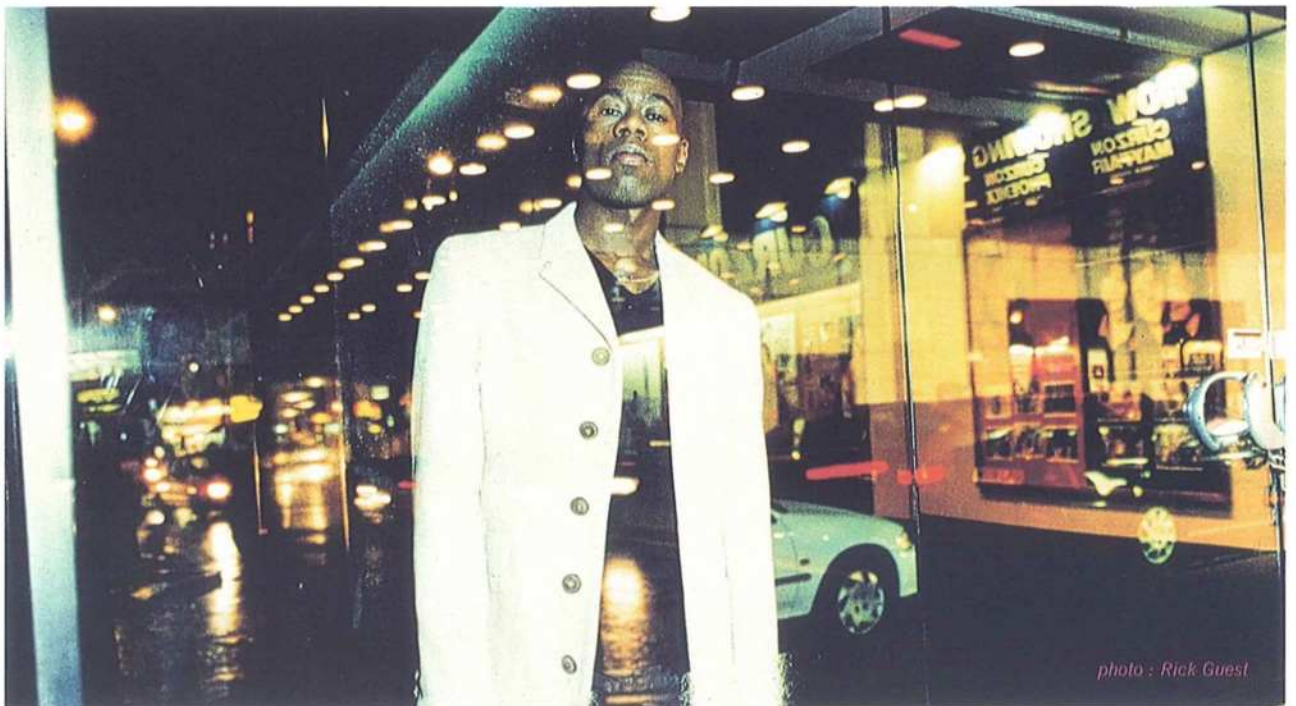


photo : Rick Guest



photo : Rick Guest



photo : Rick Guest

Dans tes paroles il y a un curieux sentiment de perte, quelque chose de romantique et passionné, mais surtout triste... C'est très paradoxal parce que tu n'as pas l'air si désespéré ?

(rires) Oui, c'est vrai, et c'est très paradoxal, mais je ne peux pas vraiment expliqué ça. Je suis un vrai paradoxe ambulante. Je suis quelqu'un d'extrêmement indépendant, mais j'ai l'idée de la relation parfaite avec quelqu'un. Il y a eu des moments où j'ai été heureux, mais je ne peux pas m'investir dans une relation pour l'instant, c'est vraiment bizarre, et j'ai du mal à me l'expliquer. Tu vois par exemple si je vais au cinéma, voir un film très romantique, je ne pourrai jamais me mettre dans la peau du héros. Et pourtant je ressens

certaines de ces choses. C'est un peu comme si il y avait deux personnes dans la même peau, et celui qui écrit les chansons n'est pas le même que celui qui vit sa vie de tous les jours. Et crois-le ou pas, mais cette personne c'est moi. Et je ne peux pas dire, tiens, je vais faire cette chanson, parce que pour moi la musique est quelque chose de beaucoup plus profond que ça. À part une chanson, "Naked without you", je n'ai pas écrit les paroles de celle-ci, et jamais je n'écrirais de telles paroles.

Pourquoi ?

J'écrirais "I don't want to lose you", mais jamais je n'écrirais "si tu pars, je suis fini". Parce que tout simplement je ne crois pas à ça. Quand tu es avec quelqu'un c'est très bien, tu passes des moments vraiment bien. C'est le meilleur des sentiments. Mais on ne devrait pas avoir BESOIN des autres. On peut avoir besoin d'être avec quelqu'un, mais pas besoin d'eux. Dès que tu as besoin des autres, alors les problèmes vont suivre.

Revenons à cette impression de perte dans tes textes...

En fait je ne sais pas, man, il va falloir demander ça à mon psy ! Je suppose qu'il y a quelque chose de sombre dans ma psyché, quelque chose que j'aime contempler, même si c'est sombre et triste, j'aime y faire face, et en parler, chanter. La perte de l'autre me sensibilise beaucoup. Les gens que je rencontre, les situations, c'est comme si je vivais un peu de tout ça, et que je perdais autant...

Est-ce que tu réécoutes tes anciens disques ?

Certaines chansons, oui, mais pas tout l'album. Je prends beaucoup de temps pour faire un album, mais après je m'en détache un peu. Et si je les réécoutais en entier il y aurait beaucoup trop de choses à critiquer.

Tu te reconnais encore dans ces disques ? Ou dans certains titres, comme "Get ready", par exemple ?

"... dans une relation amoureuse si tu laisses aller ton ego, alors tout ce qui est important n'est plus tant ce dont tu as besoin ou ce que tu veux, toute l'importance vient dans l'admiration que tu as pour cette personne."

C'est rigolo, parce que quand je réécoute ces vieilles chansons, c'est vraiment étrange, j'ai l'impression d'entendre une autre personne, et pourtant c'est bien moi ! Et je me rends compte qu'il y a des choses que je ne voyais pas à l'époque, et que je vois maintenant. Et je peux en fait voir mes limites sur la vision de la vie, du monde... Ce n'est pas que j'avais une vision étroite des choses, mais mes perspectives étaient plus réduites alors... Il y a quelques jours j'ai revu "Get ready" à la télé, et c'était marrant, parce que même la voix était différente... Mais le message fondamental est toujours le même, je crois toujours en l'Amour, à plus d'un titre. Et la chanson a toujours la même intensité, j'en suis heureux. Il n'y a rien qui me déçoit dans ce sens, quand j'écoute des anciens titres, il n'y a aucun qui soit devenu triste et froid, et c'est ma force, les sentiments, l'émotion... Il ne faut pas oublier non plus que la majorité des anciennes chansons datent de 91, 92, et tout ce qu'on peut écouter de ces années-là sonne un peu bizarre. Bizarre parce que ça a été fait à une autre époque, avec une énergie différente. Et quelle que soit l'énergie qui ait été déployée là, "Feel" est un album beaucoup plus pertinent, beaucoup plus significatif. De plus je crois que Roachford est beaucoup plus significatif maintenant, parce que les gens deviennent de plus en plus éveillés spirituellement, et beaucoup plus à même de faire face à certains problèmes, ou au moins à certains aspects de la vie. Beaucoup ne disent plus "oh je ne veux pas écouter ça, c'est trop triste !", c'est pas triste, c'est la vie, point. Si j'écris une chanson sur l'insécurité, c'est ce que j'ai fait, d'ailleurs, je m'en voudrais, en tant qu'artiste, de ne pas parler de ce sujet. Parce que l'insécurité, elle est partout. Partout, c'est écrit sur tous les murs, c'est partout, et en tant qu'artiste, traverser la vie et ne pas en parler, il faudrait être aveugle et sourd... et encore...

Oui, mais l'insécurité n'est pas un sujet neuf, tu aurais très bien pu l'aborder il y a 6 ou 7 ans sur un album précédent, alors est-ce qu'en parler maintenant représente la vraie évolution du groupe ?

Ah ça c'est une question intéressante, tu vois clair, je peux sentir ça... Oui, ça c'est une vraie évolution, je pense pas que j'aurais pu écrire sur ce sujet aussi bien que maintenant, parce qu'avant d'écrire cette chanson je me suis posé le problème, et de cette façon j'ai pu m'élever au-dessus du problème pour essayer d'y voir plus clair, pour avoir un peu plus de recul... L'expérience aussi, de ces 5 ou 7 dernières années m'a fait mûrir, m'a fait changer certaines de mes perspectives, et ça m'a fait du bien, parce que maintenant je me dis que ça en valait la peine... Et même si j'ai fait l'expérience de la perte, même si j'ai perdu de la substance, on

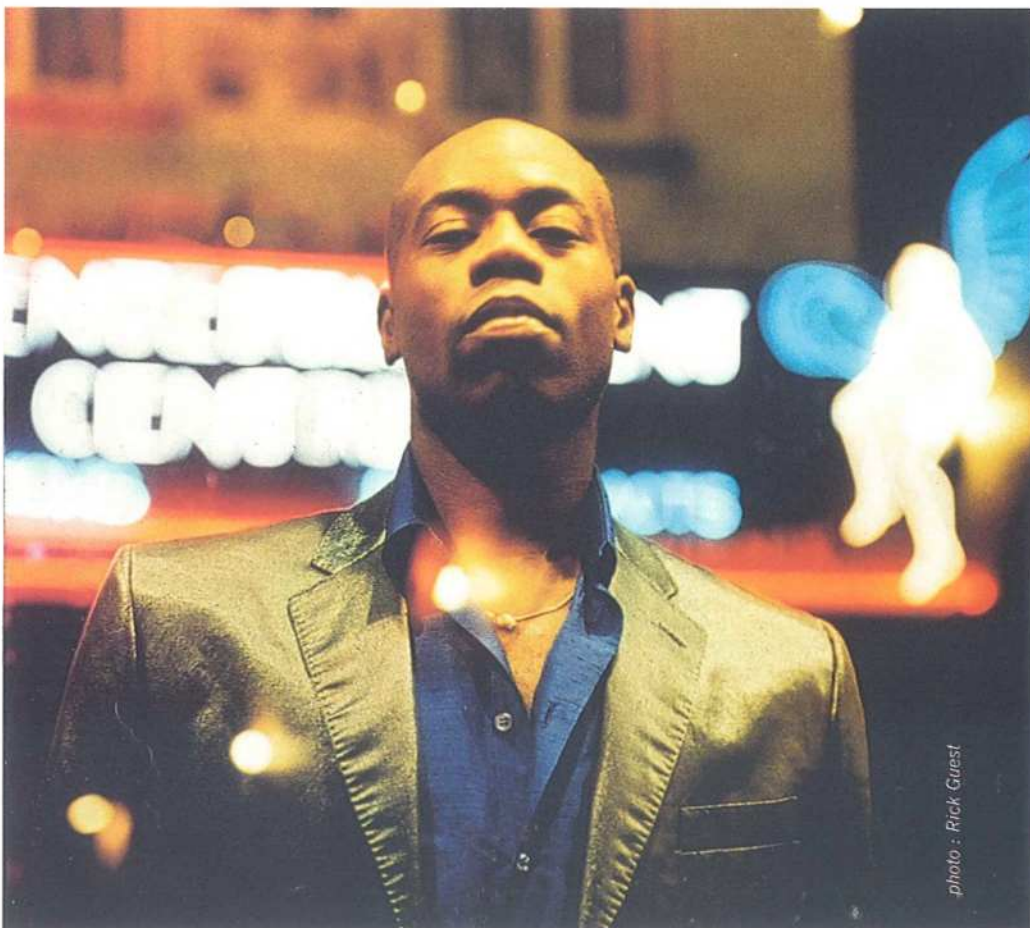


photo : Rick Guest

"Quand on me demande pourquoi je ne fais pas de politique, je réponds que quand j'écris une chanson sur les relations entre deux personnes, c'est exactement la même chose qui se passe entre deux pays, mais à une échelle différente."

peut pourtant se rapporter à la perte, on peut faire confiance à l'autre. Tu sais pendant un moment je n'ai pas travaillé à cause de ce problème de communication, à cause du problème de l'ego... Et ça, ça arrive plus souvent que les contes de fées Hollywoodiens à la "Hé baby, on a passé la nuit ensemble, et tout est parfait". Et c'est cette contemplation de l'ego, cette paranoïa, "oh, elle voit sûrement quelqu'un d'autre", qui m'a donné envie d'écrire des chansons.

Mais quel est le lien entre cette sensation d'insécurité et les sentiments...

Le lien c'est l'ego. Si tu laisses aller ton ego, alors il n'y a pas de raison d'être anxieux. Et dans une relation amoureuse si tu laisses aller ton ego, alors tout ce qui est important n'est plus tant ce dont tu as besoin ou ce que tu veux, tout l'importance tient dans l'admiration que tu as pour cette personne. Et ce n'est pas facile d'arriver à ce niveau de conscience. J'ai connu cette situation... Il y a des gens, des femmes, surtout... mais que l'on ait été ensemble n'a pas d'importance, il y avait cette admiration, admiration mutuelle, ça s'appelle "unconditional love", l'amour sans condition. Je me dispute souvent avec ceux qui me disent que ça n'existe pas. Mais ça existe si tu le portes déjà en toi. L'insécurité est aussi en nous, et c'est ça qui bousille une relation. À quoi ça sert et comment tu peux aimer quelqu'un pour des conditions, tout simplement parce que tu veux être avec quelqu'un, n'importe qui, parce que tu as des problèmes ? Parce que tu as besoin de quelqu'un ? Voilà pourquoi je me bats, l'amour sans condition... Le vrai problème est quand tu arrives à ce niveau où tu peux aimer quelqu'un sans condition, l'as plus besoin de quelqu'un, et tu donnes l'impression de quelqu'un de froid, on a l'impression qu'émotionnellement tu es mort, mais tes émotions ne sont pas mortes, tu as énormément d'amour en toi, mais tu ne joues plus de jeu, tu n'as plus de besoins...

On peut alors parler de l'écriture et de la musique comme d'une thérapie, non ?

Oui, et pas seulement en ce qui concerne la vie de tous les jours avec quelqu'un ; à un niveau physique aussi, le simple fait de jouer a des vertus thérapeutiques. Et à un autre niveau, créer des notes, des mélodies est aussi une thérapie. Pas que pour moi, pour n'importe quel artiste, la création est un bon feeling, ça t'aide à rester jeune. Et en ce qui me concerne mes propres chansons m'ont tellement appris, ça fait parti du paradoxe. C'est que mes propres chansons m'aient appris autant sur moi. Et c'est ce qui se passe, tu t'investis tellement dans l'écriture des chansons que ça te vampirise, ça aspire une partie de ta connaissance cachée qui ne se révèle qu'ensuite. Quand je réécoute des

chansons, plus tard, je me dis, oui, c'est ça ! Pas tout le temps, des fois j'aurais pu faire mieux, je sais que j'aurais pu dire les mêmes choses mais mieux que ça. Par exemple il y a une chanson sur cet album qui s'appelle "Some day", mais la première version de cette chanson était très différente, beaucoup plus sombre et froide. Mais je ne voulais pas qu'elle soit sombre et froide. Je voulais que ça soit une chanson sur l'amour et sur la compassion, que les gens commencent à analyser leur façon d'être, surtout avec les femmes... Tu sais je crois au karma, et si comme beaucoup de mecs tu ne fais qu'allumer toutes les filles qui passent, tes sentiments meurent. C'est très dur, et simplement le fait d'avoir eu des problèmes avec sa mère fait que plus tard tu hais les femmes... Et des fois je me dis que grâce à mes chansons je peux aider ces gens à voir plus clair ce genre de choses, de prendre conscience d'une façon plus chaleureuse. Et tu vois au début dans "Some day", les paroles étaient plutôt triste, you know, "Some day love's gonna hurt you some day...", tout le monde autour de moi me disait que c'était sinistre, mais je ne voulais pas que mes paroles soient comprises dans ce sens, moi je voulais seulement dire qu'un jour tu allais avoir besoin de ce que tu as toujours repoussé, refusé. Et je ne voulais pas le dire d'une façon froide et sans émotion, mais quand j'écoute la chanson, je me dis, ouais, c'est pas si gai que ça !... C'est plutôt dur et brutal...

Tu es un personnage très paradoxal, j'ai vu la vidéo de "The way I feel", et c'est rempli de symboles et de paradoxes, le clip commence en intérieur, avec des couleurs très froides, et il se termine en extérieur, avec des couleurs chaudes, on passe d'une ambiance claustrophobe quand tu es entre ces quatre murs, à une sensation de liberté quand tu cours dans les champs de Cuba... Dans cette vidéo, est-ce que le papillon prisonnier dans son bocal, c'est un peu toi que tu voulais symboliser ?

On l'est tous d'une façon ou d'une autre. Le but de cette vidéo était de montrer une histoire d'amour qui se termine. Et quand la fille sort de la pièce et que je lui cours après... mais on peut aussi comprendre que tout ceci est une projection de ma pensée, et que tout ceci se passe dans ma tête uniquement ; et je cours, on pourrait croire que je lui cours après, mais en fait je ne fait que courir, simplement. Et je me suis dit, ouais, c'est fantastique, cette sensation de courir et de se sentir libre, et quand je cours dans ce champs, ça a quelque chose de libérateur, et voilà tout le paradoxe, ou la contradiction, le mot importe peu... Cette vidéo n'est pas seulement l'histoire d'un homme et d'une femme, il y a quelque chose d'autre qui plane au-dessus de ça. Il y a toujours quelque chose au-dessus de tout ça. Cer-

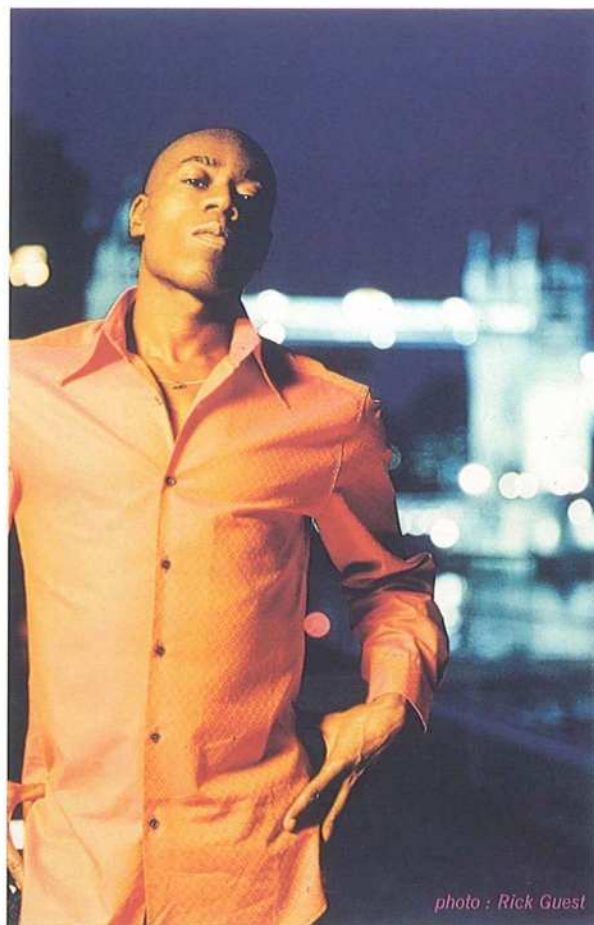


photo : Rick Guest

taines choses importantes provoquent toujours des conséquences encore plus importantes. Ce qui arrive sur niveau de vie a toujours son pendant sur un autre niveau plus important. Tout est proportionnel, c'est ça que je veux dire, tout fonctionne de la même façon. Quand on me demande pourquoi je ne fais pas de politique, je réponds que quand j'écris une chanson sur les relations entre deux personnes, c'est exactement la même chose qui se passe entre deux pays, mais au niveau au-dessus. Il s'agit tout le temps des mêmes problèmes d'avidité et d'ego, c'est la même chose, mais à une échelle différente. Fondamentalement ce sont les mêmes rapports de force. C'est la nature humaine...

Est-ce que cet album t'apporte une certaine idée de la liberté ?

Oui. Chaque chanson m'apporte, ou m'a apporté une certaine liberté. C'est à chaque fois une petite parcelle de liberté qui me fait respirer, qui m'apporte un peu d'air frais à chaque fois...



ROACHFORD

«Feel»

(COLUMBIA / SONY) 415



À la première écoute, on se dit, ouais, ça marchera pas, ça sonne trop année 80, on dirait du Commodores, du Keziah Jones, du Prince, bla bla bla... Oui mais du Prince à l'époque où il faisait bien les choses, et des choses bien. Et puis, petit à petit, mais finalement plus vite que l'on aurait pu croire, on se laisse très vite pénétrer par les onze titres de «Feel», le quatrième album du groupe. À l'heure où tout le monde essaie d'être à la mode, Roachford, lui, il persiste dans SON style propre, et distille des petites merveilles de groove subtil et de soul raffinée à la sauce pop. C'est un peu de tout ça, Roachford, c'est sa fusion à lui. Rythmes cool, chansons d'Amour, mais pas à la Barry White comme il le dit lui-même. Les textes ? Introspections, thérapies d'un homme normal (?) à la recherche de la compréhension des si difficiles rapports humains. Bref une oeuvre efficace, intelligente, pas révolutionnaire, mais étrangement sensuelle, une chronique des sentiments au milieu du monde moderne, comme si c'était anachronique...

Xavier Fantoli

CD REVIEW

CD REVIEWS, EXPRESSO, FLASHBACK

Le tour de l'actualité discographique

15 pages de chroniques de disques

IMAGES ET SHOPPING

2 pages nouveautés vidéos et bouquins

0/5

A éviter

1/5

Très moyen

2/5

Intéressant

3/5

Bon

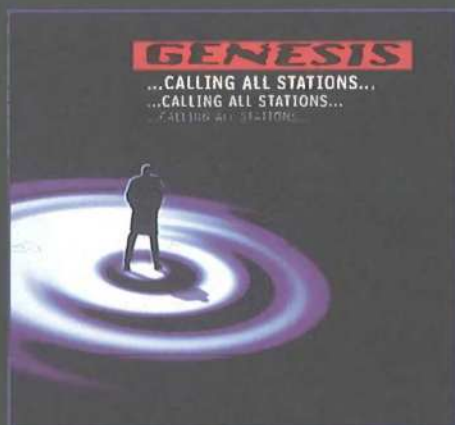
4/5

Très bon

5/5

Indispensable

LE DISQUE DU MOIS



GENESIS

"Calling All Stations"

(Virgin) - 5/5

Et voilà donc Ray Wilson, jeune homme de 28 printemps fraîchement débarqué dans le vaisseau trentenaire. Même si l'ex-chanteur de Stills n'a collaboré qu'aux paroles -et encore, juste pour une poignée de morceaux, c'est

bien de sa personnalité, de cette voix grave-épillée, infiniment plus proche du Peter Gabriel de «So» que de celui de «Foxtrot», que jaillit l'eau de jeunesse venue à temps rafraîchir notre vénérable et vénérée genèse. Car les mélodies de «Calling All Stations», la texture de cette musique éminemment plus sombre, plus dense, plus étoffée que celle des deux précédents albums-studio, viennent d'abord d'une claire volonté de tirer au mieux partie de ce filet de voix somptueux et dont les vertus dépassent d'ailleurs de loin les évidents parallèles qu'il suggère. Du coup, voici ce bon vieux Genesis revenu, 16 ans après «Abacab», à des audaces de jeune premier, par exemple au détour de ce «One man's fool» tarabiscoté, avec son final déjanté et sa trame mélodique à plusieurs vitesses. Bien sûr, le groupe reste toujours fidèle aux plaisirs immédiats et signe au moins deux tubes avec le coloré «Congo» et le très dansant «Small talk». «Shipwrecked»,

«If that's what you need» et ce petit joyau de «Not about us» complètent la belle série de chansons toutes simples aux mélodies suaves dont Genesis a depuis longtemps le secret. Mais on échappe heureusement cette fois-ci au miel FM enrobant les dernières rengaines tubesques de l'ère Collins. Pourtant, c'est avant tout des longs morceaux plus ambitieux - l'album en compte quatre oscillant autour de huit minutes- que vient réellement la bonne surprise. C'est que ledit carré d'as n'a plus, loin s'en faut, l'aspect paresseux du récent «Fading lights», simple exercice de style nonchalant surtout destiné à faire plaisir aux vieux nostalgiques à moindre frais. Cette fois, les pères Banks et Rutherford ont su utiliser intelligemment le passé du groupe pour mieux le bousculer, le transformer, bref le renouveler. Joli tour de force qui nous vaut de vrais et beaux moments d'émotions : ce «Alien afternoon» qui se fait d'abord malicieux avant un inattendu final aérien, le puissant «There must be some other way» et enfin le fiévreux «Dividing line», avec ce rythme en contrepoint où l'on découvre en Nir Z., nouveau batteur, comme un... Collins au mieux de sa forme ! Le souffle de la nostalgie traverse juste le splendide «Uncertain weather», renouant avec cette pénétrante mélancolie banksienne que l'on croyait perdue à jamais. Quant à la chanson-titre, «Calling all stations», rythme de fer et mélodie vertigineuse, elle s'impose déjà comme un classique en puissance, et quelle puissance mes aïeux ! Voilà comment le quinzième album-studio de Genesis finit par délivrer, entre tradition renouvelée et vigueur retrouvée, toute sa décapante fraîcheur. Trente ans déjà que ce singulier groupe prolonge l'histoire de sa perpétuelle genèse...

Frederic Delage





RAMMSTEIN

«Sehnsucht»

(XIII Bis Records) - 5/5

C'est coup sur coup que Rammstein inonde le paysage musical français de son techno dance métal. La sortie de «Sehnsucht» suit de quelques mois son premier album «Herzeleid» paru pourtant il y a près de deux ans en Allemagne. Le cap difficile et décisif du deuxième album ne semble pour autant pas mettre plus de pression que ça sur les épaules d'un groupe apparemment bien décidé à poser les fondations d'un métal nouveau, mélange d'étonnant (?) et trait d'union entre un passé musical sombre et apocalyptique genre électro dark wave à la Das Ich, où toute la colère d'un peuple est magnifiée tant par des textes à la rigueur toute teutonne, que par la musique. Chant en allemand, qui dérange et interpelle. Intelligence des compositeurs : l'humanité renaît, bizarre, derrière des rythmes et des mélodies indus post-apocalyptiques, largement inspirées des maîtres, dont Killing Joke («Bestrafe mich»). Intelligence et humanité. Un soupçon, une lueur d'espoir ? Pourtant, à la première écoute, rien n'est moins sûr. Les machines, samples et autres séquences ont la part belle, mais ne dépassent pas leur rôle. Chez Rammstein, on use, on n'abuse pas. Pas question ici de démonstration, que ce soit technique, émotionnelle ou encore mécanique. Tout sert la chanson. Plus encore. Derrière la chanson, et derrière les influences évidentes (Joy Division, Sisters of Mercy, Das Ich, Killing Joke...) se lit la trame d'un message. L'humanité dans sa projection la plus bestiale, et la plus moderne. Paradoxe de six musiciens. La pochette, saisissante, montre leur réalité, leur vision du «sous les pavés, la plage». Enfin là, ça serait plutôt «sous la torture masochiste, la plage». La délivrance au prix de la souffrance. Intelligence, humanité, souffrance, liberté ? Musicalement, si les quatre derniers de l'album ne parviennent pas à atteindre le niveau de «Du Hast», ou «Engel», il faut quand même avouer que là, la barre a été placée haut, très haut. De telle sorte que «Sehnsucht» peut sans mal être considéré comme l'un des meilleurs albums de l'année.

Xavier Fantoli



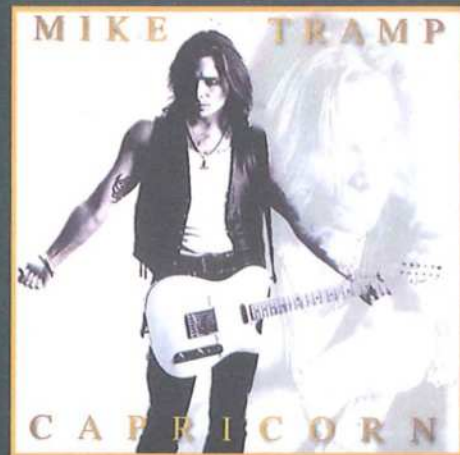
IQ

«Subterranea»

(GEP/MSI) - 5/5

Comment ne pas être dithyrambique après avoir écouté ce pavé monstrueux que vient de nous sortir IQ ? Car les Anglais, non content de se risquer à publier un double CD studio (!), continuent d'œuvrer dans un progressif hérité des années 70. IQ est un groupe qui déborde de talent, un groupe qui ne se complait pas dans la démonstration technique inutile et rébarbative. Non, IQ est l'un des rares groupes progressifs qui aient une âme. Un groupe qui vient de pondre son «Lamb Lies Down On Broadway», son «Close To The Edge», son «Misplaced Childhood». Le point commun avec ces chefs-d'œuvre ? Une maîtrise totale de l'ambition affichée, un sens aigu de la composition et un résultat qui confine à la perfection. IQ a su ainsi transcender ses influences, se débarrasser de quelques tics envahissants et proposer un rock mélodique remarquable. «Subterranea», concept-album frôlant les 100 minutes (!), alterne morceaux de bravoure («Sleepless incidental», «Fail-safe»,...) et plages de transition, plus courtes, presque minimalistes (le sublime «Speak my name»). Le progressif d'IQ se veut mouvementé, affichant un sens de la mélodie à la limite de la pop et des constructions ambitieuses. L'alchimie idéale entre une évidence mélodique et des constructions complexes. A cet égard, le morceau «Subterranea» est un sommet, certainement la meilleure chanson jamais composée par ce groupe singulier. Ajoutons à ce tableau déjà fort élogieux une interprétation sans faille (la basse de John Jowitt est impressionnante) et la voix si particulière de Peter Nicholls, chanteur à la sensibilité à fleur de peau. Non, le mot chef-d'œuvre n'est pas trop fort. «Subterranea» est certainement L'ALBUM de rock progressif des années 90. Ni plus ni moins...

Thierry Busson



MIKE TRAMP

«Capricorn»

(CNR/Arcade) - 5/5

Cet album est incontestablement celui de la consécration pour un artiste hors pair. Hors pair dans le sens où il a toujours été l'un des rares à tirer son épingle du jeu à l'époque où le Hard-Fm était encore à la mode. Personne à part Mike Tramp n'a été capable de se remettre en question et de se lancer dans des aventures musicales en lesquelles il croyait dur comme fer. Où sont aujourd'hui les Danger Danger et autres blondins décolorés que l'on surnommait communément «les nouveaux crooners de la Côte Ouest» ? Freak Of Nature, son deuxième groupe, fut loin d'être un échec comme certains ont pu le penser. Deux albums excellents qui conduisent indubitablement vers le succès du premier album solo de Mike Tramp. Comment peut-on expliquer qu'une mini-machination fut également mise en place pour détruire la dernière production de White Lion, «Mane Attraction», qui sonna immédiatement l'arrêt de mort de ce groupe mythique ? Il est incontestable que les choses n'ont pas toujours été roses pour Mike Tramp. Aujourd'hui qu'il a pris son destin en main, «Capricorn» s'avère être l'album d'un artiste qui frise la quarantaine et pour qui il n'y a plus de temps à perdre. Il nous distille ici un rock'n'roll des plus efficaces aux légères sonorités Rolling Stones (surtout pour «If I live tomorrow»), basé sur des rythmiques en béton le tout survolé par LA voix du Hard-FM. Impossible de s'y tromper. Des titres comme «Heart of every woman» ou encore «Have you ever» nous replacent dans le contexte de la ballade «grande classe» et jamais languoureuse. Pourquoi aller chercher ailleurs, Mike Tramp est un grand artiste, qui a conservé toute sa classe au fil des années. Personne n'a plus le droit de se liguer contre lui comme les médias ont pu le faire contre White Lion. «Capricorn» est un album personnel, raffiné, le genre de galette que l'on était en droit d'attendre d'un musicien aussi doué que Mike Tramp. Vivement la tournée !

Yves Balandret





DREAM THEATER
«Fallen Into Infinity»
(East West) - 5/5

Idolâtrée ou détestée à cause de sa complexité musicale, la bande à James La Brie revient sur le devant de la scène avec un album superbe tant au niveau des compositions que de l'ambiance que celles-ci dégagent. Qualifiée de musique élitiste par le grand public, de géniale par la plupart des musiciens avides de technique, l'oeuvre de Dream Theater prend un nouvel élan et va clouer le bec de tous ceux qui n'ont jamais cru en l'énorme valeur d'un album comme «Awake». «Fallen Into Infinity» comporte des moments extraordinaires comme le superbe «You not me» ou le très cool «Hollow Years» où James La Brie utilise des intonations de voix que l'on n'avait pas l'habitude de lui connaître. La période metal du groupe est mise de côté au profit d'un hard plus progressif qui tendrait vers un Rush des meilleurs moments. MONUMENTAL !

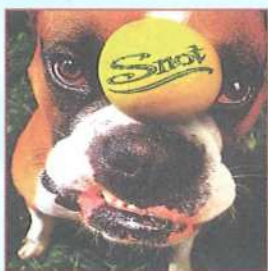
Yves Balandret



THE BLUES BROTHERS
«Live From Chicago's
Blues House»
(Edel/Sony) - 3/5

Afin de fêter l'ouverture, à Chicago, du club «House Of Blues», les Blues Brothers se reformèrent pour un concert prompt à botter le derrière d'un public ravi. Dans le rôle des deux «men in black» de service, on retrouve évidemment Dan Aykroyd (Elwood Blues), assisté cette fois-ci du propre frère de John Belushi, Jim alias Brother Zee Blues. Aidés de la formation originale (celle du film éponyme), nos deux lascars et leurs célèbres lunettes noires, balancent une ribambelle de classiques du rhythm'n'blues («Sweet home Chicago», «Green onions», «All my money back») ainsi qu'une belle version du «Viva Las Vegas» emprunté au King. Même si les deux frères Blues ne chantent plus toujours très juste, le plaisir de les entendre à nouveau est bien réel. De toute façon, une bonne dose de blues, ça ne fait jamais de mal !

Christian André



SHOT
«Get Some»
(Geffen) - 5/5

Cet album est sans aucun doute la meilleure surprise au niveau hard-core-fusion sur notre bonne vieille planète Terre, preuve que la «Fusion», terme ô combien torturé, a toujours de beaux jours devant elle si tant est que l'on croie encore aux mélanges des styles et surtout pas n'importe lesquels. La production est parfaite et tout est à sa place. Les guitares sont énormes et la voix impeccablement puissante. Partis de rien du tout, ces jeunes garçons réussissent le pari culotté de botter le cul de ceux qui croient encore que le Hardcore n'a plus lieu d'être. Rythmes lourds et sulfureux, ambiances malsaines et pesantes, textes culottés et de bonne humeur, qui ne s'aventurent jamais dans un climat revendicateur, à la démagogie ridicule. Snot, c'est la joie de faire la fête entre potes, et «Fuck the rest if they're not happy with that !»

Yves Balandret



THE FLOWER KINGS
«Stardust We Are»
(Foxtrot / MSI) - 5/5

Déjà auteur de trois albums de haute volée, ce groupe phare de la scène prog scandinave nous bombarde aujourd'hui d'un nouveau double skeud largement à la hauteur de nos espérances. Jamais à court d'inspiration ni d'enthousiasme, les «rois à la fleur» s'y livrent en effet deux heures durant à un exercice de haute voltige symphonique tout bonnement jubilatoire. Conjuguant l'héritage des grands maîtres à rêver des seventies (Yes, King Crimson,...) avec une fraîcheur et un sens du délire réjouissants (le décapant «Ghost of the red cloud»), la bande de l'excellent gratteux Roine Stolt se fait l'apôtre d'un progressif coloré, généreux et enthousiaste. Aussi à l'aise dans les morceaux cartonnés calibrés FM (les classiques «Compassion» et «Different people») que dans les longues épopées homériques, le combo signe là un album magistral qui risque fort d'en scotcher plus d'un au plafond...

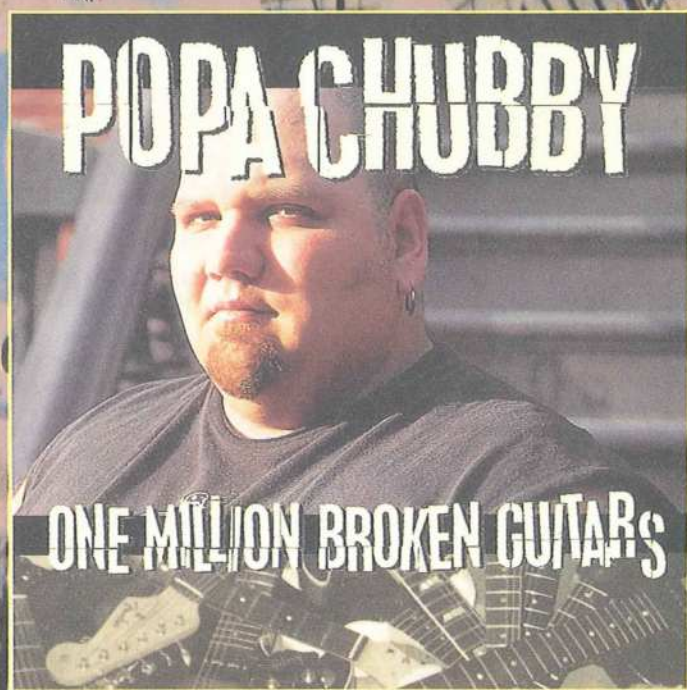
Bertrand Pourcheron

Dixiefrog

ET
PRÉSENTENT

MSI
Distribution

POPA CHUBBY ONE MILLION BROKEN GUITARS



Nouvel album studio
Sortie nationale
le 1er octobre 1997

Distribution exclusive MSI

TÉL: 05 53 20 37 30 • FAX: 05 53 20 37 31
43, AVENUE RENÉ CASSIN 47200 MARMANDE

Service VPC: Shop 33

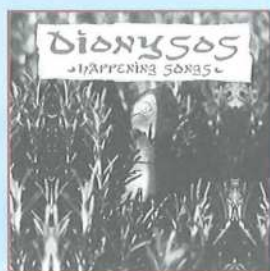
TÉL: 05 56 77 58 57 • FAX: 05 56 77 75 13



THE FIREWORKS
«The Fireworks»
 (MSI) - 3/5

Prenez cinq musiciens anglais nostalgiques des seventies, enfermez tout ce joli monde dans une idyllique ferme studio au cœur du Leicestershire, laissez mijoter à feu doux durant près d'un an et demi et vous obtiendrez ce goûteux album de rock symphonique à l'ancienne. Bon, trêve de digressions pseudo-culinaires à la Maîté (non, pitié, pas les couilles au presse-purée !!!). Venons-en plutôt à l'essentiel. Formés sous la houlette du guitariste Danny Chang (ex-Quintessence) et du bassiste Doug Sinclair (ex-Steve Hackett Live Band), les Fireworks nous servent ici une succession de compos joliment torchées qui évoquent tour à tour Genesis, VGGG (le sax pervers de «Ballon») ou Jethro Tull. Loin d'un simple clonage de série Z, l'ensemble verse avant tout dans l'hommage sincère et désintéressé et possède un pouvoir de séduction bien réel. A découvrir...

Bertrand Pourcheron



DIONYSOS
«Happening Songs»
 (Nova Express/ WMD) - 4/5

Dionysos est le cas typique du groupe qui sort un premier album loin du battage médiatique, alors que «Happening Songs» mériterait les louanges de la presse. Pour résumer, cet album est un joyeux foutoir. Dionysos s'amuse à tordre et à détordre, à bidouiller les sons, à réinventer une musique légère faite de collages, d'arrangements bizarres. Mais attention, là où la démarche pourrait s'avérer inaudible ou chiant au nom d'un soit disant parti-pris pour l'avant-garde, Dionysos parvient au contraire à créer de vraies chansonnettes agréables à l'oreille. Avec trois fois rien, entre un gros riff distordu et une perceuse, une basse à archet, une guitare acoustique, des bruits ou une voix modifiée par le téléphone, Dionysos manipule les sons, joue avec la musique et finalement propose un album où le bordel se justifie au nom de la cohérence sonore. Incroyable non ?

Berth



OASIS
«Be Here Now»
 (Small/Sony) - 3/5

Bon, c'est le troisième album d'Oasis. On s'attendait à un événement sans précédent. Bâtirait-on la réputation d'un groupe sur le comportement de certains de leurs membres ? A tel point qu'on en oublierait presque la qualité musicale, car c'est bien là le seul paramètre retenu pour faire un bon disque. Il faut vraiment plusieurs écoutes pour s'impliquer à fond dans le jeu de guitares superposées, véritable mur de son. «Magic pie» avec sa prose psychédélique arrive à temps pour nous laisser respirer. Le véritable changement s'opère avec «Fade in out», guitares acoustiques et vocaux mixés avec talent. Le titre surprend, révélant une nouvelle facette du groupe. Beaucoup de morceaux longs, très longs, comme le temps passé en studio. A une certaine époque, passer de longs mois à Abbey Road, cela correspondait à un résultat fabuleux. Désormais, on en est hélas bien loin.

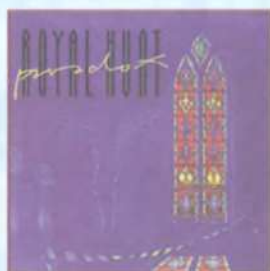
Pascal Vernier



NEIL YOUNG
«Year Of The Horse»
 (Reprise / WEA) - 4/5

Neil Young est vraiment un musicien à part. Non content d'être respecté par l'ensemble de la presse internationale et d'être adoré par le public, il poursuit sa carrière en ne délivrant que des albums essentiels. Depuis au moins «Ragged Glory», le Canadien n'a pas commis le moindre faux-pas. La livraison millésimée 97 est cette fois-ci un double album live avec le Crazy Horse, témoignage incandescent de la tournée «Broken Arrow». Outre des titres tirés des derniers albums («Big time», «Slipaway...»), Neil Young a ressorti quelques vieilleries étonnantes telles que l'excellent «When you're lonely heart breaks», «Sedan delivery» (issu de «Zuma»), «When you dance» (déjà présent sur le «Live Rust») ou les intemporels «Mr Soul» et «Pocahontas», dans des versions forcément différentes de celles du «Unplugged». Au final, Neil Young signe à nouveau un album incontournable. Un de plus !

Thierry Busson



ROYAL HUNT
«Paradox»
 (Fair Play/Arcade) - 4/5

L'exercice live lancé il y a peu avait ouvert toutes grandes les portes de la renommée à Royal Hunt. Ce groupe danois nous projette à la figure son nouvel et tout simplement meilleur album depuis «Land Of Broken Hearts» en 92. Pourquoi s'exciter à ce point ? Parce que les quatre Danois et le cousin américain, D.C Cooper, réalisent un déroutant amalgame de heavy épique et de rock symphonique... Quand Jacob Kjaer enflamme ses cordes au contact des synthés apocalyptiques d'Andre Andersen, c'est Blackmore qui jamme avec Wagner sur le Mont Chauve. Derrière chaque note se niche le génie d'un compositeur fou, Andre Andersen qui a dû tomber dans le même chaudron que Keith Emerson ou Rick Wakeman. Avec cet album, Royal Hunt devient un des leaders de la nouvelle génération de groupes heavy symphoniques.

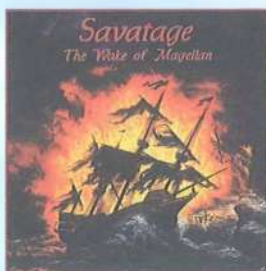
Bruno Versmisse



SILMARILS
«Original Karma»
 (East West) - 3/5

C'est bien connu, à chaque second album tous les groupes sont attendus au tournant et encore plus s'ils connaissent un joli succès avec le premier. Silmarils n'échappera donc pas à la règle et il n'est pas évident que le petit nouveau réussisse à faire aussi bien que son grand frère. En effet, «Original Karma», tel est son nom, est bourré de morceaux puissants et biens faits, mais l'ensemble reste trop décousu et inconstant. Seul morceau imparable et qui fait incontestablement figure de tube, «Tant que parle l'économie» et son riff de guitare bourrage de crâne, qui n'est pas sans rappeler «Cours vite». Bien entendu, tout groupe dans cette lignée de «fusion hexagonale» est tenté d'utiliser la technologie d'aujourd'hui. Mais c'est là où le bât blesse, les machines prenant le pas sur les guitares, voire même sur la voix toujours impeccable sur disque mais qui laissait à désirer sur les dernières dates de la tournée. A voir sur scène...

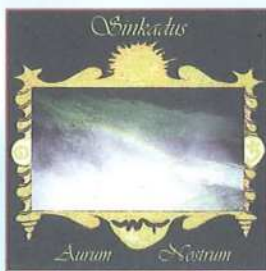
Yves Balandret



SAVATAGE
«The Wake Of Magellan»
 (Edel / Sony) - 4/5

Il ne se passe plus une année sans que Savatage nous livre au moins un album. Après le fantastique «Handful Of Rain», «Dead Winter Dead», deux live et une compilation, les Américains ressortent l'artillerie lourde avec ce «Wake Of Magellan», un concept de haut niveau. Les recettes sont toujours les mêmes : riffs en béton armé, voix puissante et lyrique, breaks incessants mais jamais rébarbatifs, et intelligence des compositions perpétuelle. La force de ce groupe magique est de proposer un heavy metal aux entourures quelque peu progressives sans jamais tomber dans la démonstration technique. Une fois de plus, Savatage signe un grand album de metal symphonique. En 13 titres superbement agencés, la bande de Jon Oliva retrouve le souffle épique présent sur des albums comme «Handful Of Rain» ou «Streets». Avec le temps, Savatage construit une oeuvre hautement respectable, qui mérite de rencontrer enfin le plus large public.

Thierry Busson



SINKADUS
«Aurum Nostrum»
 (Cyclops/MSI) - 4/5

Avec cette première oeuvre, les musiciens suédois de Sinkadus perpétuent la tradition scandinave d'un progressif tourmenté initié par leurs talentueux frères de sang d'Anglagard et Anekdoten. Découverts par les éminences grises du label Cyclops qui ne se sont, en la circonstance, vraiment pas fourré le doigt dans l'oeil (ouarf, ouarf...), ces ténébreux vikings se lancent toutes voiles dehors dans des fjords mélodiques aux eaux frangées d'une écume cramoisie. Passé maître dans l'art de la mélancolie vénéneuse, le groupe se fend ici de quatre longues suites remarquables d'intensité dramatique et d'émotion. Soufflant avec un pareil bonheur le chaud (les breaks de «Snablast») et le froid (splendides dialogues piano/flûte/violoncelle, nappes de mellotron...), «Aurum Nostrum» nous entraîne dans les profondeurs abyssales du spleen existentiel. Quand la tristesse se fait jouissance, Sinkadus transmue le mal être en un ultime orgasme rédempteur...

Bertrand Pourcheron



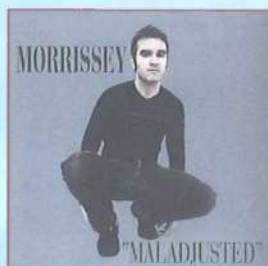
RED CARDELL

«Trois»

(N'Less Music) - 5/5

Approchez ! Approchez ! Pingouins de tous poils, humains de toutes plumes !! Let me vous présenter to you l'incroyable troisième errance du trio le plus inventif de sa génération, j'ai nommé Red Cardell... Mais est-il vraiment question de générations ? Non !!! Ici, il est question de vie, d'amour, de mort, de vérités et de mensonges... Les éternels non-dits hurlés par les plus grands passent désormais par le talent de nos trois Bretons à tel point que j'en veux à ma langue maternelle de manquer de jus pour qualifier la superbe de l'écriture : des textes magnifiques, tellement chauds, tellement vrais, portés aux nues par une interprétation tribale hors du commun. «Trois» est plus qu'un autre album de Red Cardell... C'est une tranche de coeur dans les yeux d'un clown. Une comédie humaine. Un autre regard sur la cicatrice céleste. Ces mecs méritent la première de couv'...

Christian Décamps



MORRISSEY

«Maladjusted»

(Island/Polygram) - 3/5

On ne l'attendait plus. Nouvelle maison de disques, règlement de compte(s) avec son précédent groupe, etc... ont pas mal retardé la sortie du nouvel album de «l'écu». Et puis il est arrivé. Et il s'est fait descendre. Par ses défenseurs de tousjours. Il faut dire que depuis qu'il ne donne plus d'interviews, ses provocations n'alimentent plus la polémique. Tout ce qu'il reste à faire alors, c'est écouter l'album. Et avouer que même en exploitant des recettes qui faisaient justement recette dans les années 80', l'ex-Smiths réussit un album genre «vintage», bourré de contrastes et d'ambition, aux arrangements fouillés, et qui met fin, on l'espère, à une époque malheureuse. «Maladjusted» est simplement un album de plus d'un crooner romantique, et pas comme on le voudrait, l'ultime réponse à la question de la pop britannique... Puisqu'on a Oasis...(sic)...

Xavier Fantoli



FLEETWOOD MAC

«The Dance»

(Reprise / WEA) - 4/5

Depuis le milieu des années 70, les succès discographiques de Fleetwood Mac s'accroissent et grâce à l'album «Rumours» (77), le groupe a atteint des sommets. C'est donc la formation mythique que l'on retrouve ici quelques vingt ans plus tard. Les morceaux joués à l'occasion d'un concert, s'enchaînent ici avec virtuosité. Lindsey Buckingham, guitariste fantastique, alterne rythmiques et soli avec une dextérité déconcertante, les vocaux de Christine Mc Vie et de Stevie Nicks se complètent parfaitement. C'est donc l'occasion de retrouver bon nombre de standards, ici «Dreams», «Go your own way» ou encore «Don't stop», mais aussi 4 titres inédits peut-être un ton en dessous, mais qu'importe. Ce disque respire de vérité, cinq musiciens qui jouent sans artifices et sans utiliser un monticule d'effets et de machines. Oui, il reste encore quelques spécimens qui savent encore ce que musique veut dire. Le Mac signe là un bien bel album. Le public ne s'y trompera...

Pascal Vernier



CRUSTATION

«Bloom»

(Jive Records/Virgin) - 5/5

Crustation est un trio de Bristol issu de la scène rock mais abreuvé de hip hop, de soul et de funk. Les trois gaillards donnent naissance à une musique intensément chaleureuse, humaine et profondément suggestive. Jusque là tout va bien. Mais ces utilisateurs de samplers à vapeur ne pouvaient pas s'en tirer à si bon compte... Pianiste, violoniste et excellente chanteuse, Bronagh Slevin, sorte de Suzanne Vega avec la bouille de Björk, place ses textes sur la musique des trois compères. Une alchimie décapante, un recueil de morceaux choisis où les mots se livrent un corps accords fantastique, «Close my eyes» ou encore «Reverle» sont deux titres qui illustrent parfaitement ce sentiment. «Ride on» est une histoire sulfureuse, confuse et amoureuse où la lumière côtoie l'obscurité. C'est une oeuvre énigmatique qui allume le grand lustre de notre imagination. Tout simplement superbe !

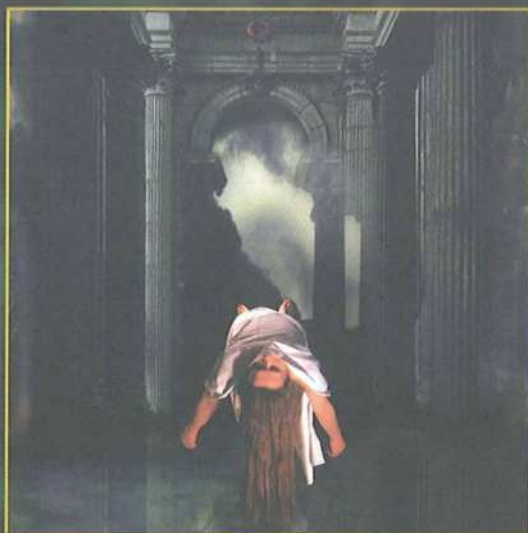
Pascal Vernier

PORCUPINE TREE

COMA DIVINE

nouvel album

LIVE IN ROME 1997



Les meilleurs moments extraits d'une série de concerts exceptionnels donnés à Rome cette année. L'opportunité d'écouter live le rock "mutant" de Steve Wilson, créateur surdoué de "SIGNIFY", également co-compositeur du récent album de Fish.

le nouveau

IQ

SUBTERRANEA

Double CD, enfin disponible !!!



Après l'éblouissant testament qu'était le coffret CD/vidéo live, on aurait pu croire nos héros morts au combat. Mais IQ est un phœnix et ce double concept album, la nouvelle pierre angulaire du Prog. Plus qu'un simple chant du cygne, SUBTERRANEA est un monument. Jamais IQ n'a fait preuve d'autant de magie pure et d'ambitieuse sobriété.



DISTRIBUTION EXCLUSIVE

MEDIA SYSTEME INTERNATIONAL SA

Service VPC : SHOP 33 29, rue Pierre Mérignon - 33440 ST-VINCENT-DE-PAUL

Tél 05 56 77 58 57 - Fax 05 56 77 75 13

PROG PULSION

SPÉCIALISTE DU ROCK PROGRESSIF



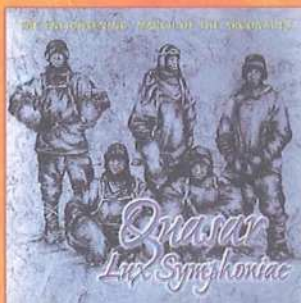
Le NOUVEL IQ
"Subterranea"
Promo : 150 F jusqu'au 30 nov. 97 !



PAYNE'S GRAY : 130 F



ECLATS 3 : 115 F



QUASAR L.S. : 115 F

ET AUSSI :



FLOWER KINGS : 150 F



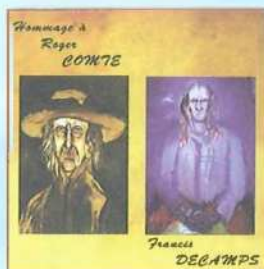
ICU : 120 F



H₂O : 125 F

NOUVEAU CATALOGUE :
EDITION SEPTEMBRE 97
GRATUIT sur simple demande

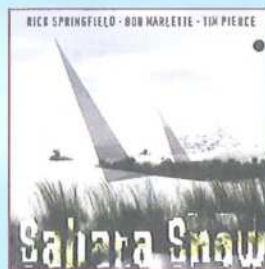
BP 48 - 38420 DOMENE
Tél & fax : 04 76 77 05 32



FRANCIS DECAMPS
"Hommage à Roger Comte"
(IMuséa.) - 4/5

Bientôt deux ans qu'on n'entendait plus parler du clavier d'Ange depuis la dissolution du groupe. Didou a réactivé ses synthés pour rendre un hommage vibrant et sincère à un vieux fou du pinceau, Roger Comte. Une toile, «Les Amants», a inspiré Francis pour un seul et très long morceau qui couvre la surface du CD et porte le même titre. D'accord, une demi-heure, ce n'est pas lourd mais la qualité prime sur la quantité et Francis s'en est donné à coeur joie pour nous restituer toutes les saveurs humées au contact de la toile. Au-delà des synthés, la part belle est faite aux accents de l'accordéon, tandis que les percussions occupent une place inusitée dans l'univers solo du claviériste. Après un fade «A Vous Mes Voyageurs», Francis Décamps s'adonne de nouveau aux délices d'une musique évocatrice. Un créateur est de retour, saluons son audace.

Bruno Versmisse



RICK SPRINGFIELD / BOB MARLETTE / TIM PIERCE
«Sahara Snow»
(MTM / Média 7) - 3/5

Il aura fallu attendre pas moins de 9 années avant de revoir le doué Rick Springfield nous proposer enfin un nouvel album. En effet, depuis «Rock Of Life» en 88, Springfield s'est uniquement consacré à sa carrière parallèle à Hollywood. On a pu ainsi le voir dans des téléfilms ou des séries plus ou moins ringardes («Surf detectives» sur M6), mais plus dans le milieu du rock. Il y revient enfin avec son fidèle complice Tim Pierce et Bob Marlette pour nous délivrer un «Sahara Snow» mi-figue mi-raisin. Si la voix de Springfield et son sens des arrangements sont restés intacts, on regrettera un manque d'originalité sur une partie des morceaux. On est loin de cette petite merveille qu'était «Tao» en 85. Ceci dit, malgré ses carences, cet album des retrouvailles satisfera les amateurs de rock FM racé. A suivre...

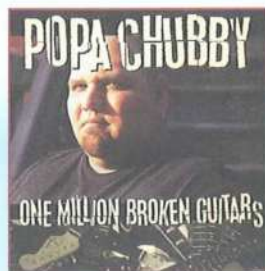
Thierry Busson



QUASAR LUX SYMPHONIAE
«The Enlightening March
Of The Argonauts»
(WMMS/Music Is Intelligence) - 4/5

Dense, sombre, ultime, la musique de Q.L.S synthétise une emphase jusqu'au-boutiste chère au coeur des fadas de progressive. Le second album des Italiens ruisselle d'un symphonisme outrageant. Seule réponse européenne valable aux pièces montées japonaises, Q.L.S s'impose comme le pape du progressif symphonique. L'insondable tristesse du chant outré d'Annalisa Malvasio étirent les âmes aussi sûrement que Michel-Ange, ses pinceaux au plafond de la Chapelle Sixtine. Face à une oeuvre aussi aboutie que «The Enlightening...», on reste estomaqué par tant de vigueur et d'exagération dans l'art du rock symphonique. Comme les guitares et l'assise rythmique tiennent tête aux claviers écrasants de Paolo Paroni, on obtient une fabuleuse et apocalyptique bande-son pour une hypothétique fin du monde. Un album absolument magnifique.

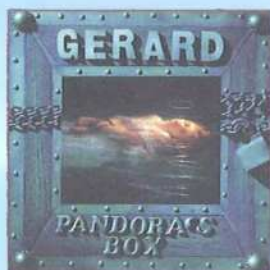
Bruno Versmisse



POPA CHUBBY
«One Million
Broken Guitars»
(Dixiefrog/MSI) - 5/5

Il y a deux ans, Popa Chubby nous avait asséné un sacrée claque avec son album «Booty & The Beast», véritable tuerie blues encore bien présente dans les mémoires. Il nous revient aujourd'hui, après avoir quitté Sony Music pour le label français Dixiefrog, avec «One Million Broken Guitars», nouvel galette tellurique enregistrée à New York, le fief de ce nouveau héros du blues. En 12 morceaux survitaminés, Popa Chubby promène son quintal au hasard de blues fiévreux et enlevés («What's your point ?», «Dance the night away», «Protected») ou de plages sensuelles au feeling rare («Nobody loves me like I love myself»). Fin guitariste décochant des chorus admirables, chanteur inspiré et puissant, Popa Chubby confirme avec ce «One Million Broken Guitars» qu'il fait partie des grands du blues. Un album une nouvelle fois indispensable.

Thierry Busson



GERARD
«Pandora's Box»
 (Muséa) - 5/5



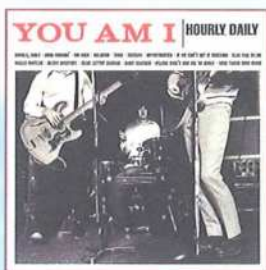
STEREOPHONICS
«Word Gets Around»
 (V2 Records) - 3/5

Non content de rééditer à tour de bras, Musea propose aussi du nouveau. Groupe fétiche du rédac-chef (Ndr : *Faux, Versmisse, mon préféré est le groupe albanais «Raoul»...*), Gerard ne souffrira plus que par son nom qui, en France, sonne un brin ringard, il est vrai... Mais après tout, l'attaque du PSG, c'est bien Simone et Maurice, alors, hein ?! Cette boîte de Pandore persévère sur l'autoroute royale du symphonisme à la nipponne. Ce qui au départ, n'aurait pu être qu'un simple maxi, comporte un bijou luxueux, l'épique «Pandora's box» dans une version française et un morceau supplémentaire, «Delirium» ce qui place l'album sous la barre des 40 mn. Pas la quantité, d'accord mais la quantité d'accords (hé, hé !). Cet album est un joyau ardent, une débauche d'effets pyrotechniques. Gerard, ton blaze on s'en fout, ta musique vient d'ailleurs...

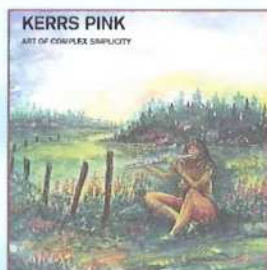
Bruno Versmisse

Ces trois Gallois vont avoir du pain sur la planche. Pensez donc, ils portent sur leurs jeunes épaules tous les espoirs. Les espoirs d'une nouvelle maison de disques, V2, dirigée (?) par Richard Branson himself ; espoirs d'une presse britannique, ensuite, qui voit en ce groupe exotique, c'est-à-dire «déLondonisé» le renouveau de la pop anglaise. Et qui lui envisage sérieusement un côté fédérateur à la U2, et son rôle essentiel dans l'émergence, après les époques Manchester, Liverpool, Londres, d'une scène Galloise. Autant d'arguments, accompagnés d'une promo béton, qui laissent présager du meilleur. Et single après single, l'album tant attendu arrive enfin. Mais qu'en dire ? Que c'est de la pop, et qu'il y a plein de bonnes chansons qui risquent de passer très bien à la radio et à la télé...

Xavier Fantoli



YOU AM I
«Hourly, Daily»
 (Warner) - 4/5



KERRS PINK
«Art Of Complex Simplicity»
 (Simplicity/Musea) - 2/5

Il s'agit d'un gang gourou australien, d'un trio pop à la recherche du diamant vert, inventif, loin, bien loin de cette pop triste de circonstance et noire de circonférence. Un bon coup de pied dans la fourmilière, v'lan ! Un pied de nez aussi, à tous ces groupes transfuges en quête d'identité. Force est de reconnaître que l'on a affaire à une équipe de pom-pistes faisant le plein d'inspiration en toute descendance. Bien sûr, on se doit d'évoquer les Jam, surtout à l'écoute de titres tels que «Trike» ou encore «Opportunities». Comme pour une pose acoustique «Dead letter chorus» s'impose en passage obligatoire dans ce dédale électrique. Ce disque respire la joie de vivre et la bonne humeur, la spontanéité règne en maître. Le style de You Am I reste ludique et porteur d'espoir. Les mods seraient-ils de retour ? En tout cas, le désert australien s'est enfin trouvé un oasis.

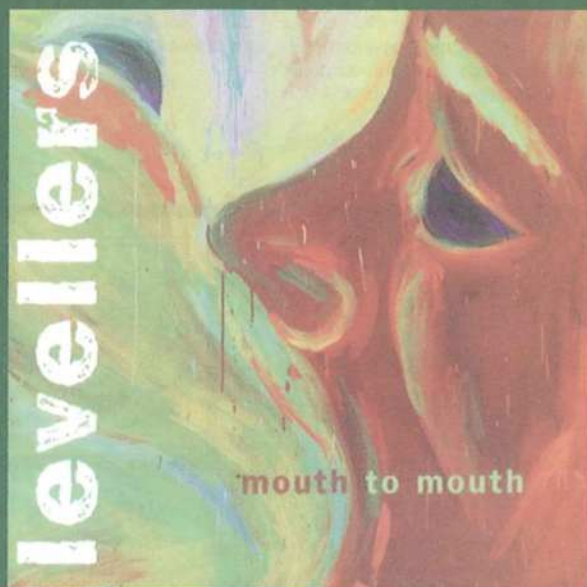
Pascal Vernier

Le titre de ce disque est la définition idéale pour tenter d'expliquer le rock progressif aux profanes, «L'art de la simplicité complexe» ! Comme nombre de ses confrères, Kerrs Pink pratique l'élevage intensif de beaux accords et l'enchantement sur mesure. Groupe norvégien dont c'est le quatrième album, Kerrs Pink évolue dans la simplicité comme il est dit, voire la facilité. Mais celle-ci cache un sens du bucolique et du mélancolique redoutable... Pas trop de complexité là-dedans, c'est du tranquille pépère, un gentil travail au goût édulcoré. Kerrs Pink avait prévenu son monde, l'art de la simplicité complexe leur va comme une paire de gants mais là c'est plutôt l'art de la simplicité... simple !

Bruno Versmisse

levellers

enfin,
 leur nouvel album !
 "MOUTH TO MOUTH"



sortie le 22 août 1997

En concert en France :
 16/11 PARIS, Bataclan
 17/11 ANGERS, Chabada
 18/11 BORDEAUX, le Krakatoa
 19/11 TOULOUSE, Bikini
 1/12 STRASBOURG, La Laiterie
 2/12 LILLE, l'Aéronef





B-THONG
«From Strength To Strength»
(Mascot Records) - 4/5

Troisième album des Suédois, «From Strength To Strength» est incontestablement un tournant dans la carrière de ce plus tout jeune groupe. Il est vrai que la voix du frontman n'est pas prête de faire oublier celle de son prédécesseur. Loin de leur premier album qui donnait plus dans un metal hardcore ravageur, B-Thong nous pose sur les oreilles un album très agréable et surtout très réfléchi, ce qui est certainement synonyme de maturité. Sans aucun doute, l'orientation musicale du groupe s'est avérée primordiale, surtout dans les choix musicaux qui rappellent aujourd'hui plus un gros rock'n'roll que du metal. Dommage pour certains, d'autres y trouveront certainement leur compte. Il est certain que des titres comme «Under behind» ou «Suntrip» trouveront facilement leur place sur scène au cours d'un set on ne peut plus carton. A voir absolument !

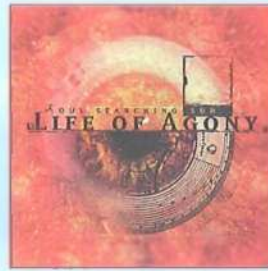
Yves Balandret



BATON ROUGE
«Bâton Rouge»
(Mantra/FGL) - 3/5

Même si Bâton Rouge ne force pas l'originalité, ça reste un putain de trio, le genre de rock-band aux accents bluesy qui manque cruellement aux programmes stéréotypés z'et cliniques de notre réseau FM voire télévisuel... La production est impeccable et ça ne m'étonne pas un brin quand on sait que le groupe est passé entre les pattes de Stéphane Piaut au studio de l'Hacienda, un cru du Beaujolais que je connais bien. Encore une preuve qu'il n'est pas nécessaire d'aller consumer du dollar à New York City pour avoir le son. Suffit d'écouter la voix de Michel Fraisse nous sublimer «On a grandi» et «L'Univers de Jonas» pour comprendre que Bâton Rouge est, de toute évidence, un putain de trio...

Christian Décamps



LIFE OF AGONY
«Soul Searching Sun»
(Roadrunner) - 4/5

Il y a des groupes comme Life Of Agony auxquels on peut toujours faire confiance, un peu comme si les fans pouvaient désormais acheter leurs albums les yeux fermés. Il est clair que Life Of Agony a mis la barre très haut avec ce «Soul Searching Sun». Des morceaux comme «Hope», «Weeds», ou encore le très agréable «Gently sentimental» (tempo lent et guitare qui soutient l'ensemble à la manière d'une nappe de synthé) constituent le tiercé gagnant de cet album. La voix de Keith Caputo prend toute sa dimension sur «Neg» et nous surprend encore plus sur «Angry tree». Nous sommes bien loin de certaines compos approximatives de «Ugly» ou de «The Rivers Run Red». Life Of Agony s'appuie sur une production impeccable et sans faille. Ils seront, à coup sûr, à l'origine du renouveau du metal «non-technoisé». Excellent !

Yves Balandret



EDHEL
«Angel's Promise»
(Mudéa) - 4/5

Edhels ou le retour ! On pensait le groupe disparu dans les méandres de l'histoire du progressif français à tout jamais. Survivant d'une époque (80's) où cette musique n'avait plus le droit d'exister, Edhels doit sa petite renommée au soutien d'une poignée de fanzines. Après trois albums et une pirouette solo du guitariste, le groupe monégasque disparaît dans les limbes. Qu'il est réconfortant de le retrouver aujourd'hui, égal à lui-même, proposant un progressif hors-normes, quasi-instrumental (4 titres sur 12 sont chantés). Jamais vraiment rock et pas tout à fait jazz, la musique d'Edhels est celle d'un groupe soudé. Une soul cosmique et un funk fruité insufflent la vie au compte-gouttes dans un ensemble qui oscille entre légèreté et gravité. Pour signer son retour, Edhels a trouvé le juste équilibre et c'est un régal.

Bruno Versmisse



H2O
«Unopuntosel»
(Kaliphonia) - 4/5

Terre d'élection, depuis le début des seventies, de quelques grands groupes progressifs, l'Italie voit régulièrement éclore de jeunes pousses talentueuses dont les ébats discographiques n'ont rien à envier à ceux de leurs glorieux aînés. Les jeunes musiciens de H2O damnent ainsi le pion à plus d'un combo du genre et perpétuent, à leur manière, la tradition d'un rock mélodique complexe et ouvragé. Tout en revendiquant haut et fort l'héritage de Genesis ou Le Orme, H2O saupoudre ses compos d'une touche de modernité rudement bienvenue (notamment au niveau rythmique - cré vin diou, quel batteur !). Loin des clichés en trompe l'oeil, «Unopuntosel» propose un progressif ensoleillé et émouvant (le superbe «Lo Specchio», au contre-chant féminin suave et enivrant) qui déploie une inspiration de haute volée. Excellent...

Bertrand Pourcheron



VERSUS X
«Disturbance»
(Muséa) - 5/5

Arne Schäffer présente son second album et c'est un cours magistral de rock progressif à l'ancienne. Un rock aérien, aux notes légères comme des feuilles au vent, bâti tout en finesse sur les leçons prodiguées par les grands maîtres des 70's. Que ce soit V.D.G.G. dont Schäffer emprunte le phrasé pianistique et les intonations hamilliennes, Genesis pour le petit côté comptine tendre ou le Tull pour la rusticité qui pointe par instants, Schäffer et son émanation, Versus X pioche aux pupitres les plus renommés. Trois morceaux seulement mais quels morceaux ! De véritables labyrinthes où la mémoire s'égare, ravie d'être trempée dans un bain de jouvence purifiant. Comme au «bon vieux temps», Versus X échafaude sur des longueurs insensées (entre 16' et 22'), un chemin tortueux pavé de bonnes intentions. Un très bon album de progressif vintage 70'. Hautement recommandé...

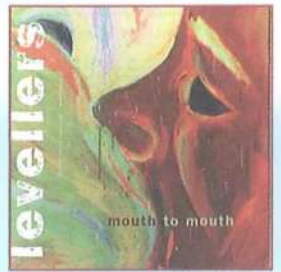
Bruno Versmisse



TWIN BEES
«Twin Bees»
(N'Less Music) - 4/5

Rennes... Chef-lieu de la région Bretagne et du département d'Ille-et-Vilaine, au confluent de l'Ille et de la Vilaine, à 344 kms à l'ouest de Paris... 203533 habitants qu'on appelle des Rennais. Il y a même un archevêché, une Cour d'appel, des industries... Mais ce que ne mentionne pas le Petit Larousse à la page 1626, c'est la présence d'un quatuor à cordes sensibles, quatre bilingues à romance pour corde raide... Twin Bees vient du même potager que Red Cardell, c'est dire combien j'aime sa démarche risque-tout, ce son clair-obscur, acide et sucré qui dentelle de petites merveilles telles que «Come to me», «Corps et âmes» ou encore «Phone call from a love mine»... Twin Bees pique et pique et colle à l'âme. Ca joue à découvrir et c'est à découvrir !

Christian Décamps



LEVELLERS
«Mouth To Mouth»
(China Rec./Warner) - 4/5

Tout le monde connaît les Levellers, c'est clair, mais tout le monde ne connaît pas l'âme qui entoure ce groupe qui deviendra bientôt mythique, c'est sûr. A chaque tournée, c'est l'euphorie pour le groupe de Brighton. Le premier single extrait de l'album s'inscrit exactement dans cette nouvelle mouvance appelée à prendre la relève des Pogues, des Waterboys ou des moins connus The Men They Couldn't Hang. Tout ce petit monde a toujours évolué en serrant les coudes cotoyant les plus démunis de la perdue Albion. «Mouth To Mouth» est album qui donnera aux Levellers la possibilité de séduire le reste de l'Europe et pourquoi pas du monde. La musique des Levellers a encore évolué grâce à l'apport de cuivres, la voix de Eddi Reader et la production impeccable de Jon Kelly. On pourra bientôt les découvrir ou les redécouvrir sur scène dès le mois de novembre. Thanx a lot !

Yves Balandret

SOLAR PROJECT persévère dans un progressif calme et candide où plane l'aile du **Floyd**. De longues pièces envoûtantes obligent l'auditeur à un effort agréable d'écoute concentrée pour atteindre un nirvana de quiétude des plus relaxants (In Time/MUSEA). **OSIRIS**, c'est ce groupe arabe issu du Bahrein déjà vu dans ces colonnes. Ils tricotent un progressif anglicisé du plus bel effet et cet album est leur premier ré-édité chez Musea. Là encore, bel objet de curiosité, c'est le moins que l'on puisse dire. (Osiris/MUSEA). **L'ANGE VERT** inaugure une nouvelle branche de Musea destinée au folk, Ethnea. Et c'est plutôt un bon début car ces bretons (qui n'ont rien à voir avec Rocheteau !) dispensent un rock celtique dru et âpre. **TRI YANN** est loin et le folk là-dedans ne se justifie que par les racines du groupe. Une excellente trouvaille que cette Ange de l'Est. (Les armes de Bretagne/MUSEA). Une cargaison de galettes mi-hard, mi-FM distribuées par SPV a envahi la rédaction un beau matin d'été. Du lot sont à extraire le guitariste hongrois **TAMAS** et son «*Blue Syndicate*» qui s'y entend pour concocter un cocktail de grattes en tout genre, le monsieur se fait aider par **S. Lukather** et **T. Mc Alpine**, comme potes, y'a pire ! (Blue Syndicate/SPV). Un autre gratteux exotique, **Alex MASI**, exécuteur de hautes oeuvres FM teintées d'une pointe de heavy symphonique pas dégueu et une petite reprise de **Uriah Heep** à la clef. (The Watcher/SPV). - Autre remarquable sortie, le troisième album de **TIME MACHINE**, des rituels apprentis-**Dream Theater** qui dégagent plus vite que leurs ombres mais en gardent sous la godasse pour harmoniser progressif sirupeux et heavy décadent à la sauce carbo-nara (B.V)/Evoluant dans un Hard FM des plus classiques, **HUMAN CLAY** (Média 7) et son «*u.4.i.a*» comptant dans ses rangs le célèbre **Jeff Scott Soto**. Plutôt moyen (Y.B)/Du côté de nos frenchies, **PRORATA TEMPORIS** déboule avec une auto production 6 titres plus que correcte aux couleurs fusion française de qualité, tout comme **Y FRONT** «*Patchwork of A Happier Place*» (Abatrash/PIAS), un ton en dessous avec une reprise plus que osée de **Depeche Mode** «*Enjoy the silence*». Il est parfois difficile de déplacer des montagnes ! (Y.B)/On avait pas entendu parler de lui depuis la séparation des **Pale**



Fountains, en 1985, mais voilà **Michael Head** de retour avec «*The Magical World Of The Strands*», son nouvel album produit par Mark Coyle (Oasis). Un disque poignant, intime, mélancolique, loin du succès, commercial, s'entend, d'une beauté rare. (X.F)/Variété française de bonne tenue à mi-chemin entre Lavilliers et Goldman, voici le premier CD 2 titres de **Vincent Lorca**, «*Rider Solitaire*» (Desperado/Polygram) qui s'adjoint pour l'occasion les services du bassiste français Jannick Top, rien que ça ! À suivre... (X.F)/Une curiosité dénichée à la Fnac : le label hollandais Disky Communications vient de sortir un curieux album de **Marillion** intitulé «*Kayleigh*» sur lequel ne figure que neuf chansons extraites des albums de la période Fish. Ainsi, on retrouve les versions studio de «*Grendel*», «*He knows you know*», «*Jigsaw*», «*Punch & Judy*», «*Cinderella search*», «*Kayleigh*», «*Lavender*», «*Lady Nina*» et «*Torch song*». Un produit étonnant dont l'utilité reste à prouver. (TB)/**Jason Bonham** a convoqué ses amis pour rendre hommage à son père sur un album intitulé «*In The Name Of My Father - The Zepset*» (Epic/Sony). Comme son nom l'indique, le groupe ne reprend (plutôt bien d'ailleurs) que des morceaux de **Led Zeppelin**. Sympathique. (CA)/Si vous avez un peu de temps devant vous, n'hésitez pas à jeter une oreille sur le dernier album de **UB 40**, «*Guns In The Ghetto*» (Virgin). Un reggae-pop toujours aussi bien calibré, propre sur lui et joliment troussé. En un mot, inoffensif. Puis, vous affronterez le nouveau **38 Special** «*Resolution*» (SPV/Media 7), qui lui aussi est assez inoffensif. Là, ce n'est pas franchement un compliment. Ensuite, **les Blues Traveler** viendront accompagner vos longues soirées automnales avec «*Straight On Till Morning*» (AM/Polydor), un bel album de blues rock rugueux, qui vous emmène treize titres durant jusqu'aux confins des States. (CA).



BLUES TRAVELER
Straight On Till Morning



Mick Fleetwood



Stevie Nicks



Lindsey Buckingham



John McVie



Christine McVie

20 ans après Rumours, Fleetwood Mac se reforme !

Fleetwood Mac
"THE DANCE"
Tous leurs plus grands titres réinterprétés lors d'un concert exceptionnel + 4 titres inédits sortie le 18 août 1997





EXCLUSIF

JUDAS PRIEST
«Jugulator»
 (SPV/Média 7) - 5/5

Voilà incontestablement l'album de l'année 97. Après une attente de près de 6 ans le Priest est de retour et ça va faire du bruit ! Le grand

point d'interrogation se situait sur le remplaçant du vieux Rob qui devrait nécessairement approcher son timbre de voix ou sinon être exactement le même. La bande à Tipton et Downing ont trouvé la perle rare en la personne de «Ripper» Owens. Et même s'il leur a fallu faire subir une si longue attente à leur plus grands admirateurs, cette attente en vaut la chandelle. «Ripper» est Le Chanteur et successeur incontestable du vieux Rob. Son destin a chaviré le jour où il fut remarqué par Tipton himself alors qu'il évoluait dans un tribute band du Priest. Un conte de fées ! Sa voix n'a rien à envier au chanteur chauve légendaire qui donnait au Priest cette classe enviée de tous pendant près de 20 ans. Aujourd'hui, la bande à Tipton - car c'est bien lui le chef de file désormais - peut être fière de compter dans ses rangs un chanteur de cette qualité. Dès l'intro du single «Bullet train», le jeune homme met tout le monde d'accord avec son timbre halfordien avec l'assurance en plus, c'est évident. «Jugulator» titre de l'album et morceau d'ouverture nous rappelle les bonnes vieilles intros de «Painkiller». La suite est époustouflante de puissance et de monstruosité. Les guitares plombent à l'infini et la double grosse caisse de Scott Travis appose la structure d'un album sans faille. Les morceaux s'enchaînent avec une dextérité déconcertante que se soit «Death row» ou «Decapitate» ou encore «Burn in hell». L'alchimie s'est opérée en un album tant le jeune vocaliste est à l'aise sur tous les titres, on pourrait même penser qu'il soit à l'origine de chaque titre. A l'aise, il le sera encore plus sur les albums à venir, sans aucun doute. Arnachés de titres explosifs comme «Brain dead» ou le fabuleux «Blood stained», ils nous délivrent l'album parfait et même s'il est facile de présenter le dernier effort comme le meilleur, il est difficile de faire autrement avec ce tout nouveau venu dans la discographie du Priest et de ses fans. Ils osent même apporter une touche grandiose par l'intermédiaire du batmanesque «Cathedral spires» que n'aurait pas renié Cecil B De Mille. Extraordinairement fantastique!

Yves Balandret


DRIVEN BY HATE
«Driven By Hate»
 (MSI) - 3/5

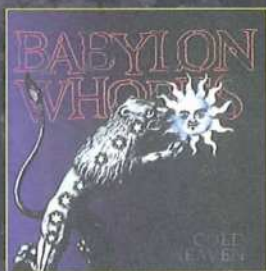
L'heure est certainement à la reconversion pour Bob Kulick qui a pris sous son aile un nouveau venu dans le monde du metal américain et Dieu sait s'il a bien fait. Driven By Hate est un excellent groupe réussissant le difficile amalgame de puissance rythmique et de mélodie vocale. Les morceaux s'enchaînent sans temps mort et les intros aussi carton les unes que les autres laissent la place libre aux guitares énormes et la voix extrêmement bien placée et particulièrement assise. Ce nouveau venu en la personne de Mike Hutchings a certainement un bel avenir devant lui, c'est lui qui est à l'origine des morceaux leaders de cet album sans faille auquel on peut juste reprocher un manque d'originalité. Mais il faut bien être conscient qu'aujourd'hui seuls les groupes au dessus du lot peuvent tirer leur épingle du jeu. Il est possible que Driven By Hate fasse partie de ceux -là !

Yves Balandret


PANTERA
«Official Live»
 (East West) - 5/5

Premier long métrage «Live» du gang de Dallas, ce live «Officiel», s'il vous plaît, va vous marteler les tympans pendant vos longues soirées d'hiver. Le live n'est pas un exercice facile, il faut bien l'admettre mais ceux qui ont eu la grande chance de le voir sur scène, savent pertinemment que Pantera excelle en la matière. Riffs plombés encore plus puissants que sur les albums, une batterie en général et un kick en particulier beaucoup plus ravageurs que sur les versions originales, une production extrême, fidèle au visage studio de Pantera dirigée de main de maître par Monsieur Vinnie Paul himself épaulé par son coéquipier guitariste Dimebag Darrell. Autant dire que tous les ingrédients sont au rendez-vous pour balancer le plus fort des lives jamais enregistrés. Il est bien évident que l'on parle ici de puissance musicale et de rapidité d'exécution et non pas de bluettes prémâchées au son cristallin. Ce live est une véritable tuerie, une fois encore, je pèse mes mots ! Pas besoin de «coups promos», «les hits sont ceux que l'on écoute à la maison et dans sa voiture. C'est ça des hits !» dixit Phil Anselmo. Un Phil Anselmo au sommet de sa forme et qui repousse encore plus loin les limites de la puissance vocale au travers du tout meilleur de Pantera: «Walk», «5 minutes alone», «War nerve», le sulfureux «This love» ou le quasi-tube «I'm broken». L'album se termine live par l'excellent «Cemetery gates» immédiatement enchaîné par un «Fuckin' hostile» dévastateur. «Where you come from» et «I can't hide», deux inédits énormes qui laissent présager de l'avenir de Pantera, clôturent ce grand moment de puissance maîtrisée ! C'est ça la classe !!!

Yves Balandret


BABYLON WHORES
«Cold Heaven»
 (Music For Nations/Média 7) - 4/5

Enfin un groupe qui se réclame du mouvement metal gothic utilisant à bon escient les riffs plombés de leurs grosses guitares sans pour autant, et c'est là la différence primordiale, utiliser le chant comme une troisième guitare. La voix de Ike Vil est impeccablement posée et rien ne pourra la déplacer, chose de plus en plus rare de nos jours. Les guitares sont puissantes mais restent mélodiques. L'ouverture par «Deviltry» pose immédiatement les jalons d'un album sans faille et qui mériterait un peu plus d'attention de la part de la maison de disque qui apparemment ne considère pas le groupe comme une priorité. Dommage. Dommage, car ces allumés pourraient bien venir bouleverser tout ce petit monde ridicule où Marilyn Manson et consorts font la loi. Ce «Death-Rock», comme ils l'appellent est promis à un avenir certain mais aussi à un certain avenir. Courez vite le chercher, c'est excellent !

Yves Balandret


OVERKILL
«From The Underground And Below»
 (SPV) - 4/5

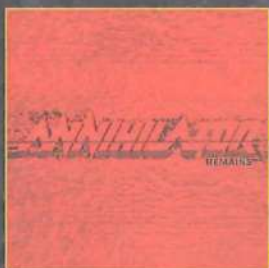
Enfin, voilà ce que l'on attendait tous de la bande à Bobby. Un album superbe, à la production digne d'un groupe à la renommée si peu étendue au-delà des contrées outre-atlantique de la côte-est et outre-Rhin. Entre les deux, c'était morne plaine, jusqu'à l'arrivée de ce dernier opus qui va incontestablement remettre le gang de New-York sur les rails du succès. Il faut bien avouer que «Blitz» et sa bande se dirigeait plus vers une voie de garage autant les derniers album que ce soit en live ou studio, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat mais garder les yeux pour pleurer, pleurer «Fuck You» ou «Taking Over». L'arrivée de Colin Richardson aux manettes doit certainement y être pour grand chose car il nous livre une production 90's comme à son habitude même si les compos sont également excellentes, ce qui est le principal, me direz-vous. A suivre de près !

Yves Balandret


BLACKSHINE
«Our Pain Is Your Pleasure»
 (GUN Records) - 4/5

La mode a longtemps été devancée mais le plus souvent suivie avec un laps de temps plus ou moins défini. Paradise Lost ne faisant pas tellement partie de la mode, on pouvait se demander s'ils allaient influencer certains. Et bien c'est fait en la personne de Blackshine. Arrivés tout droit de l'Europe du nord et doté d'une formation des plus classiques, ils nous proposent un metal excellent ou se côtoient des riffs de guitare insolents tellement ils semblent déjà connus. Oui mais voilà, l'alchimie des rythmes et de la voix rauque et chaleureuse font de cet album un modèle du genre. Inconnus au bataillon, ils déboulent avec des titres phares comme «Blow my mind» ou le très lourd «Cul de sac». Même le titre d'ouverture et de l'album «My Pain Is Your Pleasure» peuvent espérer un avenir prometteur, il y du génie là-dedans, c'est certain ! Indispensable !

Yves Balandret



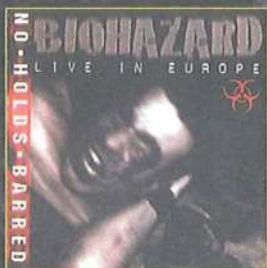
ANNIHILATOR

«Remains»

(Music For Nations/Media 7) - 2/5

C'est toujours avec une certaine joie que l'on accueille les nouveaux albums des vétérans et surtout avec un certain recul que l'on est avide de découvrir les derniers effets de Sir Jeff Waters par exemple. Tiens, parlons-en de ce plus tout jeune homme qui semblerait se dispenser de la presse pour la promotion de son album. En effet une interview calée deux fois avec la maison de disques n'a jamais vu le jour. Dommage quand on sait le nombre de questions pertinentes que l'on aurait pu lui poser. Car des questions pertinentes, on en avait préparé des tas. La toute nouvelle entrée de machines dans la musique du canadien nous aurait permis d'en savoir plus sur la montée de ce phénomène de mode ou véritable tournant dans l'histoire du metal ? Car Jeff Waters est un opportuniste et il a bien raison, mais avant de travailler avec des machines, il serait déjà plus sage de se pencher sur les morceaux. A bon entendeur, Salut

Yves Balandret



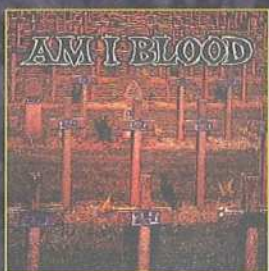
BIOHAZARD

«No Holds Barred»

(Roadrunner Rec.) - 2/5

Groupe fétiche de la cote-Est des States, Biohazard et son metal puissant sur albums studio, nous propose ici son premier essai «Live», qui comme chacun sait est l'un des tournants incontestable de la carrière d'un groupe. Mais on a affaire ici à un live de petite mesure, qui sonne comme une prise de débutants et qui n'a rien à faire dans la cour des grands. Les morceaux les plus gros des albums ne sortent pas grandits dans cet essai à la production plutôt médiocre. Il faut bien avouer que les prestations live de Biohazard sont un peu tristounettes et que la mise en place des morceaux reste plus qu'approximative. Dommage pour des morceaux comme «Modern democracy», «Authority» ou «Tales from the hardside» qui auraient mérité une meilleure interprétation, plus proche en tout cas de ce que peut déverser ce groupe en studio. Dommage !

Yves Balandret



AM I BLOOD

«Am I Blood»

(Nuclear Blast) - 3/5

Eh les mecs, venez écouter ce que nous avons reçu ce matin, le pré-cd de Metallica !...Consternation dans la rédaction, comment s'est-il débrouillé cet animal ? pouvait-on lire sur tous les visages. Ayant bien pris soin de ne pas dévoiler mes sources, le doute continua donc de planer sur mes collègues morceau après morceau. Que dire de plus sinon que nous avons passé une matinée fort agréable pour celui qui avait mis en place ce tour bien aidé, il faut bien l'avouer par le groupe qui reprend les rythmiques, les riffs de guitare et la voix est même copiée à la lettre. La production est excellente, normal pour un clône. Cet album est pourtant bien agréable à écouter dans le sens où ces morceaux auraient pu être un intermédiaire entre le «Black Album» et Load. Les compositions sont elles excellentes et sont bien signées Am I Blood, donc pas d'erreur. C'est.....

Yves Balandret

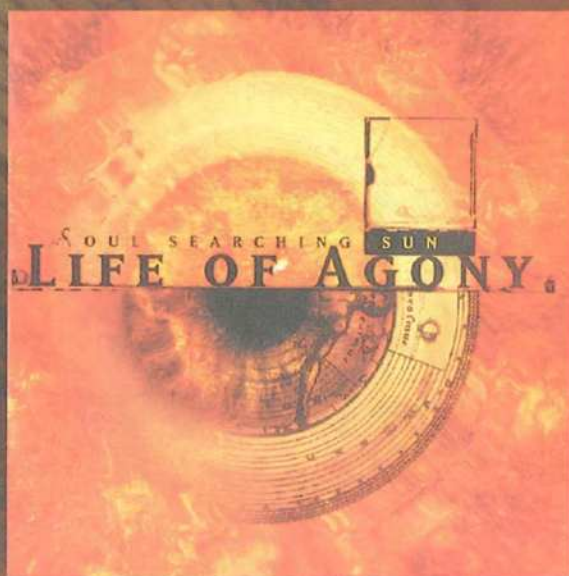
METAL EXPRESSO

Le toujours très énergique label Média7 nous propose SIRRAH «Will Tomorrow Come ?», un groupe qui évolue entre metal gothique et heavy, avec des compos bien ficelées et une production impeccable. Seul hic dans l'histoire, la voix qui devient gutturale sans raison et qui rend l'ensemble trop inconstant. Bof ! Septième et dernier chapitre pour HYPOCRISY «The Final Chapter» qui quitte donc la scène metal, chaque membre se dirigeant vers des horizons différents et c'est plutôt bien ainsi, si vous voyez ce que je veux dire ! Toujours chez Nuclear Blast, le dernier album de DISMEMBER qui porte le doux nom de «Death Metal» même si cela n'a rien à voir avec ce style de musique, va vous percer les tympans, quant aux morceaux en eux-mêmes, hum ! Avis aux amateurs quand même ! Toujours et encore chez Nuclear Blast, le tout nouvel opus de CREMATORY «Awake» directement dans la lignée des albums studios précédents encore et toujours accrédité d'un mix des années 80 (le synthé en avant, ça ne se fait plus !). Les fans apprécieront certainement ! Passons chez GUN Rec., il faut bien avouer qu'à côté de BLACKSHINE, il ne reste pas énormément de place aux autres. RICHTHOFEN «Seelenwalzer» et son metal germanique jusqu'au bout des accords et aussi des paroles, aura certainement du mal à s'imposer, la langue allemande étant peu propice au métal, il faut bien l'avouer. A bientôt.

Yves Balandret

LOA

LIFE OF AGONY



Nous cherchions à atteindre
un monde meilleur, un monde
où nos âmes auraient pu se gorger
d'un soleil purificateur et salvateur,
un monde que l'on devinait
quelque part entre la vie et la mort...

Soul Searching Sun...
la porte vers un nouveau monde !

PARIS ELYSEES MONTMARTRE LE 13 DECEMBRE

A DECOUVRIR DU 8 AU 30 SEPTEMBRE
SUR LE 08 36 68 00 22*

*SNPC 2,23 F/mn



ROADRUNNER
RECORDS
e-mail : rrf@roadrunner.fr

STARTER
LES NOUVEAUX DISQUES

98



950 PAGES

11^{ÈME} ÉDITION

20 000 CONTACTS



SHOW-BIZ, ARTISTES, LABELS,
SON-IMAGE, STUDIOS, SCENE,
SPECTACLE, PRODUCTEURS, SALLES,
MÉDIA, RADIO, TV, PRESSE, MUSIQUE,
MATÉRIEL, FORMATION...

www.jigal.com

L'espace musique sur Internet
au service des professionnels

1^{ÈRE} BASE DE DONNÉES
DES SITES MUSIQUE

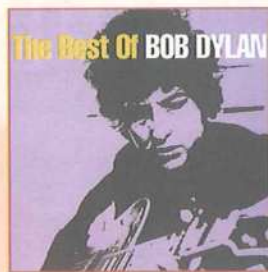
Show Case Professionnel
Création, hébergement,
promotion de sites

INFOLINE : 01 40 47 05 65

3615
DELAMUSIC
CONCERTS, CD, T-SHIRTS, EMPLOIS, MATÉRIELS,
CONTACTS PROFESSIONNELS

EN VENTE DANS LES FNAC, VIRGIN MEGASTORE,
LIBRAIRIES MUSICALES ET PAR CORRESPONDANCE AUX
EDITIONS JIGAL - 102 CHAMPS-ÉLYSÉES - 75008 PARIS
JOINDRE UN CHEQUE DE 350 FR\$ PORT COMPRIS

FLASH BACK



BOB DYLAN
"The Best Of"
(Columbia / Sony) - 5/5

Il est un phénomène bien connu : Lorsqu'un artiste reconnu sort un nouvel album, on s'efforce de faire ressurgir des fonds de tiroirs de quoi rafraîchir la mémoire des plus anciens et de quoi alimenter la curiosité des nouveaux venus aux abords des boutiques de disques. Robert Zimmerman, alias Bob Dylan, n'échappe pas à la règle. D'abord sous des aspects gauche et timide, le jeune chanteur se fait remarquer grâce à son humour plutôt cinglant qui plaît au public. Il apparaît à ses débuts sur les disques de Harry Belafonte. Devenu fer de lance du mouvement "Protest", Bob Dylan associe vie politique et chansons porteuses de messages, ainsi "Blowin' in the wind" est un véritable hymne de la contestation radicale. Fin du premier épisode. Toutes les motivations premières sont gommées par l'arrivée de la "Beat generation" sous la houlette russe du poète Allen Ginsberg, c'est aussi à cette époque qu'il rencontrera le Band. Tandis que les Byrds reprennent bon nombre de ces chansons, entre autres : "Mr tambourine man", Dylan semble vouloir prendre encore une autre direction, une nouvelle musique : "Like a rolling stone" dans un style plus proche du blues comme pour "All along the watchtower". Puis l'aspect littéraire et poétique de ses textes s'enrichissent avec "Tangled up in blue" ou encore "Shelter from the storm". Au total ce sont 18 titres que l'on retrouve ici, traversant les décennies en laissant une discographie énorme, il est bien diffi-

cile de ne rien oublier. Un parcours initiatique, mettant en valeur tous les talents d'écriture et d'interprétation de l'homme à l'harmonica.

Pascal Vernier



Buffalo SPRINGFIELD
"Buffalo Springfield"
(Atco / Electra) - 3/5

Fameux groupe de la côte ouest américaine, Buffalo Springfield voit le jour en 1966. Formé à l'origine autour du duo Steve Stills Richie Furay, le groupe se classe parmi le meilleurs combos de folk / pop américains. L'adjonction d'un composant majeur, en l'occurrence Neil Young qui va radicaliser la musique du groupe grâce à son charisme, à son jeu de guitare caractéristique. La notoriété du groupe s'en trouve rehaussée, Buffalo Springfield ne se contentant pas de copier ses glorieux aînés, les Byrds. Ce disque est un document, avec déjà des titres incontournables tels que "Burned", "Pay the price" ou encore "Out of my mind", on peut trouver également cet album avec un autre titre : "In the beginning" réédité en 1973. Ces enregistrements mono datent de 1966 et ces débuts sont vraiment prometteurs. Révélation de talents, détonateur d'un avenir musical sans précédent pour un groupe pourtant éphémère (deux années d'existence seulement). Buffalo Springfield n'en reste pas moins un creuset car Stills et Young croiseront le destin de Crosby (ex-Byrds) et celui de Nash pour former un des plus fameux quatuors de guitaristes de l'histoire de la pop-song. Cet album, pour des raisons plutôt floues contient les versions stéréo des douze même titres ou presque,

dont on retiendra surtout la fraîcheur d'une époque où toutes les audaces étaient permises.

Pascal Vernier



AMON DUUL
"Vive La Trance"
(Mantra / WMD) - 5/5

Amon Duul 2. Le retour... Retour aux origines du rock germanique des seventies... «Vive La Trance» a l'odeur du chef d'oeuvre, la couleur du chef d'oeuvre et c'est un chef d'oeuvre. Une légende que la Bavière raconte aux enfants des enfants de leurs enfants. Un alambic fellinien chauffé à blanc aux candeurs cosmiques de l'Inconnu spatio-temporel qui nous entoure. Un lyrisme barbare mais saupoudré d'errances que le hasard divine à des années-lumière. Comment peut-on rester insensible à l'écoute de titres comme «Jalousie», angélisé bleu pâle par la bouche décadente d'une Renate inspirée... ou «Mozambique», une perle instrumentale à mouvement cyclique à faire pâlir la techno... Amon Duul 2 «Vive La Trance». Indispensable invention.

Christian Décamps

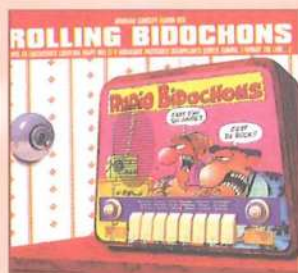


STEVIE RAY VAUGHAN
"Live At Carnegie Hall 1984"
(Epic/Sony) - 5/5

Enregistré au célèbre Carnegie Hall le lendemain du trentième anniversaire de Stevie Ray Vaughan, ce live exceptionnel nous rappelle à nouveau quel bluesman exceptionnel fut le Texan au chapeau noir. Entouré de son frère Jimmie, de son groupe Double Trouble et d'invités prestigieux (Dr John, George Rains et une section cuivres étincelante), Stevie Ray Vaughan livre un show d'une intensité rarement égalée. Il maltraite les cordes de sa Stratocaster au fil de versions proprement monstrueuses de

«Scuttle buttin'», «Love struck baby», «Cold shot», «Pride & joy», «Rude mood» ou un «Lenny» à fleur de peau, totalement intimiste. Sept années se sont écoulées depuis le tragique accident d'hélicoptère qui coûta la vie de ce surdoué de la guitare, mais l'empreinte qu'il a laissée dans le milieu de la musique est indélébile. A tel point que l'on ne peut que solliciter Sony Music à continuer d'entretenir sa mémoire en nous livrant de temps à autre des témoignages aussi exceptionnels que ce «Live At Carnegie Hall».

Thierry Busson

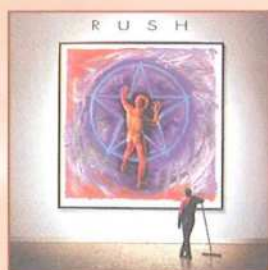


ROLLING BIDOCHONS
«Radio Bidochons»
 (FGL/Universal) - 4/5

Avec les Bidochons, on sait à quoi s'attendre. Qu'ils s'appellent Rolling Bidochons comme ici ou pour leur album «Sales Gueules» («contrefaçon» du «Some Girls» de la bande à

Jagger), 4 Bidochons dans le Vent pour leur parodie des Beatles, ces énergumènes officient toujours dans le même style, à savoir des reprises à leur sauce des grands classiques du rock. Ce «Radio Bidochon» (superbement illustré par Binet himself) est plus qu'une compilation. Il s'agit d'un concept album déjanté, où chaque titre est relié au suivant par des jingles pas piqués des hannetons (extraits du «Père Noël est une ordure», message de Radio Londres voire une géniale intervention de Maître Capelo, etc). Après des démêlés avec Paulo Mc Carthy (euh non, ... Mc Cartney) et même le Président en personne, nos Bidochons présentent une sélection croustillante de pastiches pour la gorge : on chantera à tue-tête le refrain de «Bondy avec toi», la version hilarante du «Creep» de Radiohead revu et corrigé en «Cuite», le «Apporte de l'eau» hérité du «I fought the law» ou le nirvanesque «Rape me» détourné en «Crêperie». L'humour est omniprésent, certes, mais c'est avant tout un profond respect des chansons originales qui guide cette association de maltraiteurs. En 18 titres croustillants, dont 5 inédits, les Rolling Bidochons nous emmènent dans des contrées où la main de l'homme n'a jamais mis le pied ! Entre potes, ce disque est un blind-test idéal. Largement plus marrant que le karaoké de TF1, en tout cas !

Thierry Busson



RUSH
«Retrospective I 1974-80»
 (Import Mercury) - 5/5

Voici donc la première partie de la rétrospective Rush annoncée depuis quelques mois. Cette première compilation, comme son nom l'indique, ne s'intéresse qu'à la période 1974-80, soit celle qui correspond aux sept premiers albums studio du groupe canadien. En 14 titres imparables, c'est un retour aux sources de ce groupe étonnant, sans qui Dream Theater, Magellan et tant d'autres n'auraient peut-être jamais existé. De «Anthem» à «Spirit of radio» en passant par «Closer to the heart» ou «La Villa Strangiato», l'essentiel du Rush des années 70 nous est livré ici. Petite précision tout de même : cette première rétrospective, ainsi que celle à venir et les versions remastérisées des albums de la période Mercury, ne sont disponibles qu'en import. Pour la France, adressez-vous à la Fnac !

Thierry Busson

COLLECTION MUSIC
MEMORY
 (Sony Music) - 4/5

Sony Music continue son oeuvre de remise en avant (à des prix défiant toute concurrence) de certains albums de son back catalogue. Cette fois-ci, les amateurs du label Creation pourront se délecter de (re)-découvrir les «Loveless» et «Isn't Anything» de My Bloody Valentine, le premier album de Primal Scream, ou encore le «Thirteen» de Teenage Fan Club. Ceux qui ne s'intéressent pas à la pop se jetteront en revanche sur le fabuleux «Guitar Shop» de Jeff Beck paru en 1989, galette instrumentale de toute beauté où le maître de la six-cordes se voit accompagné de Terry Bozzio et Tony Hymas. Un must ! En remontant le temps, on marquera une pause avec le «Golden Days» de Roy Orbison, compilation contenant quelques uns de ses plus grands succès. Enfin, last but not least, il faut absolument vous procurer le «Viva Santana !» de l'artiste du même nom. Ce double CD renferme pas moins de 30 titres glanés de Woodstock (le vrai, le premier !) à 1988. De quoi passer de longues heures avec les rythmes latins et électriques de Carlos Devadip. Indispensable, surtout à prix réduit !

Christian André

CAPRICORN

LE PREMIER ALBUM SOLO DE

MIKE TRAMP

MIXÉ PAR PHIL KAFFEL (NO DOUBT)

SORTIE MONDIALE LE 17 OCTOBRE 1997

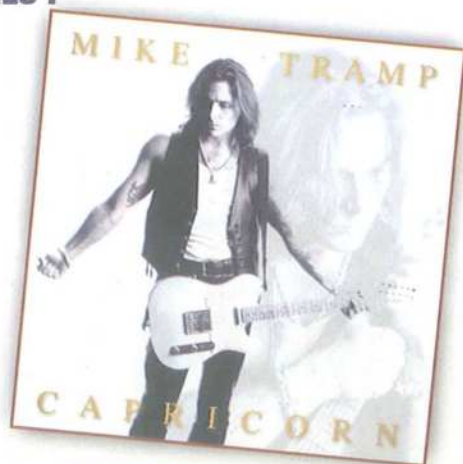
5000 premiers exemplaires disponibles avec trois titres bonus

ATTENTION !

SHOWCASES ACOUSTIQUES EXCEPTIONNELS :

Lundi 20 Octobre
 Paris/Hard Rock Café (21h00)

Mardi 21 Octobre
 Lyon/Péniche La Marquise (21h00)



CNR MUSIC
 A Division Of The Arcade Music Company

Cosmos Music

Vente par Correspondance
- Musiques Progressives -

17, Ave de la Monta
38120 SAINT-ÉGRÈVE

Tél./Fax : 04 76 58 02 90

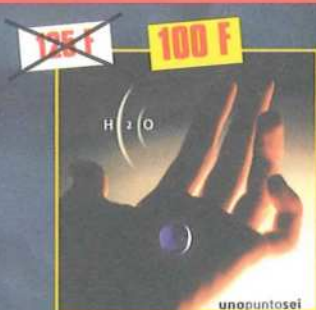
EN PROMOTION ACTUELLEMENT



THE FLOWER KINGS

"Stardust We Are"

Le double album événement toujours à un prix exceptionnel ! Une musique colorée, sophistiquée et toujours mélodique. MAGISTRAL !



H2O

"Uno Punto Sei"

La dernière merveille Italienne ! Longs morceaux tour à tour romantiques et délicatement symphoniques...

ET AUSSI :

IQ "Subterranea" (nouveau double-CD) en promotion au prix exceptionnel de 150 F.

I.C.U., ECLAT "Touche I", TIMOTHY BURE "Blood Of The Berry", QUASAR L.S., FINNEUS GAUGE (ex Echangs...), WYZARDS...

CATALOGUE 1997-98
gratuit sur simple demande

THE FLOWER KINGS

Concert Unique à Paris !

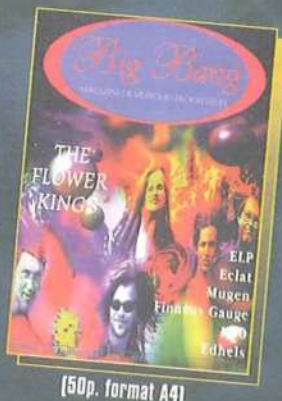
Samedi 18 octobre 1997 à 19h00

au Théâtre Dunois (109, rue du Chevaleret, M^o Chevaleret)



le N°21 vient de sortir !

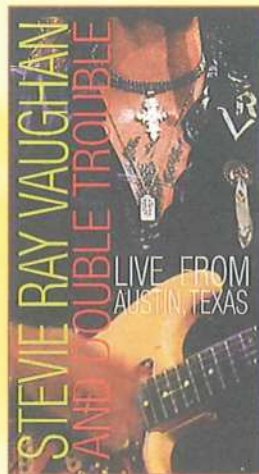
Au sommaire : dossier sur ELP
(retrospective + interview) chroniques et interviews de Flower Kings, Finneus Gauge, Eclat... et toute l'actualité des musiques progressives !



(50p. format A4)

— Numéro disponible pour 40 F auprès de COSMOS MUSIC —

SHOPPING



STEVIE RAY VAUGHAN

"Live From Austin, Texas"
(Sony Video)

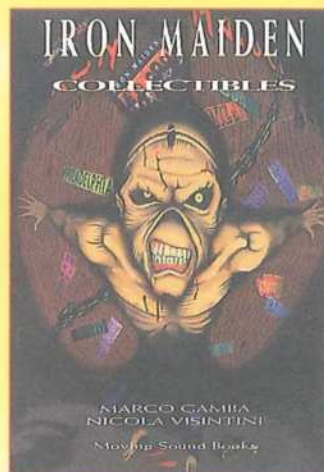
Alors que sort actuellement le CD «Live At Carnegie Hall» enregistré en 1984, Sony nous propose une vidéo fort intéressante. Il s'agit évidemment de morceaux live interprétés devant son public original, celui d'Austin au Texas, en 1989. Rien à dire sur le set, jugez-en par vous-mêmes : «Pride & joy», «Texas flood», «Voodoo chile», «The house is rockin'», «Tightrope», «Leave my girl alone», «Cold shot», «Crossfire» et «Riviera paradise». La cerise sur le gâteau est le dernier morceau puisqu'il s'agit du clip promo de «Little wing», morceau d'Hendrix sorti sur l'album posthume «The Sky Is Crying». Ce clip est un merveilleux hommage au blues et cela aurait été une erreur de ne pas le proposer aux fans. L'ombre de Stevie y rôde comme un fantôme, histoire de dire qu'il n'est jamais vraiment parti. Cette K7 s'avère tout simplement indispensable.

Thierry Busson

IRON MAIDEN

COLLECTIBLES
par Marco Gamba
& Nicola Visintini
(Moving Sound Books)

Il y en a qui collectionne les boîtes de camemberts. D'autres les timbres, les pin's, les voitures, les vidéos érotiques, les emmerdes, etc. Et il y a ceux qui achètent tout sur leur groupe ou artiste préféré. On les appelle



principalement «les fans». Parmi les artistes les plus collectionnés, on ne trouvera certainement pas des gens comme Patrick Topaloff, Bézu, Soeur Sourire, Boney M ou Modern Talking... Non, mais au hit parade, on verra sûrement trôner Michael Jackson, les Beatles, Marillion, et... Iron Maiden ! Le groupe de Steve Harris a su, jusqu'à aujourd'hui, malmenier le porte-monnaie des fans en proposant bon nombre de singles, CD, LP, 45 T, Maxis, picture-discs, promo, posters, tee-shirts, tour programmes, badges et j'en passe. Les auteurs de ce «Iron Maiden Collectibles» se sont donc attachés à recenser et illustrer tous ce qui a pu sortir en disque concernant Iron Maiden. Dans ce bouquin de plusieurs centaines de pages, luxueux (quadri et papier glacé), le fan trouvera son bonheur. Un pirate qui lui manque ? Il est là... La référence du 45 T découpé «Can I play with madness» ? Il est là aussi... En outre, vous aurez droit à la liste de tous les concerts du groupe, de 1979 à 1996 !!! Incroyable. Un travail d'archiviste impressionnant et un livre de chevet pour tout aficionado de la Vierge de Fer...

Thierry Busson

+

A signaler aux Editions du Camion Blanc la sortie d'un ouvrage sur Bérurier Noir intitulé «Conte Cruel de la Jeunesse» et signé Erwan Marcil. Je ne peux guère vous en dire plus, pas eu le temps de le lire ! (chronique dans le prochain numéro) Pour ceux que ça intéresse, écrivez à Editions «Camion Blanc», BP 111, 54220 Malzéville.



Patrick EUDELINÉ
«Ce Siècle Aura Ta Peau»
 (Éditions Florent Massot)

Premier événement de cette rentrée littéraire, voici, enfin, oserait-on dire, le premier roman de Patrick Eudeline, quelqu'un que l'on n'osera même pas présenter, de peur de vexer - un - bon nombre de punks fans du groupe culte Asphalt Jungle, et deux tous ceux qui depuis quelques années déjà suivent la plume de ce rock-critic qui a sévi un peu partout, de Libé à Actuel, en passant, dernièrement, par notre confrère (eh oui...) Rock & Folk. Bref, ce premier roman, «Ce Siècle Aura Ta Peau», comble un vide dans la biographie d'un contemporain hors-norme, «le garçon le plus élégamment dégingué du monde» (excuse K-terin si je repompe ta bio, mais la formule est trop bonne...). «Ce Siècle Aura Ta Peau» est une histoire d'Amour, avec un grand A, dans la mesure où, elle ne laisse pas intact ni le lecteur, ni, et c'est un faible euphémisme, les protagonistes, tous, (Marie,

Vincent, Jean-Claude et les autres) de ce roman déjanté, façon fin de siècle. Eh oui, encore une fois on n'y échappe pas, à cette fin de millénaire dévastatrice, à ce grand virage des mœurs, de la morale, des sentiments humains revisités par l'horreur à défaut de la grâce, avec son cortège de toutes ces entités de temps (Noël), de lieu (de Pigalle à Bastille) à faire vaciller les grands classiques de la tragédie Grecque. Grand-guignolesque, et tragiquement éprouvant.

À LIRE ÉGALEMENT...

«NRV N°3»
 (Éditions Florent Massot)

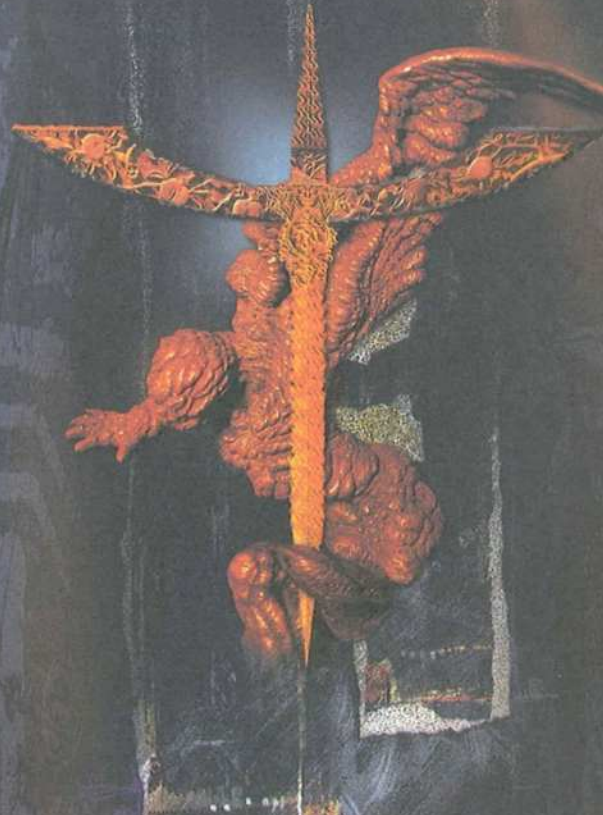
Toujours aux éditions Florent Massot, la sortie de la 3ème revue NRV, qui après l'Europe, cette fois «règle ses comptes !»

Arthur C. CLARKE
«3001, L'Odysée Finale»
 (Albin Michel)

Le roman qui répond enfin à près de 30 ans de suspense :
 - Quelle est la signification des monolithes ?
 - Qu'est-il réellement arrivé à Dave Bowman ?
 - Comment vont évoluer les relations entre l'homme et les machines, entre la Terre et l'espace ?

Xavier Fantoli

VANDEN PLAS
THE GOD THING



Nouvel Album
 Sortie le 5 Septembre 97

TOURNÉE ACOUSTIQUE

- 27/09 - NANTES / FNAC (17H30)
- 29/09 - LYON / FNAC BELLECOUR (17H30)
- 30/09 MARSEILLE / FNAC (17H30)
- 01/10 - PARIS / FNAC St LAZARE (17H30)
- 02/10 - TROYES / FNAC (17H30)
- 03/10 - TOURS / FNAC (17H30)
- 04/10 - NOISY / FNAC (16H00)

TOURNÉE ÉLECTRIQUE

(première partie SUPERIOR)

- 18/11 - STRASBOURG / LA LAITERIE
- 19/11 - LYON / RAIL THÉÂTRE
- 20/11 - MARSEILLE / ESPACE JULIEN
- 21/11 - TOULOUSE / LE BIKINI
- 22/11 - LA ROCHE s/YON / LE FUZ' YON
- 25/11 - PARIS / CAFÉ DE LA DANSE
- 26/11 - NANCY / TERMINAL EXPORT

ÉDITION LIMITÉE SPÉCIALE FNAC*
COFFRET DOUBLE CD
INCLUS 3 TITRES INÉDITS

* dans la limite des stocks disponibles

L'événement dans l'enregistrement !

Arts en Avant vous propose :



EDITION

- ➔ **Un studio équipé SSL, 48 pistes numériques, Lexicon, etc...**
- ➔ **Avec une équipe de professionnels formés aux États-Unis**

Et tout ça pour 1510 F par jour, ça existe !

POSSIBILITÉ DE PRODUCTION

Renseignez-vous ça ne coûte rien !

Tél./Fax : 03 84 26 39 03 - Port. 06 90 20 96 15



Roachford

"FEEL"

nouvel album
sortie le 14 octobre



des CD maxis à gagner

1. Quel a été le plus gros tube de Roachford en France ?
2. Combien d'albums de Roachford y a-t-il eu avant «Feel» ?
3. Quel est le nom du leader de Roachford ?

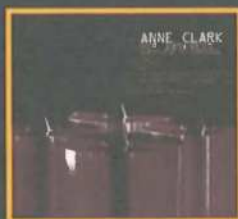
Réponse sur papier libre à envoyer à Rockstyle Concours Roachford 4, chemin de Palente 25000 Besançon
(Les bonnes réponses seront tirées au sort. Date limite d'envoi des réponses : 15 octobre 1997)

ANNE CLARK AU DIVAN DU MONDE

le 30 septembre 1997

1980... Anne Clark est l'égérie d'un punk-rock revendicatif qui emprunte déjà beaucoup à l'électronique. Quoi de plus naturel, donc, que les figures de proue de la scène techno européenne lui rendent aujourd'hui hommage.

"Wordprocessing" The remix project Disponible en CD-LP



des CD maxis à gagner

1. Citez 3 titres d'Anne Clark
2. Citez 3 remixers sur l'album "Wordprocessing" ?
3. De quel nationalité est Anne Clark ?

Réponse sur papier libre à envoyer à Rockstyle Concours Anne Clark 4, chemin de Palente 25000 Besançon
(Les bonnes réponses seront tirées au sort. Date limite d'envoi des réponses : 15 octobre 1997)

ABONNEZ-VOUS A

ROCK
STYLE

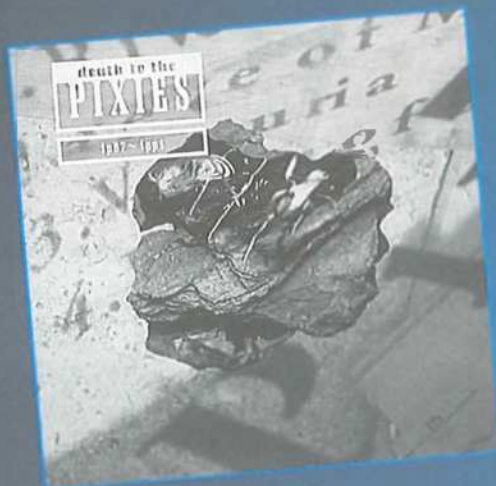
1 an - 6 numéros 145 F (au lieu de 162 F)

Et recevez un cadeau

au choix parmi la liste suivante en notant votre ordre de préférence dans le bulletin d'abonnement

(dans la limite des stocks disponibles - cachet de la poste faisant foi)

UN T-SHIRT
PIXIES



1 double CD compilation
"Death to the PIXIES"

ROCK BULLETIN D'ABONNEMENT PIXIES

BULLETIN D'ABONNEMENT, à découper, photocopier ou recopier et à envoyer à
Rockstyle Abonnements - 4, chemin de Palente - 25000 Besançon

NOTEZ VOTRE ORDRE DE PRÉFÉRENCE DANS LES CASES

un T-Shirt "PIXIES" le double-CD compilation "Death of The Pixies"

Pour la France :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **145 Frs** (au lieu de 162 Frs) et je joins un chèque à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

Pour l'Étranger (C.E.E.) :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **190 Frs** et je joins un chèque international à l'ordre de «Eclipse Editions».

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

NOM & Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Pays :

LYNYRD SKYNYRD

THE SOUTH WILL RISE AGAIN !

On imagine aisément un 15 tonnes chromé et rutilant, conduit par un gros routier à casquette, surplombant les voitures de deux bons mètres dans sa cabine, de laquelle s'échappe les accords de Lynyrd Skynyrd. Les professionnels du rock sudiste et de la musique pour camionneurs américains se portent bien et nous ont livré, il y a quelque temps, leur dernière œuvre en date, fidèle à la tradition. Rencontre avec Johnny Van Zandt, le franc et sympathique chanteur du légendaire Lyn Skyn.

par Charles Legraverand

Cet album a-t-il été difficile à faire ?

Non, pas du tout, cela a été très facile ! Nous avons écrit les chansons aux US en quelques trois semaines en décembre dernier, Ricky et moi, qui étai dans Blackfoot, et nous nous sommes vraiment bien marrés, l'ambiance était très cool. Il neigeait dehors et il n'y avait rien d'autre à faire que d'écrire des chansons, alors nous en écrivions deux par jours. Puis nous avons fait quelques shows à l'endroit où le groupe a enregistré son premier disque, c'est à dire Alabama, et nous y avons enregistré celui-ci. Nous avons donc eu l'impression de revenir un peu dans le passé et de nous rapprocher de ce qu'est Lynyrd Skynyrd en vérité. Nous avons eu du bon temps à faire tout ça et c'est d'ailleurs ce qu'est supposé être le rock...

Comment faites-vous pour écrire aussi vite ? Deux titres par jour ?!

Nous avions un paquet d'idées avant cela et le plus gros du boulot a été de les réunir. En ce qui concerne les paroles, nous écrivons à propos de ce que nous connaissons. J'écris à propos de gens que je connais ou de choses qui ont été vécues. Nous écrivons sur ces trucs qui font tourner le monde, pas les avocats ou les médecins, non, mais sur des aventures humaines.

Qu'est-ce qui est nouveau sur cet album, d'après toi ?

Je crois que certains titres sont un peu plus énergiques et d'autres un peu plus commerciaux qu'auparavant. Le fait que nous nous soyons amusés à le faire fait qu'il sonne rock'n'roll et c'est le truc le plus important. Lorsqu'on écrit des titres, on ne pense pas au business de la musique, et en quelque sorte, on n'est pas payé pour écrire des chansons, les sous viennent après, quand ils viennent ! Lorsqu'on écrit des titres, seul le fun est présent...

Combien de temps pourra-t-il durer, à ton avis ?

Oh là, j'espère pour un bon bout de temps ! On verra bien, ha, ha ! Nous allons faire des shows aux US, vingt-cinq shows en Europe, puis nous irons au Japon et en Australie. Nous allons donc être bien occupés et j'espère que l'album va durer un certain temps, tout de même !

Tu es dans la musique depuis très longtemps. Qu'est-ce qui, selon toi, contribue à apporter le suc-

cès à un groupe ?

Je crois que pour que ton groupe marche, tu dois être sincère avec toi-même et avec les autres. Et avec ta musique, quoi qu'elle apporte en retour. Il faut savoir s'en tenir à ce qu'on fait le mieux et pas à ce que demande les autres dont les goûts changent plus vite que tes propres capacités. Si tu n'es pas toi-même, les choses iront et viendront pour ne pas rester. Elles seront sans suite, sans lendemain. En ce qui concerne la sincérité, je crois en tout cas qu'elle n'est pas à mettre en doute dans Lynyrd Skynyrd ; nous passons beaucoup de temps sur la route loin de nos familles et nous dispensons toute notre énergie pour donner de bons concerts. Nous perpétons la tradition du groupe, surtout Ronnie et son frère, et pour ma part, je poursuis ce qui a été commencé.

De l'album ou du show, quel est le plus important des deux, pour toi ?

Toute question commerciale mise à part, le live est pour moi ce qu'il y a de mieux, car on

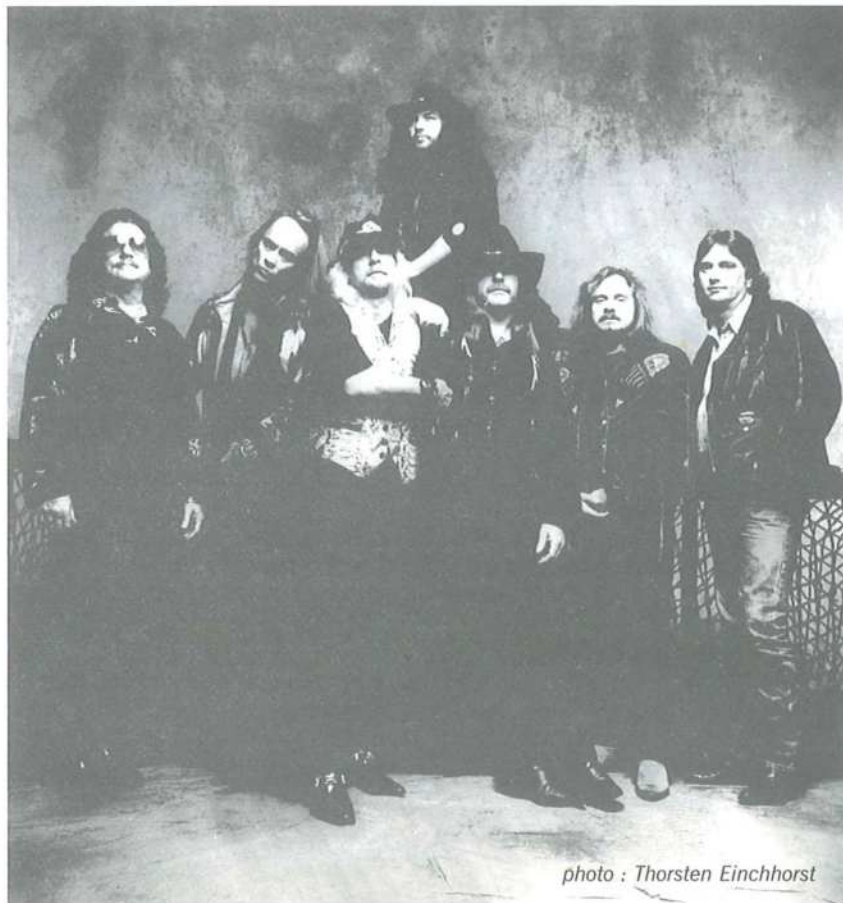


photo : Thorsten Einchhorst



photo : Mark Weiss

peut voir le public et les gens qui ont acheté l'album ! Tu peux voir leur expression et ce qu'ils ressentent à l'écoute de ta musique. Lorsqu'ils achètent l'album, ils l'emmenent chez eux, peut-être qu'ils l'adoreront, mais on n'est pas là pour le voir ! Peut-être qu'ils le détesteront aussi, et on ne le saura pas plus ! Le meilleur moyen de savoir ce que représente le groupe pour les gens est d'aller vers eux. Quand je suis sur scène, je porte toujours attention au public, et je fais gaffe s'il est satisfait ou pas ! Bien sûr, il arrive que certain shows soient meilleurs que d'autres, mais nous avons quand même l'habitude de faire de bons concerts ! Quoi qu'il en soit, les gens savent que nous sommes venus les voir et que nous reviendrons. Tourner à travers les US et jouer devant des milliers de personnes chaque soir, voilà ce qu'est pour moi la récompense d'être musicien. C'est une gratification énorme.

Est-ce que le rock'n'roll était ce que tu voulais faire étant jeune ?

En fait, non, je voulais être "steeplejack" (réparateur de clochers, de cheminées d'usines, ndr !), ha, ha, ah !! Ce n'est pas une plaisanterie, j'aime la hauteur, c'est vraiment ce que je voulais faire à l'époque. Mon frère Danny, qui était branché musique, m'a emmené voir des concerts et je me suis dit que je pourrais faire ça car ç'avait l'air d'être marrant ! Je me suis mis à la batterie et au chant et j'ai travaillé un peu, sans jamais me dire que je pourrais faire carrière là-dedans, mais ça m'amusait. En fin de compte, je suis très content de ce que je fait aujourd'hui.

La devise des musiciens est, paraît-il, sex & drugs & rock'n'roll. Est-ce la tienne ?

Elle l'a été, oui, bien sûr ! Je ne touche plus aux drogues aujourd'hui, mais j'aime toujours le cul et le rock'n'roll, il n'y a pas de problème ! Tous ces trucs sont chouettes, mis à part les drogues, que j'ai suffisamment essayé et que j'ai abandonné il y a longtemps.

A ton avis, à quoi sert la musique ?

Je crois que la musique est là pour aider les gens à oublier leurs problèmes - c'est, en tout cas, mon cas. Aussi à toucher leur âme, à leur faire plaisir. En concert, nous jouons deux heures pendant lesquelles les gens oublient leur boulot et leur tracas. Je crois que la musique est un don de Dieu.

Tu associes la religion à la musique ?

Oui, bien sûr. Lorsque j'écris une chanson, il m'arrive d'avoir énormément de mal comme beaucoup de facilité. Quelque chose de particulier coule en moi à cet instant et j'ai du mal à croire qu'il n'y a pas quelque chose de plus puissant que moi qui se cache derrière tout ça ! Tout le monde n'est pas capable de faire ça et je crois que Dieu parfois nous dicte certaines choses. Pour ma part, il m'a dit d'écrire et de jouer des chansons...

Rends-tu à Dieu ce que tu lui dois ?

Oui, je suis très chrétien, je crois en Dieu et en Jésus-Christ. J'ai des enfants, je les ai vu naître et je crois vraiment qu'il y a un pouvoir suprême. J'ai vu ma fille aînée très malade et presque mourante, et j'ai prié Dieu pour qu'elle ne meure pas. Je crois que nous avons chacun une destinée et je crois enfin aux anges et qu'ils veillent sur nous. Il y a un démon en chacun de nous qui veut prendre notre âme et qu'il ne peut le faire tant que tu crois en Jésus.

Si tu as des enfants, tu as probablement une femme. Elle tolère que ta devise soit sex & rock'n'roll ?

En fait, j'ai eu deux femmes et je suis divorcé ! Le problème ne se pose donc pas ! Mais tout le temps que j'ai été marié, j'ai été fidèle, si c'est ce que tu veux savoir. Je suis loyal et proche de la religion lorsque je suis engagé dans ce type de relation. Mais aujourd'hui, je suis célibataire... et je m'amuse bien !

Message reçu...



ROLLING BIDOCHONS



Tout d'abord, pouvez-vous présenter le groupe ?

Alors il y a 5 personnes, Bill Pourquoiimec à la basse, Ringo Tare qui est le batteur, John Lenine à la voix, Yoko Kono qui est guitariste et Kikif Ricard, l'autre guitariste. On ne dit pas les noms, ainsi, si Kikif Ricard s'en va, ce sera un nouveau Kikif Ricard qui le remplacera...

Vous allez sortir un nouvel album, une compilation qui n'en est pas vraiment une, c'est ça ?

chanteur - Oui, il y a 18 titres parmi lesquels 4 nouveaux titres 3 titres du dernier album qui disparaît du marché pour de sombres raisons de changement de maison de disques. C'est une sorte de concept un peu rigolo anti-zapping, avant et après chaque titre il y a des choses qui se passent, des jingles, des animateurs radio, etc. C'est une vraie radio sur CD qui s'appelle Radio Bidochon. De vrais animateurs radio sont venus sur radio Bidochons, des gens d'Europe 1 comme Barbier, Hubert, il y a des gens d' RTL comme Zégut, il y a le fameux Maître Cappello. Vous ne pouvez pas vous servir de votre zappeuse, vous êtes obligé d'écouter tout le disque si voulez savoir au moins une fois tout ce qui se passe dessus. On a fait ça pour certains journalistes qui ne sont pas très curieux et qui n'écourent qu'un seul titre. Là, ils pourront dire des conneries mais on pourra vérifier si les conneries sont justes ou pas. Et puis, pour la première fois, on a fait une sorte d'osmose avec Binet à qui on avait emprunter le nom de bidochon qui est un peu notre grand-père spirituel, il est venu faire la pochette du disque. C'est une radio sur CD, on n'a pas d'argent pour s'acheter un émetteur donc on fait une radio avec une programmation qu'on aime, c'est à dire les titres des bidochons, et si ce disque se vend très bien, on fera télé bidochon et on deviendra les maîtres du monde, on sera les nouveaux Robert Hersant du show- bizness.

Lorsque vous avez commencé, comment vous est venue cette idée de parodie, de pastiche ?

Après avoir repris les Sex Pistols, les Stones, les Beatles et Téléphone avec des paroles bien à eux, Les Bidochons s'appêtent à sortir une nouvelle galette qui contiendra quelques uns de leurs fumants pastiches et des nouvelles surprises. Rencontre avec un groupe original qui ne se prend vraiment pas au sérieux.

par Nathalie Joly

L'adage était de se dire qu'il vaut mieux jouer de bons morceaux qu'en écrire de mauvais. Des gens ont plein de talent et ont fait des super morceaux mais, des fois, leurs paroles ne nous plaisent pas ou on a des envies un peu différentes alors on les fait à notre sauce. Ça ne nous a jamais gêné que l'on dise que c'était de reprendre des morceaux. En fait, on peut citer les cas de quelques personnages qui ont fait comme ça de grosses carrières en France et à l'étranger, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell qui ont fait ça toute leur vie.

Oui, mais vous avez un style de paroles très particulier...

Oui, un style qui est dû à nos mauvaises lectures. Au lieu de lire l'almanach Vermoz et la collection intégrale de la bibliothèque rose, on est tombé tout petit sur des lectures sataniques comme Charlie Hebdo, Hara Kiri, et des auteurs plus salaces comme Céline ou Alphonse Boudard et, à partir de là, on a une version de la vie un peu différentes des autres. Effectivement, il y a des choses que d'autres vont trouver horribles, pornographiques ou scandaleuses mais nous on trouve ça tout simplement rigolo.

Comment choisissez-vous vos cibles ?

Ce sont des gens qu'on aime, voire qu'on adore. En fait, c'est l'envie de rejouer des titres que l'on trouve fabuleux. Cela a toujours été le cas sauf sur un titre que l'on trouve assez moyen, un gros hit international des Cranberries que l'on a un peu remodelé de manière un peu trash avec des paroles pour dire aux gens de se réveiller. On a l'impression que tout un tas de groupes actuels dorment un peu et sont tristes, ils font le plus beau métier du monde et ils font la gueule, ils ont la misère du monde sur les épaules, ils n'ont jamais envie de se marrer et bien nous disons aux gens de se marrer, que la vie, c'est gai.

Y a-t-il une différence entre pasticher des groupes anglo-saxons et des groupes français, n'est-ce pas plus difficile pour les paroles ?

C'est un peu plus compliqué parce que les gens connaissent les paroles. Les textes de Téléphone, post-adolescents ou pré-bubère comme on voudra, sont des textes très bien écrits dans la phonétique, souvent conneries mais très bien foutus et qui sonnent bien. On donne un sens plutôt humoristique à tout ça en conservant aussi l'entité des morceaux. On ne peut pas coller un texte dling

ding pouet pouet sur un morceau comme «Cendrillon» qui est un texte un peu nostalgique qui parle d'une histoire de came, on a donc fait un truc un peu rigolo en ce moquant de cette attitude un peu condescendante vis à vis de certaines maladies et en faisant un clin d'oeil à des gens qui sont dans des hôpitaux et qui ont peut-être un peu envie qu'on rigole avec eux. La difficulté consiste à remplacer dans la tête des gens des paroles qu'ils connaissent et à partir du moment où on y arrive et que les gens chantent les notes, ça nous fait vachement plaisir.

Je crois qu'à l'époque du pastiche des Beatles, vous aviez eu quelques ennuis ?

Oui, Soan et Julian Lennon, Yoko Ono, et Paul Mac Cartney ont souhaité faire interdire le disque et ils nous ont réclamé 1 million de francs de dommages et intérêts mais ça s'est très bien passé à l'arrivée. On avait répondu en organisant à la manière de John Lennon un bed-in devant l'éditeur. Nous étions dans un plumard tous les cinq avec des menottes dans nos costumes de Sergent Peppers et des amis à nous étaient venus manifester avec des panneaux qui disaient faites l'humour pas la guerre et qui distribuaient des fleurs aux passants, c'était le combat des bidochons pour la liberté, on se serait crû au Viet-Nam. Je pensais que c'était une histoire d'avocats



photo : Christophe Mourthe

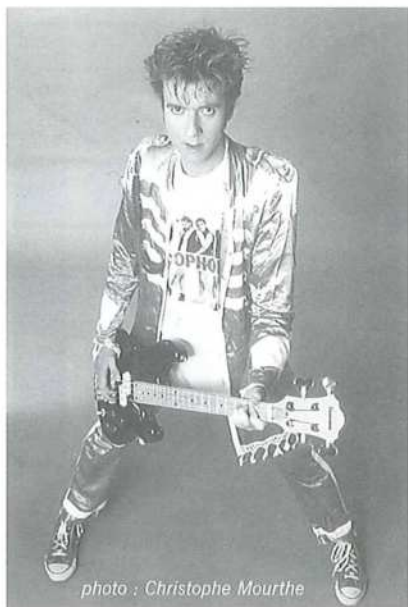


photo : Christophe Mourthe

et que Mac Cartney n'avait jamais été au courant mais j'ai appris qu'il était d'accord pour qu'il y ait un procès contre les Bidochons. On peut donc sous entendre que Paul Mac Cartney vieillit mal ou alors il a vraiment besoin de kérozène pour mettre dans son boeing pour aller se faire couper les cheveux à New-York de temps en temps, je ne sais pas. Il a peut-être des problèmes d'argent ce pauvre homme.

Pour les autres, il n'y a jamais eu de problème ?

Non, apparemment, Jaegger avait rigolé de l'album et ça lui a plu. J'ai l'impression que les gens de Téléphone, d'après les premiers échos, sont plutôt contents aussi. Tous ces gens doivent se rendre compte qu'il s'agit quand même d'un hommage, on va pas rejouer demain du Michèle Torr ou du Mireille Mathieu. Et, puis en plus, on met toujours un point d'honneur à faire que les morceaux soient respectés à l'arrivée. Il ne s'agit jamais de les détruire et de montrer que ce sont des morceaux de merde. Si on les joue, c'est

parce que on les aime bien.

Et y a-t-il une tournée de prévue par rapport à cet album ?

On est un peu des fainéants nés et en l'occurrence, on ne fait jamais des tournées énormes. Je crois que les premiers concerts redémarrent en octobre, on va jouer un peu à droite à gauche. Je crois que l'on s'entretrait si on restait vraiment un mois comme ça, coincés dans un camion.

Quel est votre public, qui va voir les Bidochons ?

C'est jeune, ceux qui nous aiment beaucoup, qui sont très fan, qui nous envoient du courrier, qui achètent des tee-shirts, ce sont des adolescents. On a tous une trentaine d'années aujourd'hui, on est un peu les grands frères de tous ces gens là, les grands frères déconneurs qui font des trucs que peut-être d'autres groupes ne font pas. Sur scène, on fait un peu les cons, faut l'avouer, on a des costumes aussi colorés que les toréadors, on distribue des choses à notre public, il y a à boire et à manger, une sorte de petit show rigolo et je crois que les ados aiment ça. On doit avoir l'âge mental de notre public, 15/18 ans. Après il y a des gens plus âgés qui ont aimé les groupes que l'on reprend et qui sont contents de les réentendre dans une version un peu différente.

Je crois qu'on leur paraît proches et sympathiques ce qui n'est pas le cas de tous les groupes qui sortent en ce moment qui paraissent vraiment être à des années lumière. C'est un peu le star-system qui repart, ils aiment la musique mais ils sont complètement inapprochables.

Qu'aimez-vous écouter ?

Avant tout, je crois que nous sommes tous des enfants de la punk-music et du rock. Après on a été baigné dans la new-wave. Nos premiers groupes, c'était des groupes indépendants, alternatifs, très trash. On est vraiment issu de cette culture là, c'est à dire une musique basique, simple, trois accords nets, tranchés, très peu d'arrangements avec des



photo : Christophe Mourthe

mecs qui ne chantent pas toujours juste mais qui ont des choses à dire et qui les disent avec leurs moyens, avec leurs limites, cela passe par Dead Kennedys, Nirvana, Led Zeppelin, les Ramones, les Clash. Aujourd'hui, on aime tous beaucoup des groupes comme Radiohead, qu'on trouve vraiment très intéressants. Il y a d'ailleurs un morceau de Radiohead sur notre album parce que à mon avis, ce sera un des groupes qui marquera dans les années qui viennent. Ça va être un grand groupe et il n'y en a pas tant que ça aujourd'hui.



photo : Christophe Mourthe

TYPE O NEGATIVE

Belgique. Dour, juillet 97. Soleil de plomb. L'orage se prépare. Ambiance électrique, survoltée. Foule prête à éclater à la moindre étincelle. Type O Negative en tête d'affiche, au côté de Front 242, Sisters Of Mercy, Rémy Bricka (sérieux !!!). C'était l'occasion de demander à un Josh Silver, clavier et principal compositeur du groupe quelques petites infos sur l'actualité du groupe, et de faire le point sur une carrière relancée ("October Rust", leur dernier album, va quand même fêter son premier anniversaire) par le titre "Love you to death" présent sur la bande son du jeu vidéo "Blood", tout un programme. L'homme, plus du tout dans un état normal, imbibé et intoxiqué à on ne sait pas trop quoi (il n'a pas voulu partagé, ça devait être bon !), se révèle laconique et pour le moins avare de paroles, ce qui donne au départ une discussion décevante, mais pourtant terriblement drôle à l'arrivée. Drôle, car que dire s'ils avaient été tous les quatre ! Moments choisis...

par Xavier Fantoli

Salut Josh, comment vas-tu ?

Josh Silver : Comment je me sens ?! Euh, sobre, mais à part ça, ça va...

Prêt pour le concert ce soir ?

... Non, pas encore, mais peut-être qu'après une bouteille d'alcool...

Quelles étaient vos motivations, vos inspirations, quand vous avez enregistré "October Rust", il y a un an déjà ?

Euh... d'habitude, on est intoxiqué... Et notre état d'intoxication dépend de l'époque, à cette époque c'était la marijuana.

Votre inspiration ne dépend que d'une intoxication physique ?

Je crois que dans n'importe quelle forme d'art ta personnalité transpire d'une façon ou d'une autre. Et que l'on soit en transe ou pas n'est pas important... c'est comme ça qu'on vit, c'est tout... C'est comme ça qu'on travaille, c'est comme ça que ça se passe...

Qu'est-ce qui te déprime ?

À peu près tout. L'humanité. J'imagine que ça se sent dans la musique. Chaque fois que tu t'exprimes... ça va être réfléchi quelque part. Comme je viens de dire, chaque forme d'art est la réflexion de ton état d'esprit. Y'a même pas besoin d'essayer, ça arrive tout seul, c'est tout. Je ne vais pas te dire qu'on essaye de faire des choses, ces choses, parce que c'est faux. On fait juste ce qu'on veut, et inévitablement c'est une projection de nous-même.

Le public est apparemment venu pour vous voir ce soir, et c'est un des gros festival cet été, comment ça se passe pour toi ?

Nous ne sommes pas tête d'affiche, le public est venu voir Front 242, pas nous. J'aime bien ce qu'ils font. Je suis pas un fan, de toutes façons j'aime pas la musique, alors... Je crois pas qu'il y ait des concerts

plus importants que d'autres, qu'il y ait 200 personnes ou plusieurs milliers, c'est pas important.

Pourquoi tu joues dans un groupe, et dans ce groupe ? Par plaisir, ou alors c'est comme une thérapie ? Oh c'est pas du plaisir, plutôt de la satisfaction. Et tout ce que je fais, je le fais pour moi d'abord. Si tu te fais pas plaisir avant tout, tu fera jamais plaisir aux autres, au public. D'abord je suis content, et les autres le seront peut-être.

On parle souvent de vous comme des êtres cyniques et provocateurs, est-ce que c'est une autre facette de votre personnalité, ou alors juste une façade ?

Quand tu grandis à New York tu deviens forcément un "sarcastic bastard". Et il faut qu'on fasse très attention quand on a à faire à la presse européenne, parce que généralement les gens comprennent pas toujours. Quand je relis des papiers je me dis que j'étais sarcastique et pourtant ça avait l'air vachement sérieux ! Et... en fait, on est naturellement sarcastique. On fait juste gaffe avec la presse européenne, c'est très dur pour nous, les américains comprennent très vite quand on se prend pour des trous du cul... C'est vraiment dur avec des gens qui parlent pas forcément anglais, mais je les blâme pas du tout, je parle pas leur langue, alors je m'attends pas à ce qu'il parle la mienne... Dans ces conditions c'est pas facile de communiquer, c'est pas vraiment une conversation, ils posent des questions, j'essaie de répondre, et puis ils rentrent chez eux pour traduire... Mais avec toi ça va, tu te débrouille plutôt pas mal...

Merci pour le plutôt pas mal... Mais parlons aussi de votre style, que certains qualifient de "gothadelic", tu peux m'en dire deux ou trois mots ?

Ben... c'est nos mots, c'est nous qui l'avons inventé, c'est notre travail.

Qui mais est-ce que c'est une bonne définition ?

De toute façon on va essayer de t'éti-quer, de te ranger dans une catégorie spécifique, et en dépit de tout le reste, on va trouver des mots pour définir ton style, quoi qu'il se passe, alors tant qu'à faire je préfère qu'on se définisse tout seul... Mais le mot 'gothadelic' vient de nous, il fallait qu'on soit quelque part, ils pouvaient pas nous classer dans le rap.

Tu pourrais faire du rap, par exemple, ou une autre musique ?

Bien sur, je vis à New York, man. À Brooklyn, la capitale du rap. C'est vrai que le rap, c'est pas trop mon truc. Tu sais, j'ai travaillé en studio pendant assez longtemps pour que je sois capable de mettre mon âme dans tout ce que je fais, que ça soit pour moi ou pour quelqu'un d'autre. Pour n'importe qui d'autre.

Tu as produit tous les albums de Type O Negative, alors comment définirais-tu ton job au sein du groupe, un producteur qui joue du clavier ? Un clavier qui devient producteur le temps de l'album ?

Non, je suis un producteur qui joue du synthé... Je joue à peine du synthé... Pas vraiment bien...

Quels sont les producteurs qui t'influencent le plus ? Ou ceux que tu admires le plus ?

... Y'en a beaucoup... Mais j'aime plus citer des noms... Y'en a toujours un que t'oublies... J'adore George Martin, c'est un Dieu, tu sais, man... Bob Ezrin est grand, aussi... Mais ça dépend des styles, il y a de très grands producteurs dans tous les styles, très compétents...

Apparemment tu sembles apprécier le travail que George Martin a fait avec les Beatles ? Étonnant, non ?

Non, je vois beaucoup de trucs Beatles dans ce qu'on fait... Tu regardes sûrement pas assez au fond de notre musique... On a repiqué énormément de choses à tout le monde, y compris, et peut-être surtout aux Beatles.

...?...

Tu sais la musique n'est que la variation du même thème, des mêmes vieilles idées. Et on fait notre propre variation de ces thèmes. Nous sommes tous de grands fans des Beatles, on a tous leurs disques, on a tous grandi en écoutant les Beatles, et j'entends un peu des Beatles dans toutes les musiques...

Qu'est-ce que tu écoutes d'autres ?

Pas grand' chose. Pas Pink Floyd. Les Beatles. Black Sabbath... Pas mal de trucs de vieux. C'est normal, je suis vieux.

Vous avez fait une reprise de Neil Young, "Cinnamon Girl", pourquoi un tel choix ? Comment ça c'est passé ?

Moi, j'ai rien fait, c'est pas mon choix. C'est Pete qui a tout fait, c'est lui qui a ramené cette chanson. En fait, on choisit jamais de faire la reprise que tout le monde attend, et on fait toujours en sorte que notre version ne ressemble absolument pas à l'original. Et ça marche, ça ressemble plus du tout à du Neil Young. J'ai cru qu'il allait la broyer, mais non, il nous la rendu, c'est cool.

Parlons un peu de l'actualité de Type O Negative, celle qui concerne "Blood", le CDrom...

Oui, on en a vu un bout... Mais il faut voir le jeu en entier...

Comment ça s'est passé ?

Je sais pas, je crois qu'ils ont cherché pas mal de musiques qui collent à l'ambiance du jeu, qui soient appropriées à ce jeu dans lequel il y a beaucoup de sang et de massacre, alors évidemment T.O.N. a été plus que naturellement choisi pour la bande son de ce jeu.

(à ce moment une jeune fille vient demander à Josh Silver un autographe, et lui donne un marker rose. Il se tourne alors vers moi, l'air désolé, et marmonne un : "pink..." en hochant de la tête...)

Avec "Blood", ce n'est pas la première fois que vous participez à cet univers des jeux vidéo, vous aviez aussi participé à la B.O de Mortal Kombat, le film. Est-ce tu crois que votre musique est proche de ce monde-là ?

Ouais, mais tu sais, ce qui se passe sur la bande son et ce qui se passe sur l'écran, c'est deux choses complètement différentes. Notre morceau est juste sur le CD, il passe pas sur le film. Maintenant, si notre musique est proche de cette culture vidéo, j'en sais rien, ils avaient juste besoin d'un groupe qui avait un nom aux États-Unis, histoire de vendre les CDs, c'est tout. Sinon, comme beaucoup je m'amusais sur des jeux comme "Doom" ou d'autres jeux classiques de baston, mais le problème est que... je deviens trop vieux pour ce genre de choses.

Si il y a un âge, alors à quoi tu joues maintenant ? Business.



C'est plus intéressant ?

Plus gros. C'est plus un jeu d'échec.

Qu'est-ce qu'il y a derrière Type O Negative ?

Oh, il n'y a pas de concept, on essaye juste de dire la vérité, je crois qu'on dit que Type O Negative est un pur produit, construit de toute pièce autour de quatre mecs dépressifs, mais c'est faux, on dit juste ce qu'il y a à dire. On ne se réunit pas pour définir la marche à suivre du nouvel album.

Oui, mais quand tu te retournes sur la carrière du groupe jusque là, comment définirais tu ce qui réunit tous ces albums, la ligne directrice, le point commun ?

Ah, oui. La frustration. C'est ça le thème commun à tous ces albums. Que ce soit la colère, la dépression, c'est la même chose, le même : la frustration. Mais c'est comme ça qu'on est. Trois connards frustrés et demi...

Vous ne jouez pas très souvent en France, pourquoi ?

C'est une bonne question, je sais pas... Les représentants de notre maison de disques en France nous ont dit que l'affluence était de moins en moins bonne, je sais pas, peut-être qu'ils croient que Type O Negative n'est pas un groupe assez intéressant pour le public français.


Des projets ?

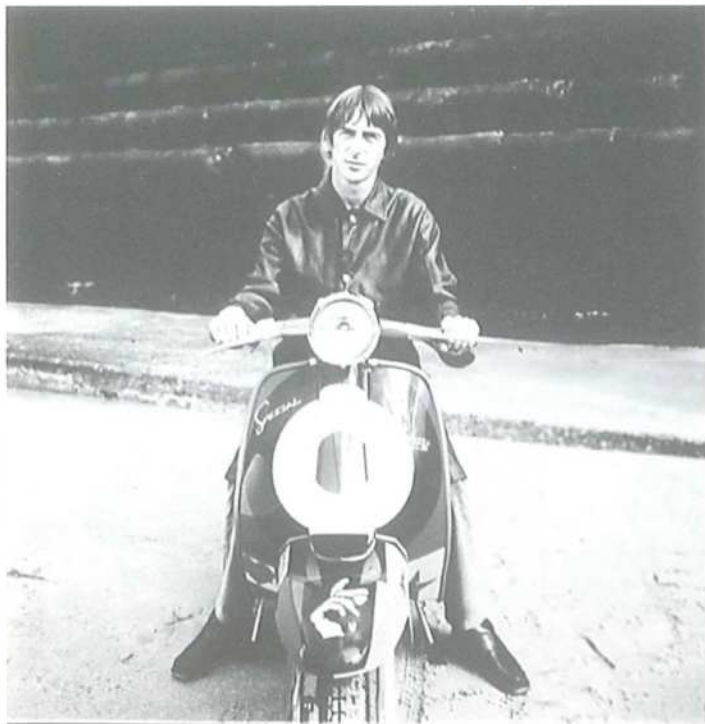
Oui, probablement, on va commencer à travailler sur un nouveau projet, d'ici la fin de cette année, ou le début de l'année prochaine, mais il n'y a rien de défini, pour l'instant.

Que tu vas produire, évidemment ?

Oui, certainement, quoique j'en sois pas si sûr. J'aimerais travailler avec George Martin. Je serais même prêt à le payer pour ça. J'aimerais voir le résultat, c'est ça qui est intéressant, je sais pas à quoi ça pourrait ressembler. J'ai envie d'apprendre, tu sais, alors pourquoi pas apprendre avec les meilleurs ? J'ai dû apprendre à produire. Et pas pour jouer du synthé. Mon jeu est des plus maladroit. Mais pour composer, y'a pas besoin de connaître son instrument par coeur, il suffit de savoir retranscrire ce que tu as dans la tête sur une bande, ça suffit. Que je sois nul au synthé, ça n'a aucune importance, je sais ce que je veux entendre, et j'y arrive, d'une façon ou d'une autre. C'est tout ce qui compte.

Le concert est dans quelques heures, comment vas-tu te préparer ?

Me préparer ? Je vais juste aller me descendre une bouteille ou deux, comme ça j'entendrai pas les fausses notes si moi ou les autres se plantent... 



paul

À l'occasion de "Heavy Soul", le dernier effort de Paul Weller, il était normal que Rockstyle s'intéresse d'un peu plus près à ce personnage mythique du rock briton, celui qui dépasse les frontières, celui qui a une place parmi les plus grands, parmi les "pères fondateurs". The Jam, Style Council... Des noms qui ont écrits

une partie de l'histoire de la musique. Des références. Paul Weller, laconique, parfois plutôt sec, hautain ? La réponse tout de suite...

traduction par Xavier Fantoli

Peux-tu me faire un bref résumé de ce nouvel album, depuis le début jusqu'à la fin, comment et où a-t-il été fait ?

Eh bien on l'a enregistré dans six ou sept studios différents. Ça a pris plus d'un an, dix-huit mois peut-être. Quatre jours ici, une semaine là, où nous essayons de tisser la trame des chansons. On a passé deux ou trois années à travailler au Manor, et à la fin on s'est rendu compte qu'il fallait aller chercher d'autres choses ailleurs. Ça a été une toute nouvelle façon de travailler.

Ca n'a pas été trop difficile de ne pas travailler au Manor, où vous avez déjà enregistré deux albums ? Ca ne vous manquait pas ?

Deux albums et pas mal de singles aussi, alors oui, c'est comme tout, si tu restes assez longtemps quelque part, tu finis par t'habituer, et des fois tu t'y habitues trop. C'était donc différent et ça a pris un peu de temps à trouver nos marques, plus que pour d'autres albums.

Quels ont été les premiers titres que vous avez enregistré ?

Les premiers titres ont été "Up in Suzes", "Room", et "Peacock suit", l'année dernière, en mai.

D'où vient le titre ? C'est un titre qui traîne dans l'air depuis pas mal de temps, non ?

Je pense que ce titre existe depuis les années cinquante, peut-être même plus tôt, il existe un album de Blue Note qui s'appelle "Heavy Soul", mais à part le titre, il n'y a aucun lien. En fait, je voulais juste écrire une chanson qui s'appelle "Heavy soul", je voulais juste dire ça dans une chanson, parce qu'il y a tellement de façons différentes de prendre et comprendre ce titre. Je voulais écrire quelque chose qui ait du sens, qui veule dire quelque chose, qui soit profond, mais surtout, dire que je suis content que ça soit profond et plein de sens et que je m'en fous.

Il y a des moments où cet album sonne vraiment dur, en tout cas plus dur que sur "Stanley Road", par exemple.

Plus dur que n'importe quoi que nous ayons pu faire avant, plus brut en tout cas. Je crois surtout que ça sonne plus live. Quand tu écoutes cet album, tu n'entends que les trois instruments, tu te rends compte qu'il y a très peu d'overdubs.

Qui sont les musiciens qui jouent sur cet album ?

Moi, Steve White à la batterie, Marco Nelson à la basse, et c'est vraiment le cœur de cet album. Steve Cradock a fait un ou deux titres, Jools Holland a joué du synthé sur un morceau, et il y a des arrangements de cordes sur deux ou trois chansons, mais c'est tout, c'est surtout nous - une suite trois pièces.

Steve et Marco ont-ils composé eux aussi ?

Oui, et on a aussi improvisé à partir d'idées de départ, pendant qu'en même temps j'écrivais beaucoup de textes. C'est pas comme si j'étais arrivé avec tout un tas de chansons complètement finies.

Quelle a été la part de travail de Brendan dans tout ça ?

L'équilibre, c'est quelqu'un qui a la tête sur les épaules, et beaucoup d'imagination aussi. Nous avons confiance en lui, on fait confiance à ses oreilles, à ce que lui il entend.

Est-ce que les chansons prennent forme grâce à lui ?

Il a un avis éclairé sur les arrangements, oui. Nous travaillons tous les arrangements, et Brendan y contribue beaucoup.

Ca a été difficile de ne pas jouer avec Steve Cradock et Damon Minchella ?

Oui, surtout pour moi, et pour Steve aussi, certainement, parce que nous nous entendons si bien, que ce soit au niveau musical ou humain.

C'était un peu comme si un groupe se séparait ?

Oui, je crois, quand on a joué à Chelmsford l'année dernière, c'était un peu notre Candlestick Park, c'est pour ça qu'on était en costume.

La dernière valse ?

C'était un grand moment pour moi et pour Whitely, sortir et faire autre chose qui rapporte quelque chose, un son ou un style différent.

Et maintenant qui est le vrai groupe live ?

Moi et Steve et Yolanda Charles à la basse, et Matt Deighton à la guitare.

Est-ce que ça a été un choc ce qui est arrivé à Go Discs, l'année dernière ?

En fait, on nous a juste appelé pour nous dire ce qui allait se passer... nous étions tous très frustrés. On ne savait même pas si l'album allait sortir.

C'était une raison suffisante d'anxiété et de frustration...

Oui, surtout que l'album était prêt à sortir...

Qu'est-ce qui était donc si spécial à propos de Go Discs ? On en parle toujours en terme d'atmosphère ou d'approche unique ?

Je sais pas, peut-être le fait qu'il n'y ait que dix-sept personnes qui y travaillent, et que tu connaissez tout le monde par leur prénom. Une sorte de "famille attitude", tu rentres et tout le monde écoute un disque, c'est assez rare de la part d'une maison de disques.

De quels titres es-tu le plus fier, sur ce disque ?

Eh bien "Heavy soul", parce que les paroles de cette chanson contiennent tout ce que je voulais dire, ce qui n'arrive pas si souvent ! J'aime beaucoup "Science", et "Peacock suit", que j'adore, je les aime toutes en fait, d'une façon ou d'une autre.

"Brushed" est une chanson assez agressive, certainement la plus agressive que tu aies jamais faite, c'est presque punk.

Punk ? Je sais pas. Il y a un peu de tout dans cette chanson.

Surtout dans le chant, en fait, et ça va être le single ?

Oui, c'est un titre qui est partie d'un boeuf entre nous. J'aime le son de ce morceau. De ce point de vue, il est vraiment génial. Pour les paroles, je ne sais pas, j'en suis pas si sûr.

Weller



Dans tes textes, dans "Science", ou "Peacock suit", il y a cette phrase "I have no solutions", on dirait que tu as envie de nier cette idée que tu as toutes les solutions, que tu es un leader, une figure emblématique. Oh, il y a longtemps que cette époque est terminée...

Pourtant ça semble systématique dans chacun de ces deux morceaux, le "loutez-moi la paix !", tu vois ? Vraiment ? J'en sais rien. En fait, ça me prend du temps pour comprendre mes paroles une fois que je les ai écrites, surtout vu sous cet angle. Tu sais, en fait, je ne fais qu'écrire les paroles. Ça me prend plus de temps pour comprendre ce que j'essaie de dire, ou alors si je peux être aussi spécifique, ou même intellectuel.

Alors je me trompe sur celles-là ?

Non, non, tu as probablement raison, tu entends ces choses.

Est-ce que tu sens que tu as plus de succès maintenant, et de jours en jours ?

Commercialement, tu veux dire ? Eh bien si on regarde les ventes je suppose que oui- mais de ce point de vue uniquement.

Oui, et jouer dans des stades, aussi, ainsi que tout le reste...

Oui, mais je sais pas. The Jam était très bon surtout, on a eu de très bons moments. Style Council aussi, on a joué à Wembley cinq soirs de suite. Évidemment, j'aime le succès commercial- pour moi aussi, c'est très gratifiant de nos jours.

Dans quel sens ?

Parce que ça me permet de réaliser les chan-

sons qui me passent par la tête, ça me permet de chanter les choses que j'ai toujours écouté mais que je ne pouvais pas faire. Tout ça, c'est gratifiant.

Donc ce n'est pas aussi stressant d'être aussi célèbre aujourd'hui que, disons, il y a quinze ans ?

Non

Ca avait pourtant l'air d'être plus dur à l'époque, non ?

Oui, c'est vrai, j'y étais très sensible à l'époque, et j'étais très jeune. Mais avec l'âge je me fous un peu de tout ça.

Ca doit aussi être un grand soulagement, que les gens ne soient pas tous pendus à chacun de tes mots

Oui, totalement, même si j'aime quand même qu'on écoute mes textes.

Quel effet ça fait de voir enfin sortir le Jam Box Set, de le voir enfin à sa place dans l'histoire de la musique, et ensuite quel est ton disque préféré ?

Bien ça fait plaisir, un énorme plaisir. Et mon album préféré ? "Overall Affects", sans aucun doute.

Pourquoi ?

Tu sais pourquoi, le son de cet album. Il contient des titres fantastiques, "Man in the cornershop", "Boy about town", ce genre de chansons, j'adore la mélodie, et il y a dans cet album des mélodies fantastiques.

Qu'est-ce que tu as écouté pendant ces derniers dix-huit mois ?

J'aime Primal Scream, leur dernier album, et aussi "Going out", le single de Supergrass. Le nouveau single de Verve, "Brown sugar" de D'Angelo, il y a aussi Lewis Taylor, j'adore son

album, c'est vraiment tordu, tu peux penser à rien d'autre.

As-tu enregistré d'autres choses avec d'autres personnes, pendant cette année ?

Oui, j'ai fait cinq ou six titres pour l'album de Carleen Anderson, deux chansons sur le nouvel album de Robert Wyatt. Une très bonne expérience, très différente.

Quels sont les derniers albums que tu as écouté ?

"Catch You On The Rebound" de Brenton Wood, c'est un album de rhythm' n' blues des années soixante. "Ole" de John Coltrane, ainsi qu'un album d'Alice Coltrane, sa femme, mais je me rappelle jamais le titre. J'ai écouté le nouveau single d'Oasis, et une chanson de Bobby King, "She".

Comment tu t'es senti après les élections ?

Très bien, bon, ce n'était pas de l'enthousiasme, c'était juste comme si quelqu'un venait d'ouvrir la fenêtre, ou comme si c'était l'été - de l'air frais.

As-tu ressenti que certaines des choses pour lesquelles tu t'es battu dans les années 80' n'étaient pas vaines ? Je pense que Billy Bragg pense exactement la même chose ?

Oui, certainement. Billy était très engagé dans tout ça. De toute façon je crois que tout le monde en avait marre de la droite au pouvoir. Mais c'est surtout quand la middle class en a eu vraiment marre qu'il était clair que c'était fini pour les Conservateurs.

Dernière question, tu auras quarante ans l'année prochaine, exact ?

Euh, oui.

Est-ce que c'est aussi motivant que lorsque tu allais avoir vingt ans, ou est-ce que tu prends la chose avec plus de sagesse ?

C'est clair que ça me fait pas sauter de joie. J'imagine que je n'ai qu'à l'accepter. Mais peut-être que les gens ont raison et que la vie ne fait que commencer à quarante ans. En tout cas, ma vie a réellement commencé à trente ans.

Paul McCartney a dit qu'il ne faut pas attendre que les choses arrivent, et qu'il fallait faire les choses pour soi-même.

Oui, mais je comprend pas vraiment... 



KAT ONOMA

Kat Onoma respecte profondément son public, le double live sorti à l'occasion du dixième anniversaire du groupe l'atteste : la rigueur artistique est de mise, l'approche des morceaux étonnante. Le décalage cultivé de Kat Onoma ayant parfois été mal interprété, la sortie d'"Happy Birthday Public" est l'occasion de rencontrer Rodolphe Burger et de revenir sur les singularités d'un groupe hors normes, hors modes.

par Berth

Souvent un live c'est une sorte de "best of" déguisé. "Happy Birthday Public" se présente différemment...

Oui, c'est assez différent du live habituel. On n'en avait pas fait jusqu'ici parce qu'on avait un peu une réticence par rapport au principe du live. L'événement du concert est unique et une fois enregistré, dans un autre contexte, il ne fonctionne plus, c'est une archive. Pour "Happy Birthday Public", on s'est demandé si on ne pouvait pas faire un peu autre chose, c'est à dire proposer un disque avec le public, en associant le public à une certaine démarche. On a fait des concerts particuliers, on savait qu'on les enregistrerait, que ça aboutirait à un album mais on ne savait pas du tout quelle forme ça aurait. On a eu envie de redéfinir de réfléchir au dispositif sonore. On a varié complètement les formations, on a fait des choses très minimalistes, très acoustiques, en fonction du lieu où on était. On a soumis notre répertoire à une espèce de réinterprétation.

Quelle est la différence entre les deux disques, les deux concerts, celui du Garage et celui du Pigall's ?

C'est pas du tout la même couleur sonore, les lieux mêmes sont assez différents, le Garage n'est pas une salle de spectacle, c'est un ancien garage qui a été à peine aménagé. C'est un endroit très dénudé et qui dans sa physiologie ressemble à un théâtre élisabéthain ; il y a des cursives. Les gens qui rentrent là dedans se sentent bien tout de suite. Ils ne sont pas vraiment dans une salle de concert, ils sont presque accueillis chez quelqu'un, c'est pas privé, c'est pas public. C'est un endroit parfait pour essayer des trucs qu'on ne s'autorise pas normalement.

C'était un choix de proposer des morceaux très lents ?

On n'a pas tout mis ; il y a des morceaux qu'on a joués au Pigall's comme "Night way" mais qu'on n'a pas mis sur l'album. Au bout du compte ce qui décide de ça, c'est plein de choses. On pourrait imaginer un album live issu des bandes qu'on a de l'Olympia, il y aurait des morceaux beaucoup plus amples, rock, pêchus comme "Vidéo Chuks", "Le déluge", "Idiotic". Ce serait une sorte d'anti-Garage.

On pourrait penser qu'un concert de Kat Onoma a besoin d'une certaine atmosphère, d'une certaine ambiance. Dans le cadre d'un festival, devant 40 000 personnes, en plein air, qu'est-ce que ça donne ?
Ca s'est fait et ça se passe plutôt bien.

J'imagine que ce n'est pas du tout le même genre de répertoire ?

Non, ce n'est pas la même chose, on ne joue pas la même chose. Même l'Olympia c'est différent, mais je trouve ça intéressant de jouer autre chose en fonction du lieu, du contexte, de la situation... Quitte à se planter. Et puis pas forcément de jouer les choses attendues. Par exemple, jouer devant beaucoup de monde dans des situations de festivals, ce qu'on a vécu dans des gros festivals genre woodstockiens en Scandinavie, c'est absolument énorme ; on se retrouve à jouer en pleine journée devant je ne sais pas combien de personnes, à ce moment là on ne joue pas "Meow Meow" ni "The Shape on the ground".

Qu'est-ce que la scène représente pour le groupe ?

C'est un lieu musical particulier, c'est le fait de jouer en public, quel que soit le nombre de spectateurs. Le public, ça commence à très peu de gens. On a même enregistré des choses récemment dans l'endroit où on répète, qui est une ferme à la campagne, et on a invité dix personnes. Aussitôt que la musique est jouée pour des gens, en présence de gens, il y a quelque chose qui change. Ça on l'avait déjà mesuré, on en avait fait l'expérience très concrète, quand on a enregistré "Radioactivity" à ICP Bruxelles. On avait invité du public, on avait fait un enregistrement live en studio et vraiment ça s'entend sur la bande. On l'avait enregistrée l'après-midi sans public et le soir avec public. Le public on ne l'entend pas parce qu'ici il est en studio, donc il ne bronche pas, il a peur de faire du bruit, mais c'est flagrant dans la musique elle-même ; à un moment donné quelque chose est adressé, quelque chose dans le son est modifié simplement par cette présence des gens qui sont là, témoins de la chose, destinataires de la chose. Donc c'est ça jouer en public, c'est adresser tout d'un coup la musique. Ça ne veut pas dire qu'en studio la musique n'est pas adressée mais l'adresse est beaucoup plus indéterminée, on s'adresse à un public virtuel. Pour moi le concert c'est ça. Je ne supporte pas quand ce n'est pas ça, quand on ne ressent pas cette présence du public, c'est-à-dire qu'on est dans un machin soit routinier, soit un peu mécanique. Mais la présence des gens c'est ce qui fait évidemment le vertige, la difficulté de jouer. Le moment avant d'entrer sur scène, c'est pas seulement le trac, c'est vraiment une espèce de vertige devant cette chose qui reste tout

à fait énigmatique et injustifiable. S'avancer devant les autres et produire un son...

Il y a une reprise du Velvet sur l'album. C'est l'aveu d'une référence importante ?

C'est quand même une reprise assez particulière. C'est le batteur qui chante, c'est lui qui joue de la guitare, d'où sur le disque le redoublement des applaudissements. Quand les gens l'ont vu avancer avec sa guitare, ça produit un effet boeuf. Son solo est assez exceptionnel dans le genre je-sais-pas-jouer-mais-je-le-fais-quand-même ! Je pense que c'est une reprise assez inattendue ; c'est le Velvet, dans la façon de la faire. Nos reprises sont rarement simplement des hommages, il y a un déplacement.

C'est flagrant justement sur la reprise de Kraftwerk.

Oui. C'était le cas aussi sur "Be bop a lula", "Wild thing" etc... Avant que Kat Onoma n'existe sous le nom de Kat Onoma, quand on faisait des concerts sous le nom de Dernière Bande au début des années 80, on faisait beaucoup de reprises, souvent assez déstructurées. Il y avait des morceaux du Velvet et Costa chantait "Over You" déjà à l'époque. Ce n'est pas une reprise particulièrement révérencieuse. Le Velvet n'est pas du tout un groupe qu'on fétichise. C'est un groupe qui a été très important pour moi comme déclencheur. C'est un moment esthétique extraordinaire. En grande partie ils n'en sont pas responsables eux-mêmes d'ailleurs. Il se sont retrouvés à la croisée des chemins. Rétrospectivement, quand on les interviewe, on voit bien qu'ils ont vécu ça en partie sans s'en apercevoir. Ils étaient tellement défoncés que beaucoup de choses leur ont échappé. Il y a vraiment un écart entre l'importance presque historique d'un groupe comme le Velvet puis le vécu à l'intérieur de ça. Le Velvet est un groupe qui a compté surtout beaucoup pour moi et pas tellement pour les autres dans le groupe. Mais ça ne me gêne pas du tout d'avouer mes références. Je ne vois pas pourquoi il faudrait les renier. Après on peut discuter de la façon dont ces références jouent.

C'est pas un peu énervant ces références qui vous collent à la peau ?

Pas tant que ça, ça s'est tassé quand même. Ce sont des trucs contre lesquels tu ne peux rien. C'est de la copie de copie, de la photocopie journalistique. Mais il y a d'autres choses qui collent plus que ça et qui sont plus emmerdantes. Le soit-disant côté intello de Kat Onoma.

Ca vient de quoi l'image que traîne Kat Onoma d'être un groupe intello ?

Ca ne vient que d'une seule chose : il s'est à un moment donné publié que j'avais été prof de philo, c'est tout. Sans aller voir de plus près ce que ça signifie et de quelle façon je l'ai fait. Visiblement il y a un énorme malentendu.

Et ça te gêne ?

Je finis par m'en foutre mais ça m'énerve quand même parce que c'est passer complètement à côté du groupe d'imaginer qu'il y a quoique ce soit d'élitiste dans la démarche, c'est vraiment faux.

Le fait aussi que vous veniez du jazz... Le jazz a quand même des connotations...

Putain mais le jazz c'est pas intello ! En France, il n'y a pas de culture... On n'autorise pas, en France, un groupe à avoir la même densité d'expression que n'importe quel groupe anglo-saxon de qualité. Il est aussi intello et élitiste que nous, il fait gaffe un peu à ce qu'il raconte et il a des références qui ne sont pas seulement le rock'n'roll basique. Il me semble que c'est vraiment un truc français. Le rock en France c'est un truc qui n'existe presque pas même s'il y a eu Téléphone, même s'il y a aujourd'hui Noir Désir, ça a lieu dans un désert quasiment culturel. On reste dans une idée du rock qui, à un moment donné, doit être l'expression d'une espèce de révolte et d'énergie.

Egal zéro c'était aussi pour casser cette image fabriquée par les journalistes ?

C'était pas "pour casser". De fait, ça a surpris. Les journalistes de Charlie Hebdo ont fait un truc très drôle là-dessus. Ils se foutaient de ma gueule et comparaient Egal Zéro aux autres chansons, notamment à "La Chambre", du genre "ah ! ça y est il s'est réveillé !" Egal Zéro ça n'a pas été fait pour ça, ça a surpris encore une fois ceux qui ne connaissent pas ou ne comprennent pas bien le groupe. C'est pas parce qu'on n'est pas un groupe engagé qu'il n'y a pas une attitude dans le groupe, qui, à un certain moment peut faire que l'on peut prendre des initiatives. Egal Zéro, c'est un pamphlet qui a été fait à un moment donné, qui est très daté, c'est référé à des circonstances : c'est Vitrolles, c'est la perspective du congrès du FN à Strasbourg. C'est fait pour être diffusé comme ça à la radio, distribué comme un tract. C'est pas quelque chose qui aurait pu figurer sur un album de Kat Onoma.

Comment se prépare le prochain album ?

Il n'y a pas de concept. D'ailleurs il y en a rarement eu. Même les albums qui ont l'air très conceptuel comme "Billy The Kid"... En fait, ça ne s'est pas du tout fait comme ça. C'est vraiment en cours de route, tout d'un coup ça prend cette forme assez cohérente. Mais il n'est pas exclu que le prochain disque soit beaucoup plus éclaté. On varie les procédures d'enregistrement. C'est vachement important, c'est un truc qui est carrément obsessionnel. L'influence d'un dispositif sur un résultat. Décider de faire comme ça, ça change tout. Si tu fais autrement, ça donnera tout à fait autre chose.

Et les remix comme celui de "La Chambre", qu'est-ce que ça apporte ?

Ca dépend, il y a différents cas de figure. Il y a des remix que l'on choisit de faire et des remix qui nous sont proposés. Dans le cas de "La Chambre", on nous l'a proposé. C'est une initiative intéressante de rencontrer des musiciens d'un autre univers musical. Les musiciens te renvoient quelque chose. Ca ne se refuse pas. Il n'y a même pas à discuter sauf si ne tu supportes pas, si tu te sens trahi.



Mais là, c'était pas du tout le cas. Dans le cas du remix de "John & Mary" par Doctor L c'est vraiment une analyse du morceau. On ouvre le capot, on regarde, on prend les éléments... Ca j'aime bien. Quand le morceau est bon il y a quelque chose qui doit tenir, quoiqu'il arrive. Je déteste les remix où on rajoute un zigouilli à droite à gauche, où on change de rythmique. Non, un remix musical c'est comme un cover, une réinterprétation sauf que c'est l'ingénieur qui le fait avec ses bandes. Doctor L travaille avec la même matière et il fait autre chose mais en même temps c'est le même titre. Je trouve ça assez fascinant.

Comment est traitée la voix dans Kat Onoma ? C'est un instrument, elle a une place particulière ?

La voix c'est difficile de la considérer comme un instrument. Elle n'a pas du tout cette position dans la musique du groupe. Je ne suis pas du tout un chanteur qui fait des vocalises. C'est plus une voix qui raconte, d'une parole même si ce qui m'intéresse c'est plutôt une zone intermédiaire entre la parole et le chant. Une voix que j'aime c'est celle de Bashung, c'est une voix qui m'intéresse car elle oscille dans cette zone là. Même quand ça chante ça parle. Lou Reed aussi a une façon de phraser particulière ; tout est dit à travers un certain type d'inflexions, une manière de couper la phrase. Le fait de faire comme ça, ça raconte quelque chose beaucoup plus que le contenu même du propos... C'est tellement sensible ces choses-là, ça se joue à un cheveu près, un truc qui fonctionne ou ne fonctionne pas. Là c'est pas une histoire d'instrument.

Il manque peut-être à Kat Onoma un tube pour accéder, comme Noir Désir au grand public...

Non, il ne peut pas y avoir plusieurs groupes au sommet. Il y a de la place en France pour un groupe à chaque fois, un groupe qui capte le public adolescent. Mais encore faut-il être en accord avec ce public. Tu ne peux

pas tricher. Noir Désir n'est pas un groupe qui triche. Cela dit, c'est un groupe qui va se retrouver devant un problème, qui est le problème de son propre vieillissement par rapport à son public. Pour ne pas utiliser le mot vieillissement, on peut dire maturation.

Et le public de Kat Onoma c'est quoi ? Tu arrives à le cerner ?

Je ne crois pas qu'il soit facile à cerner. Je suis toujours surpris, c'est assez inattendu, ça prend toutes sortes de chemins. Même s'il y a eu un soutien de la presse, on n'a jamais été un groupe branché. Donc il n'y a pas un public très typé.

Est-ce que Kat Onoma est un groupe systématiquement à contre courant, qui cultive le décalage ?

Oui, mais pas dans le but d'aller en arrière ou de refuser une certaine évolution des choses. Au contraire. Musicalement, je ne suis pas du tout conservateur. Il y a simplement des mutations dans l'organisation du marché de la distribution que je peux regretter. Mais en ce qui concerne la musique elle-même, je ne trouve pas qu'on manque de musique. En définitive, le contre courant c'est pour être plus léger, plus disponible, plus ouvert, plus libre, plus fin. Parce que putain se retrouver dans un truc, c'est insupportable. Je suis claustrophobe, je me sens très vite piégé, j'ai pas envie d'être un groupe de rock, ni un truc intello. Ca m'énerve ! On a essayé d'inventer une façon d'être différent, ça ne veut pas dire que c'est calculé, gambergé conceptuellement puisque jusqu'au dernier moment on se pose toujours des questions, on ne sait pas très bien, on discute etc... Mais on essaie de peser, de doser, de composer, de mixer en espérant simplement que des gens vont être sensibles à ça.

Pour trouver tout Kat Onoma (Singles, Vidéo, CD, Remix...), l'adresse indispensable : ONOMANIA - BP 45 - 68230 Turckheim.

Paul McCartney

— suite de l'interview parue dans Rockstyle N° 21 —

Transcription : Pascal Vernier

A propos des Beatles et de ces nouvelles chansons, d'où vient le titre de l'album ?

Avec les années, un conflit est né sur le fait de savoir lequel d'entre nous avait pensé au nom des Beatles. Avec George, on s'en souvient parfaitement. Nous étions à Gambler Terrace à Liverpool, où John et des copains étudiants à l'école d'art avaient un appartement. On allait souvent là-bas, c'était si excitant pour des gamins de découcher. C'était excitant, en fait fatigant, on écoutait des disques de Johnny Burnette, on ne dormait pas de la nuit, on faisait les fous comme des gamins. Bref, un soir John et Stu sortent de l'appartement et on part tous ensemble vers The Dingle, quand John et Stu nous disent, à George et moi, 'on a une idée de nom de groupe - The Beatles avec un "A". Avec George, nous sommes restés un peu coi et John a ajouté "Oui, on a pensé à ça avec Stu". George et moi nous rappelons bien de cette histoire, mais au fil des ans les gens ont fini par dire que c'était John tout seul qui avait trouvé le nom de Beatles et, pour argumenter, citent un passage d'un article que John avait écrit pour le magazine "Merseybeat" au début des années 60. John a écrit cet article intitulé "Being A Short Diversion On The Dubious Origins Of The Beatles" (Petite diversion sur les origines des Beatles), dans lequel il dit : c'est l'histoire de trois petits garçons qui s'appellent John, George et Paul... Beaucoup de gens leur demandent ce que sont les Beatles ? Pourquoi Beatles ? Quelle est l'origine du nom ? Une vision. Un homme est apparu sur un gâteau en flammes et leur a ordonné : "A partir de ce jour, vous êtes Beatles avec un 'a'". Maintenant, je ne sais pas pourquoi, peut-être est-ce dû à un sens de l'humour un peu différent, mais certains n'ont pas du tout pris cette histoire à la rigolade. Ils ont vraiment cru que John avait eu une vision. Alors qu'évidemment pas. Il écrivait simplement dans le style humoristique débile de l'époque. On peut s'en rendre compte dans les termes mêmes qu'il utilise. Une vision ; Ok, d'accord. Un homme leur a ordonné, la référence biblique est déjà une plaisanterie. Un homme est apparu sur un gâteau en flammes... Si encore il s'agissait d'un char ou d'un phénix, ça pourrait passer, 'un char en flammes'... d'accord. Mais à partir du moment où il parle d'un gâteau, l'humour crève les yeux. Pour n'importe quel britannique en tous cas, c'est bien une plaisanterie. On a eu tellement de mal à le faire comprendre à certains qu'on a étudié la question dans "The Anthology" et que finalement donc... c'est John qui a trouvé le nom Beatles. C'est devenu un sujet de plaisanterie. Mais si John avait eu une vision à l'âge de douze ans, pourquoi aurait-il appelé son premier groupe "The Quarrymen" ?

Dans la chanson "The world tonight", il y a ce texte qui fait penser aux Beatles aussi, 'I go back so far I'm in front of me'. De quoi parle cette chanson ?

Beaucoup de gens s'interrogent sur les mystères de la composition, d'où vient une chanson ? Cette chanson-là a commencé par 'I saw you sitting in the centre of a circle, everybody wanted something from you' et jusque là je ne

savais pas encore vraiment ce que je voulais dire, je ne parlais de personne en particulier, mais de tout le monde en général. Bien des gens sont assis au beau milieu d'un cercle avec plein d'autres gens autour qui attendent quelque cause d'eux. On a tous connu cette situation. Ces paroles n'évoquent donc personne en particulier, ce ne sont que des idées qui me sont venues comme ça et ces paroles 'go back so far I'm in front of me', je ne sais pas d'où elles viennent. Quand je collaborais avec John, c'est le genre de phrase sur laquelle je me serais posé des questions, et il m'aurait certainement répondu : 'OK, laisse-la comme ça. On ne sait pas ce qu'elle veut dire, tout en le sachant très bien'.

Vous avez dit que vous vous adonnez à la peinture, qu'est-ce que la peinture vous apporte de plus que la musique ?

Quand j'ai eu 40 ans... Tout le monde dit que la vie commence à 40 ans, alors pendant quelques jours j'attendais que quelque chose se passe, mais rien n'est arrivé. J'ai donc pensé que c'était à moi de prendre les choses en mains. J'ai commencé à faire un peu de jogging, parce que je n'en avais jamais fait avant. C'était sympa. Puis je me suis dit que j'adorerais peindre, car j'ai toujours aimé le dessin (à l'école j'ai eu un petit prix, rien de bien sérieux), mais j'ai toujours aimé me livrer à ce genre d'activité. Je faisais jusqu'alors un blocage dans ma tête, je me suis toujours dit qu'il y avait des gens qui peignaient et les autres, comme moi. Je ne pensais pas que j'en étais digne. J'en ai même rêvé. Mais quand j'ai eu 40 ans, je me suis dit que le moment était venu d'aller m'acheter une ou deux toiles, ce qui me paraissait étrange, le simple fait que j'achète une toile avait quelque chose d'arrogant, un geste très égocentrique. J'ai donc acheté une toile, quelques tubes de peintures et quelques pinceaux et j'ai commencé à peindre. Et je me suis rendu compte que j'adorais ça. En fait la peinture me procure les mêmes sensations que la musique. Les jours difficiles, c'est super de pouvoir s'enfermer dans une pièce avec une guitare et de changer le cours des choses en faisant un peu de musique et en s'impliquant dans cette magie de la création. La peinture, c'est un peu pareil. J'en fais donc depuis 14 ans maintenant et j'adore ça. Si je suis en tournée, au milieu de toute la frénésie qui m'entoure, il me suffit d'un jour de break pour faire une toile. C'est comme une thérapie, je peux m'exprimer au travers de la peinture. C'est un acte de liberté pour moi, qui dans une certaine mesure est très proche de la musique.

Vous avez déclaré il y a quelques années que vous vous demandiez si vous parviendriez un jour à faire tout ce que vous voulez. Mais maintenant que vous avez été fait chevalier, que vous faites de la peinture, des morceaux symphoniques, des tournées mondiales, sentez-vous que vous êtes proche du but ?

Depuis que j'ai passé la quarantaine, j'ai décidé de faire tout ce que je pensais ne jamais pouvoir faire. Mais il y a toujours quelque chose de nouveau, même si je suis incapable

de vous dire quoi à cet instant précis. Il y a tant de petites choses que je fais et ce que j'ai toujours voulu faire. Par exemple, je me suis offert un petit bateau à voile, parce que j'ai toujours voulu faire de la voile. Ce n'est pas un yacht mais un monoplace. J'adore ça et c'est encore l'un de ces trucs qu'on ne pouvait imaginer de faire là où j'ai été élevé. Les autres, faisaient de la voile. Nous, on remontait nos pantalons et on pagayait. C'est génial d'être en mer et de sentir le vent. On est seul avec son bateau, c'est le grand calme et à chaque fois je pense aux premiers hommes qui ont fait de la voile, et qui devaient ressentir les mêmes choses. Je trouve ça fascinant. Il n'y a pas grand chose d'autre qui me vienne à l'esprit. Peu à peu, j'ai tout tenté. Mais je trouverai toujours quelque chose de nouveau.

Avez-vous toujours voulu adopter cette approche dans votre travail ?

Oui, John et moi, on a commencé à écrire des chansons sans avoir rien appris. Personne ne nous a jamais dit 'il faut faire comme ça'. On a donc tenté des choses et dans nos premières chansons, cela se sent nettement parce que nous n'étions pas très bons. Il fallait qu'on apprenne. J'aime cette approche, qui est bien plus excitante. Et puis il n'y a pas de règles-personne pour vous dicter des règles. George Martin me disait souvent 'Paul, tu n'es pas censé mettre une double tierce là'. Mais, justement comme on n'était pas censé le faire, on lui répondait 'double-la, on s'en fout, et si la règle veut qu'on ne le fasse pas et bien fais-le quand même'. George se sentait donc obligé à cause de nous - mais c'est aussi grâce à cela que nos chansons étaient différentes des autres. Et parfois quand on se lançait dans des trucs bizarres, les journalistes un peu élitistes parlaient de cadences éoliennes et de bouquets pan-atonaux". On se demandait vraiment de quoi ils parlaient. En fait, ils commentaient la fin de "She loves you". Donc, de toute évidence sans savoir comment, on avait appris, mais ils utilisaient des noms pour tout, ils avaient des techniques et des règles. Et nous on se moquait de tout ça.

Le National Trust (Patrimoine National) britannique a racheté votre ancienne maison à Liverpool. Qu'en pensez-vous ?

Quand on était gosses avec John et qu'on se baladait avec nos guitares sur l'épaule de Forthlin Road à Menlove Avenue où il habitait, et inversement, si l'on nous avait dit que la maison ferait un jour partie du patrimoine national... l'idée nous aurait paru saugrenue. Ce n'est qu'une petite maison avec une terrasse. On n'aurait jamais imaginé cela. Si quel-qu'un nous avait dit ça, on l'aurait pris pour un fou. Mais c'est super. C'est un vrai honneur pour moi. On choisit ta maison pour y mettre une plaque commémorative et elle devient célèbre. Les raisons évoquées par le National Trust sont pleines de bon sens. Parce que c'est de là qu'on est parti pour Hambourg et notre voisin de palier, Mr Richards, a confectionné les vestes mauves qu'on a emmené avec nous à Hambourg. C'est là qu'avec John nous avons

fait écouter à mon père la version définitive de "She loves you" et que nous répétions "To know him is to love him", ou plutôt "To know her is to love her", comme nous l'avons finalement baptisé. J'ai aussi écrit l'air de "When I'm 64" sur le piano de la maison, quand j'avais 15 ou 16 ans. J'imagine que le National Trust voit la maison comme un site touristique, puisque les cars de touristes passent devant régulièrement. Quand je vais à Liverpool avec les gosses, j'aime prendre la voiture et conduire moi-même. Un soir où je roulais dans Liverpool, je passe par Forthlin Road. Je me gare devant la maison et je montre aux gamins où était ma chambre, où mon père avait planté un sorbier, où se trouvait le lavandier sur lequel le chat roux du voisin venait régulièrement pisser. Quoi qu'il en soit, alors que je leur racontais toutes ces histoires, assis dans la voiture, un type qui passait dans la rue, s'est penché à la fenêtre et leur a dit : "C'est vrai, il habitait bien là".

Jouez-vous encore de votre vieille basse Hofner ?

J'en ai joué sur tout l'album et c'est toujours ma basse préférée. J'aime la légèreté de cette Hofner, elle est en bois de balsa et tu peux vraiment bouger avec sans être accablé par le poids, comme avec d'autres modèles qui donnent l'impression de peser des tonnes. Mais sur un titre de l'album, "The song we were singing", je joue sur la contrebasse de Bill Black. Bill Black était le contrebassiste d'Elvis et je suis un grand fan des deux. Linda m'a racheté sa contrebasse pour mon anniversaire, il y a quelques années. Elle est partie à sa recherche en douce, sans rien me dire. Quel cadeau d'anniversaire ! Tu parles, c'est plutôt un objet de culte ! Elle est à l'envers pour moi, étant donné que Bill était droitier, mais j'essaie régulièrement d'en jouer. J'ai du mal à jouer de la contrebasse, c'est une technique différente. Il faut de plus grandes mains et plus de force. Mais j'essaie et j'arrive presque à jouer "Heartbreak Hotel".

"Flaming Pie" est un album apparemment plus détendu. Est-ce le fait de l'avoir composé en vacances, bien qu'en général les gens ne travaillent pas en vacances ?

Comme je l'ai déjà dit, avec mes engagements sur "The Beatles Anthology", je n'étais pas dans l'obligation de sortir un album. Je n'avais même pas à y penser. Je me disais "chouette alors, deux années à ne rien faire !". Donc, tout ce que j'ai écrit dans cette période était pour le plaisir. J'ai toujours dit que même si je prenais ma retraite un jour, je continuerais à écrire. J'étais en vacances, sans aucun plan de studio en vue et les chansons sont venues naturellement, c'était plus fort que moi. Cela m'arrive souvent en vacances. Je sais bien que pendant les vacances, on n'est pas censé travailler, mais si les chansons affluent naturellement... Pendant les vacances, je suis extrêmement détendu, c'est comme si je retrouvais mon adolescence, avec tout ce temps devant soi où l'on n'a rien de précis à faire, si ce n'est peut-être un concert le soir. C'est comme si l'on se retrouvait dans un groupe qui n'a pas encore démarré. J'appelle John, je vais le retrouver chez lui pour jouer un peu de guitare, puis on se demande qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire maintenant ? Je ne sais pas, peut-être qu'on

pourrait aller au cinéma. C'est comme se retrouver au milieu d'un désert. Et toute cette période, entre "The Anthology" et les vacances, était un peu comme cela. Ces chansons ont avant tout été écrites pour le plaisir.

Une des principales caractéristiques de cet album, "Flaming Pie", est que vous jouez vous-même de tous les instruments - guitare, piano, basse, batterie, et il semblerait que vous reveniez à ce que vous avez fait initialement avec votre premier album solo, intitulé McCartney.

Souvent les gens me disent : "On aimerait vous entendre, vous, sur un disque, pas accompagné de pleins d'autres artistes, on aimerait juste vous entendre, vous ! Je me suis dit alors : "D'accord, super, je vais le faire, je vais assurer moi-même les parties de batterie comme j'avais fait pour "McCartney" et "Band On The Run". Keith Moon m'a fait un jour l'un

la rapidité à laquelle on composait, l'efficacité simple et tout le truc. Mais c'est devenu plus difficile au cours des dernières années, car on a tendance à tomber dans le piège de croire que ce qui est complexe est bien et inversement, ce qui est simple est mauvais. Comme je l'ai déjà dit, la mélodie de "Yesterday" m'est venue en dormant. On ne peut pas faire plus simple. Pourtant à l'époque où j'ai composé la chanson, je n'aurais peut-être pas dû l'avouer, parce que ça paraissait trop simple. J'aurais en fait dû dire qu'il m'avait fallu huit mois et une retraite au Tibet pour l'écrire. Je crois qu'il est naturel dans une carrière de vouloir progresser. J'ai mon style, mais tout au long de ma carrière j'ai essayé de m'en éloigner en tentant d'autres choses. J'ai besoin d'essayer pour voir s'il y a mieux à faire dans une autre direction. Mais avec cet album, j'ai commencé à penser que je n'avais pas besoin d'expérimenter. Quelqu'un m'a fait remarquer très justement que de nombreux jeunes groupes ne font que reproduire ma musique. Il serait fou de ne pas la faire moi-même et de laisser les autres s'en emparer pour qu'ils en tirent, eux, les honneurs.

Vous avez parlé de la pression que vous subissez pour assurer une promotion intense de cet album, en tenez-vous compte ?

Je me suis beaucoup amusé en faisant cet album et c'est ce dont j'ai vraiment envie maintenant. J'ai commencé à me demander un jour à quoi ça pouvait bien servir d'avoir fait toute cette carrière avec les Beatles, gagner tout cet argent et remporter autant de succès, si je ne prenais pas du bon temps à un moment donné ? Je ne vois pas l'intérêt de passer sa vie à jouer au prédicateur fou.

Mais l'industrie du disque le permet-elle encore de nos jours ?

Non, c'est vrai. Quand nous avons démarré, les businessmen sévissaient déjà. Les Beatles ont changé tout cela et ont tout bouleversé. Mais malheureusement, ils sont de retour et cela me donne envie de redevenir subversif et de briser ce carcan. Aujourd'hui, dans ma tête je ne fais pas d'album pour l'industrie. Je fais un album pour le gamin qui prend un bus pour aller acheter le disque, va lire le livret en rentrant chez lui et se précipiter pour l'écouter dans sa chambre. Qu'il soit du Minnesota, de Kansas City, de Rotherham ou de Speke, je m'identifie complètement à lui. J'ai été ce gamin un jour. Quelqu'un m'a dit récemment qu'il espérait que l'industrie du disque puisse tirer les leçons de ce que lui a appris l'écoute de "The Anthology", et j'aimerais bien aussi que ce soit le cas. Par exemple, faire un procès à Neil Young parce qu'il n'a pas de hit single sur son album est grave erreur. La bonne marche à suivre est de laisser libre cours au talent et ne pas trop imposer de règles à un artiste. Il faut laisser le talent s'épanouir au lieu de le réprimer. Il faut laisser une grande liberté d'expression aux artistes. J'ai dit et répété aux gens que je me moque de savoir si cet album remporte un grand succès ou non. Et je le pense vraiment. Bien sûr qu'on a toujours envie d'avoir du succès, mais pas au dépend du plaisir...



photo : Linda Mc Cartney

de plus beaux compliments à ce sujet, lors de l'un de ces fameux week-end de folie qu'il passait avec John et d'autres où j'étais allé les rejoindre, il m'a demandé qui tenait la batterie sur "Band On The Run". Quand je lui dis que c'était moi, il s'est exclamé : "C'est super bien !" Venant de lui, c'était un grand honneur.

Avez-vous trouvé difficile de revenir à une grande simplicité sur "Flaming Pie" ?

C'était au contraire très facile, mais je ne sais pas expliquer pourquoi. Peut-être parce qu'à ce moment-là, j'écoutais beaucoup les premiers titres des Beatles et que je redécouvrais

PROGFEST '97

de notre correspondante aux USA : Gaëlle Morand

John Wetton - photo : Gaëlle Morand



Le festival **PROGFEST**, digne représentant du rock progressif international, a ouvert ses portes les 23 et 24 mai au Variety Arts Center de Los Angeles, accueillant pour cet événement commémorable une panoplie de formations impressionnantes, en comptant successivement la participation de **SINKADUS**, **ARENA**, **LE ORME**, **BIGELF**, **SPOCK'S BEARD**, **JOHN WETTON** et **THE FLOWER KINGS**.

Récidivant cette fois-ci sous la tutelle du passionné Shawn Ahearn de Pangea Music, ce **PROGFEST '97** a non seulement comblé de nombreux fans, mais a également contribué à l'expansion de l'industrie du rock progressif à travers le monde, constituant un lieu de rencontre entre une belle palette d'artistes venus aussi bien de Suède, d'Angleterre, d'Italie, que des USA.

Ainsi donc, le **PROGFEST**, créé en 93, s'est désormais imposé comme une force incontournable, abattant toutes les frontières, pour assurer l'accès d'un style musical, malheureusement toujours loin d'atteindre les grandes masses, mais qui a tout de même attiré grand nombre d'épris foudroillés par le syndrome irréversible du progressif et qui sont déjà prêts à retenter l'expérience l'année prochaine pour une nouvelle édition. Longue vie au **PROGFEST** !

SINKADUS, nouveau combo suédois, un des meilleurs à débouler sur la scène du rock progressif de ces dernières années, ouvra le programme de ce **PROGFEST '97**. Les Suédois talentueux, révélation donc récente

dans l'univers du progressif, se sont forgés une réputation immédiate avec un premier album stupéfiant «Aurum Nostrum», qui démontre bien une certaine floraison du rock progressif scandinave.

Intégrant les titres de son dernier opus ainsi que de nouveaux morceaux, dont un conçu tout spécialement pour ce **PROGFEST**, **Sinkadus** navigua entre des flots mélancoliques déchirants de sensibilité, passant d'échanges de guitare, flûte traversière ou violoncelle à des envolées exaltantes dirigées par le son immaculé de l'orgue hammond et du mellotron.

Après l'annulation d'un concert au Milwaukee, résultat d'une promotion douteuse et de problèmes d'équipement, **Arena** assura une première prestation américaine autant professionnelle qu'époustouflante, étalant un rock néo-progressif pur et expérimenté, conforme et soigné, avec de puissants titres tels que «Welcome To The Cage», «Fool's Gold», «Sirens» et «Solomon».

En fin de soirée, une formation italienne avec les vétérans de **LE ORME**. Les rois légendaires du rock progressif des années 70 n'ont rien perdu de leur forme éclatante, après trente de carrière. Seuls deux membres d'origine constituent ce quartette, Aldo Tagliapietra (voix/basse/guitare) et Michi Dei Rossi (batterie). Lorsque Tony Pagliuca quitta le groupe en 92, Le Orme embaucha deux éléments aux claviers : Francesco Sartori (piano) et Michele Bon (synthé).

Le Orme fit preuve d'un véritable exemplaire d'esthétisme, émaillant sa prestation des morceaux de son meilleur cru, d'une symbiose habile, tout en y ajoutant une ambiance d'évasion aux fragrances exotiques, créée par le son du sitar d'Aldo Tagliapietra. Nul doute, ces musiciens raffinés surent raviver tout un vécu musical de la scène italienne des seventies, un retour inattendu, à inscrire dans les annales du rock progressif.

SPOCK'S BEARD, déjà présents au **PROGFEST** de 95, décidèrent de remettre cela avec un show dédié tout spécialement en la mémoire de leur producteur Kevin Gilbert. Le clou de leur spectacle fût la chanson «Happy Birthday», réalisée par les musiciens de Spock's Beard en l'honneur de Ryo Okumoto qui, cela va sans dire, fêta son anniversaire ce jour-là.

JOHN WETTON, un des grands maîtres du style, prit le relai de ce **PROGFEST** des plus palpitants. Cet Anglais charismatique, dont la carrière de longue haleine exprime une maturation qui dépasse vingt-cinq années, fit en autre partie

de King Crimson, UK et Asia.

Bien que gêné par quelques difficultés techniques, lors de son entrée en scène, John délivra des instants de pure magie, avec des morceaux à la hauteur de sa réputation, tels que «In The Dead Of The Night», «Battle Lines», «Hold Me Now» et «Heat Of The Moment». Résistant à l'usure du temps, il démontra la preuve tangible que même si les années passent, son talent authentique n'en est guère moins amoindri. Divulguant une surprise de taille avec la présence d'Eddie Jobson, fruit des retrouvailles du groupe UK, John fût acclamé par une audience déchaînée, plus que comblée d'être en la compagnie de cette légende vivante.

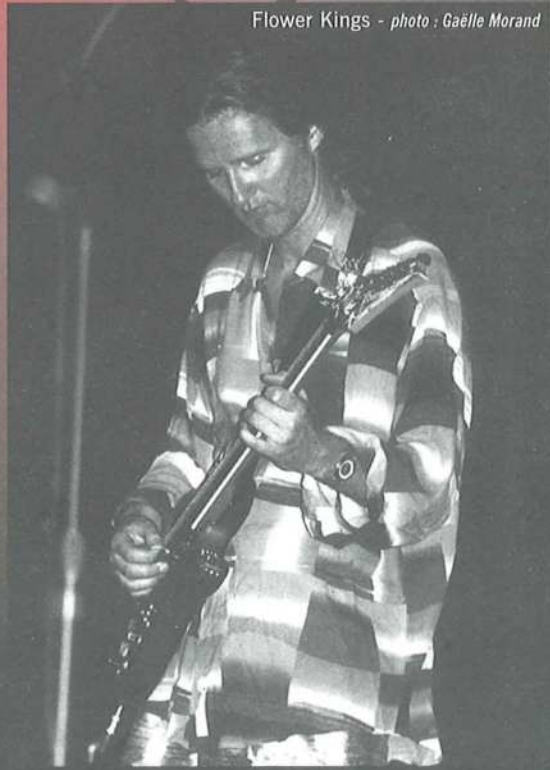
Le moment fatidique est arrivé, la prise de conscience de l'éphémère, le temps d'une dernière aventure mélodique, avec les Suédois de **THE FLOWER KINGS**.

L'identité de cette formation repose sur des influences se situant aux croisements de Yes, King Crimson et Genesis. Thomas Bodin (claviers), poursuivant également une carrière solo, décrit la musique de The Flower Kings comme : «une musique positive et lumineuse, contrairement au genre sombre et obscur, souvent utilisé par de nombreux groupes scandinaves.»

Ce **PROGFEST** se termina tard dans la nuit, avec le retour en scène de **LE ORME**, pour une prestation finale endiablée. Personne ne regretta le déplacement qui en valait sans l'ombre d'un doute vraiment la peine. Le rock progressif à l'honneur, le temps d'un spectacle inoubliable.



Flower Kings - photo : Gaëlle Morand



VOUS N'AVEZ PAS LES ANCIENS NUMEROS ?

QUELLE HORREUR !!!



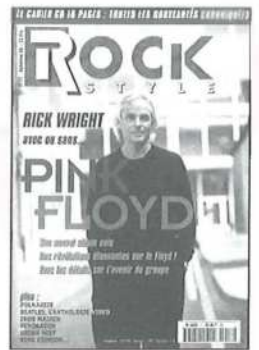
N°10 : Couverture Springsteen + dossier/ Ange/ Cabrel/ King Crimson (part 2)/ Calvin Russell/ Queensrÿche/ Motorhead/ Infidèles/ Arena



N°15 : Couverture Sting + dossier Beatles / Mark Knopfler / Tears for Fears / Bertignac / Angra / Marillion / Helloween



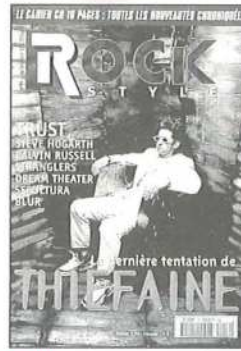
N°16 : Couverture Blur / IQ / Stella / Galaad / Peter Dinklage / Porcupine Tree / I Mother Earth / Soundgarden / Paradise Lost / Dossier Metal Gothique



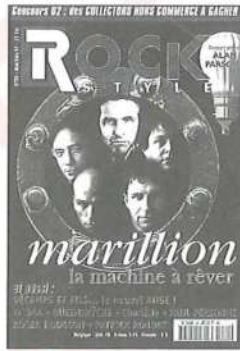
N°17 : Couverture Pink Floyd (Interview Rick Wright) / Polnareff / Beatles / Iron Maiden / Pendragon / Uriah Heep / King Crimson / Lemur Voice



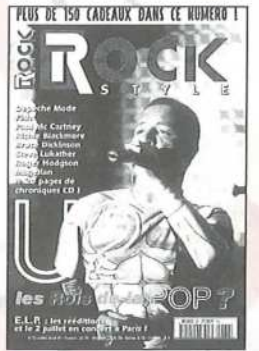
N°18 : Couverture Yes (Interview) / Ugly Kid Joe / Wishing Tree / Angra / Supérieur / Vanden Plas / Grip Inc. / Anathema / Magna Carta / Référendum 96



N°19 : Couverture Thieffaine (Interview) / Trust / Steve Hogarth / Calvin Russell / Stranglers / Sepultura / Blur / Dream Theater / etc...



N°20 : Couverture Marillion (Interview) / Angra / Ch. Décamps et Fils / Queensrÿche / Paul Personne / Charlélie / Roger Hodgson / Patrick Rondal / etc...



N°21 : Couverture U2 / Depeche Mode / Fish / Mc Cartney / Ritchie Blackmore / Bruce Dickinson / Steve Lukather / Roger Hodgson / Magellan

ET AUSSI... N°6 : Couverture Peter Gabriel + dossier/ Stevie Ray Vaughan/ Whitesnake / Fish/ Stephan Eicher/ Jimmy Barnes/ Ramones/ Les Infidèles - **N°8** : Couverture Mike Oldfield/ Page & Plant/ Beatles/ Queensrÿche/ Nits/ Peter Hammill/ Cramps/ Blur / IQ/ Black Crowes / Almighty/ Eric Serra - **N°10** : Couverture Springsteen + dossier/ Ange/ Cabrel/ King Crimson (part 2)/ Calvin Russell/ Queensrÿche/ Motorhead/ Infidèles/ Arena - **N°13** : Couverture Ange et Thieffaine au Zénith / Ozzy Osbourne / Beatles / Queen / Nits+ Kent / John Wetton / Stranglers / Big Country / Supertramp

Numéros épuisés : 1 2 3 4 7 9 14

BON DE COMMANDE D'ANCIENS NUMEROS

A Retourner à : ROCKSTYLE - 4, Chemin de Palente - 25000 BESANCON

Je commande le ou les numéros suivants : (Entourez le ou les numéros correspondants)

6 8 10 12 13 15
16 17 18 19 20 21

PRIX : Numéro 6 = 19 F l'exemplaire ; Numéros 8, 10, 11, 12 = 22 F l'exemplaire
Numéros 13, 15, 16, 17, 19 = 25 F Numéros n°20, n°21 = 27 F .

Frais de Port : 1 n° = 13 F / 2 n° = 17 F / 3 n° = 23 F / 4 n° et + = 27 F. Pour l'étranger, ajouter 26 frs par commande

TOTAL DE MA COMMANDE : _____ F

Nom/Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____ Pays : _____

Payable par chèque à l'ordre de « ECLIPSE EDITIONS ». Délai d'envoi : 2 à 3 semaines

Christian DECAMPS

& Fils

Sam. 11 octobre
Salle Theuriet - BAR LE DUC

Mer. 22 octobre
l'Exocet - ROUEN

SAM. 25 octobre
Salle Alain Collas
PROVILLE (Cambrai)

Ven. 7 novembre
Espace Molière
LUXEUIL LES BAINS

Sam. 8 novembre
le Backstage - CHARTEROI (B)

Mer. 18 novembre
L'Entrepôt - GRENOBLE

Jeu. 20 novembre
Le Transbordeur - LYON

Ven. 21 novembre
Zénith - NANCY

Sam. 22 novembre
L'Usine - REIMS

Mer. 26 novembre
L'Olympic - NANTES

Jeu. 27 novembre
Le 4 SANS - BORDEAUX

La Voix d'
ange

Le Père
Christian DECAMPS
La Voix d'Ange

Les Fils
Tristan DECAMPS
Claviers et Vocaux
Hassan HADJI

Cantores
Thierry SIBIMOUN
Basse
Hervé ROUYER
Batterie - Percussions

Ven. 28 novembre
Le Yellow - TOULOUSE

Lun. 15 décembre
Hôtel ALTÉA - "15 ans
de RADIO FRANCE"
BELFORT

Dim. 7 décembre
15.H - MASSY
OPERA THEATRE
Concert Exceptionnel
avec Orchestre
Symphonique

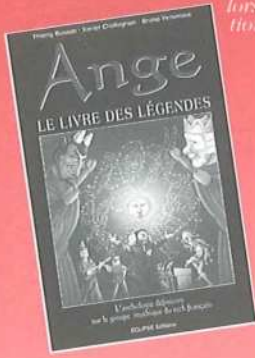
"Un Pied dans la Marge"
Contact Christian DECAMPS
6, rue Saint-Sacns
25200 MONI-BELIARD
POUR PLUS D'INFORMATIONS :
03 26 82 49 47



Le Livre
des Légendes
- 159 F -

"Voici un recueil parfait, minutieux, monacal,
impeccablement construit."
Philippe MANCFIARE
ROCK & FOLK

"Ce livre est plus qu'un livre sur Ange, et même
lorsque l'on n'est pas un admirateur incondi-
tionnel, on se prend à le dévorer."
Jacques LEBLANC
JUKEBOX Magazine



LE NOUVEAU
ROMAN DE
CHRISTIAN DE-
CAMPS

Baba
sur les fesses
du Bon Dieu
- 99 F -

BON DE COMMANDE

à retourner à ECLIPSE EDITIONS, 4 chemin de Palente,
25000 Besançon, Tél : 03 81 53 84 51

Je désire recevoirexemplaire(s)
de «ANGE, Le livre des Légendes», au prix de 159 FF, soit FF
Je désire recevoirexemplaire(s)
de «BABA sur les fesses du Bon Dieu», au prix de 99FF, soit FF
Frais de port + emballage (France) : + 30 FF
(Pour l'étranger : Frais de port : + 60 FF)

Total de la commande : FF

Je joins mon règlement par chèque ou mandat international à l'ordre de ECLIPSE EDITIONS
NOM & PRÉNOM :
ADRESSE :
CODE POSTAL & VILLE :
PAYS :

BACK STAGE

Van Wilks
Chesterfield Café
08/07 - 19/07

Il est assez rare
d'assister à un
concert exception-
nel, et dans une
ambiance club, de
sûrcroît. Mais la petite
scène du Chesterfield Café
est l'endroit idéal pour
créer l'atmosphère privi-

légiée qu'un groupe de blues mérite. Chili, Bud, Tacos et lumière soft, tout y était pour une soirée des plus sympatoche. Pourtant ce concert a été un enfer. Pour Van Wilks. Le pauvre (dont le dernier album solo "Soul Of A Man" vient de sortir chez XIII bis records dans la collection Road Music) a vu son ampli exploser au bout d'un petit quart d'heure. Pas si rassuré que ça, il a quand même gratifié le public du Chesterfield Café d'un "C'est la première fois que je mets si vite le feu à une salle !". Pour nous, ce fut loin d'en être un, d'enfer. Ce maître du blues, idole de Billy Gibbons et qui, semble-t-il a toujours refusé de devenir le 4ème ZZ Top a tout simplement embrasé la salle de son blues électrique, à mi-chemin entre ZZTop (évidemment) pour l'âme, et Hendrix en ce qui concerne la maestria. Après ce faux départ, l'homme de tête à l'efficacité impressionnante et ses deux acolytes, un batteur qui tape fort (d'ailleurs il avait même une double pédale de grosse caisse, je vous laisse donc imaginer la puissance pour du blues...) et un bassiste au groove soul et dévastateur, ce trio donc, envoûta le public avec des moments forts, les reprises de "Red house" et "Fire" pendant une bonne heure quarante-cinq, avant d'exploser son ampli de secours... Un enfer, je vous dis... Tous les malheurs du monde semblaient s'abattre en même temps sur le pauvre homme, qui, après avoir rôdé son set pendant toute la semaine, devait enregistrer live son show ce soir-là. Mais quel show...

Xavier Fantoli



ROCKSTYLE Magazine - 4 Chemin de Palente - 25000 Besançon - France - Tél : 03.81.53.84.51 / Fax : 03.81.80.90.74 - Directeur de publication et Rédacteur en chef : Thierry Busson - Rédacteur en chef adjoint : Yves Balandret - Secrétaire de rédaction : Xavier Fantoli - Rédaction : Christian André, Berth, Christian Décamps, Frédéric Delage, Nicolas Gautherot, Laurent Janvier, Nathalie Joly, Charles Legraverand, Eric Martelat, Michel Morvan, Bertrand Pourcheron, Daniel Reyes, Chris Savourey, Virginie Touvrey, Pascal Vernier, Bruno Versmisse. Correspondantes aux Etats-Unis : Gaëlle Morand, Karine Gavand - Maquette : Louis Sutter, SCS Besançon : 03 81 53 09 47 - Publicité : Au journal - Abonnements : Rockstyle / Service abonnements - 4, Chemin de Palente - 25000 Besançon - Imprimerie : Realgraphic, 90000 Belfort - Distribution : NMPP - Rockstyle est édité par la SARL de presse Eclipse Editions - Adresse administrative : Eclipse Editions, BP 169, 18 rue Gustave Lang, 90003 Belfort Cedex - Tél : 03 84 58 69 69 / Fax : 03 84 22 25 64 - Magazine bimestriel - 6 numéros par an. Dépôt légal : à parution - Commission paritaire n° 76563 - ISSN : 1248-2102
La rédaction de ROCKSTYLE Magazine n'est nullement responsable des textes, photos et illustrations qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents et matériels sonores ne sont pas restitués et leur envoi implique l'accord de l'auteur ou de son représentant pour leur libre publication. Le fait de citer des marques et des contacts au sein des articles publiés dans ce numéro ne peut être assimilé à de la publicité. Toute reproduction des textes, photographies, illustrations publiés dans ce numéro est interdite. Ils demeurent la propriété de ROCKSTYLE Magazine. Tous droits réservés dans le monde entier. Toutes les photos sans crédits possèdent des droits réservés.

...NOUVEL ALBUM...

GENESIS

...CALLING ALL STATIONS...
...CALLING ALL STATIONS...
...CALLING ALL STATIONS...
...CALLING ALL STATIONS...



...EN CONCERT LE 23 FÉVRIER 1998 À PARIS-BERCY...



Red CARDELL

NOUVEL ALBUM

3

SORTIE NATIONALE LE 03 OCTOBRE 97

Red CARDELL
propose une alternative musicale eriginale, où la tra-
dition côtoie la modernité,
où l'émotion se fait intelligence et où la beauté se
pare d'énergie.
L'ÉVENEMENT ROCK DE LA RENTRÉE !



DOULEUR / NL350092



ROUGE / NL350092

Si vous souhaitez recevoir des infos sur Red CARDELL
(Fan club, merchandising, tournées...) écrivez à :
N'LESS MUSIC BP 9246 35920 RENNES CEDEX
Tél. : 02 99 14 41 00 Fax : 02 99 59 96 62